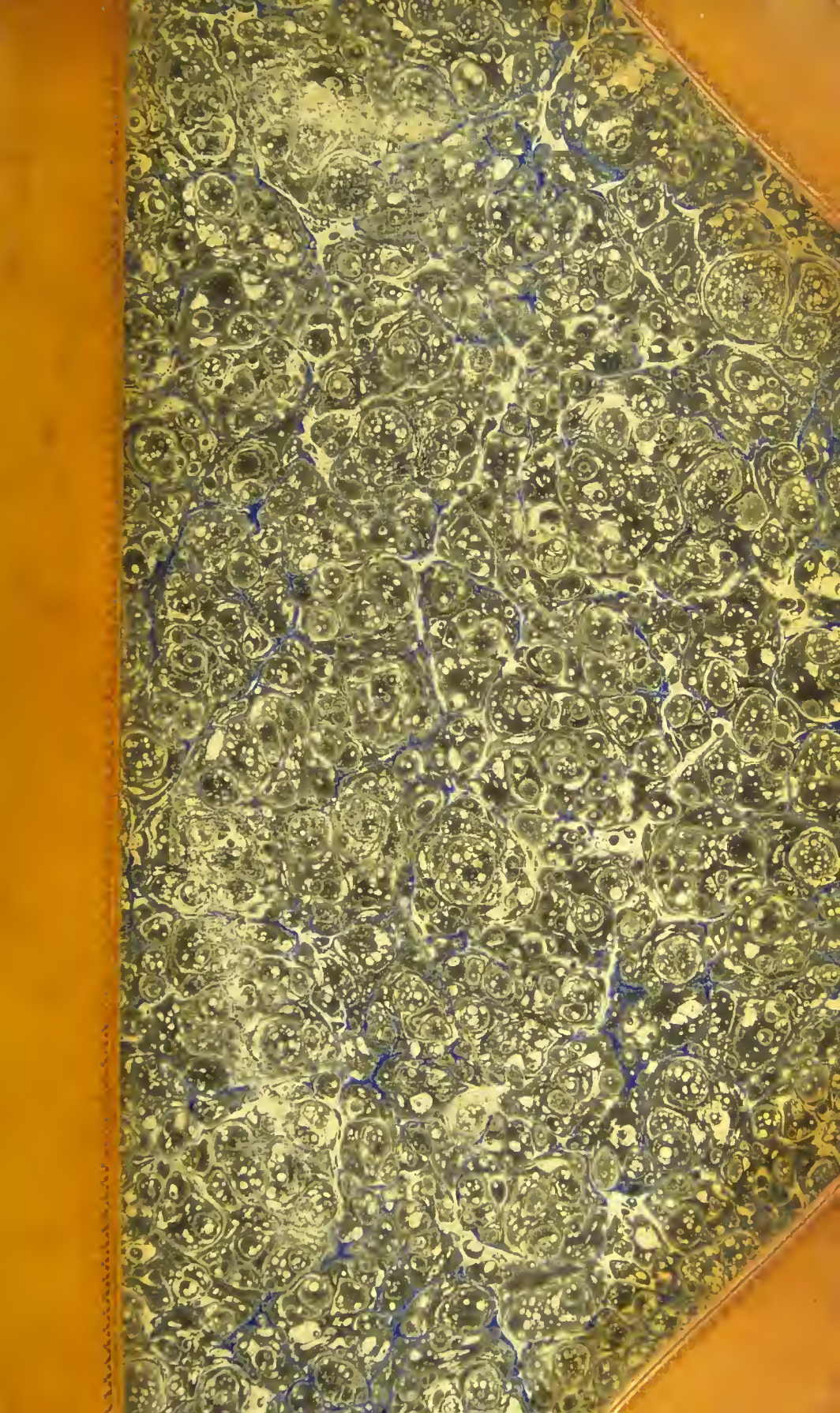


Cof 2.30

R33472

DE

LA RAISON

DU GÉNIE ET DE LA FOLIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

DE

LA RAISON

DU GÉNIE

ET

DE LA FOLIE

PAR P. FLOURENS

Membre de l'Académie Française
et Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (Institut
de France); Membre des Sociétés et Académies royales des sciences
de Londres, Édimbourg, Stockholm, Turin, Munich, Gœttingue,
Saint-Pétersbourg, Prague, Pesth, Madrid, Bruxelles, etc.;
Professeur au Muséum d'histoire naturelle
et au Collége de France.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1861

« Il y a des gens, » disait Leibnitz, au commencement du dernier siècle, « qui croient « qu'il est du bel esprit de déclamer contre « la raison... Je vois de petits livrets, des « discours de rien, qui s'en font fête, et « même je vois quelquefois des vers trop « beaux pour être employés à de si fausses « pensées. En effet, si ceux qui se moquent « de la raison parlaient tout de bon, ce serait « une extravagance d'une nouvelle espèce, « inconnue aux siècles passés [1]. »

1. *Opera philosophica*, p. 26

Que dirait aujourd'hui Leibnitz ? On ne se borne plus à *se moquer* de la raison. On prend la chose au sérieux. On ne se borne plus à faire *de trop beaux vers*, on écrit de gros et doctes volumes. Et pourquoi ? Pour prouver que le *génie* n'est qu'une *névrose*.

Voyant, en 1842, le succès de la *Phrénologie*, j'écrivis contre la *Phrénologie*[1].

La *Phrénologie* n'était que ridicule.

Le nouveau système, s'il pouvait s'accréditer, serait funeste.

Du jour où il serait établi que le *génie* n'est qu'un cas donné de l'*idiotie*, de la *folie*, tout, en fait de dignité humaine, serait perdu. L'homme ne relève que de sa raison, et que serait-ce qu'une raison qui méconnaîtrait le génie ?

1. Mon livre intitulé : *Examen de la phrénologie*.

J'examine successivement, dans ce livre, la *raison*, ce don suprême de Dieu à l'homme; le *génie*, qui en est la plus haute expression; et la *folie*, qui n'est autre chose que le désordre de nos idées, désordre qui n'a rien de *fatal*, et contre lequel l'énergique attention de notre propre esprit sur lui-même sera toujours le frein le plus salutaire.

PREMIÈRE PARTIE

DE LA RAISON

DE LA RAISON

I

DE LA RAISON ET DE SES TROIS ORDRES DE FACULTÉS.

La raison (l'entendement humain, l'âme), considérée dans son ensemble, se compose de trois ordres de facultés :

L'instinct,
L'intelligence,
Et la raison proprement dite,

Ou, en d'autres termes :

Les facultés instinctives,
Les facultés intellectuelles,
Et les facultés rationnelles.

L'objet de ce livre est l'analyse de la raison ; j'entends l'analyse expérimentale, celle qui distingue et caractérise par les faits.

Dans l'ordre des facultés instinctives, je distingue les instincts *mécaniques* d'avec les instincts *moraux;*

Dans l'ordre des facultés intellectuelles, je distingue l'intelligence inférieure des bêtes d'avec l'intelligence supérieure de l'homme ;

Dans l'ordre des facultés rationnelles, je distingue les facultés qui constituent la conscience humaine d'avec celles qui constituent l'entendement humain.

II

DES MOUVEMENTS INSTINCTIFS.

Il y a trois classes de mouvements : les mouvements *volontaires*, les mouvements *involontaires* et les mouvements *instinctifs*.

Les mouvements *volontaires* sont ceux (le mot le dit) qui obéissent à la *volonté*, soit les mouvements compliqués de la locomotion, soit les mouvements isolés, partiels, de la tête, du tronc, d'un membre, de telle ou telle partie d'un membre, de la main, du pied, d'un doigt, etc.

Et ceci déjà est une chose admirable. Je veux, et aussitôt le muscle obéit. Le muscle! une chose matérielle obéit : à quoi? A une chose immatérielle : la volonté.

Ce mouvement subordonné, soumis, toujours aussitôt obéi que voulu, cette déférence si prompte, si vive, si nette, du matériel à l'immatériel, est le plus grand mystère de l'économie animale, et peut-être de la nature entière.

C'est du moins un exemple évident, et le premier d'une évidence pareille, d'une chose immatérielle, la *volonté,* agissant sur une chose matérielle, le *muscle.*

L'*imagination,* chose immatérielle aussi, agit de même sur le muscle, chose matérielle; mais, par une opposition singulière, les muscles sur lesquels l'*imagination* agit sont précisément ceux qui échappent à la volonté : les *muscles involontaires*[1].

Les mouvements *involontaires* sont ceux de l'estomac, des intestins, du cœur, etc. A une nouvelle qui cause de la joie ou de la

1. Et, pour dernier trait de distinction, chacune de ces deux facultés agit par un système nerveux qui lui est propre : la *volonté,* par le système nerveux *cérébro-spinal;* et *l'imagination,* par le système nerveux *grand sympathique.*

tristesse, le cœur s'émeut, qu'on le veuille ou non; les muscles de l'estomac, des intestins, etc., précipitent leurs mouvements ou les ralentissent.

Outre ces deux classes de mouvements, les *volontaires* et les *involontaires,* il y a la classe des mouvements *instinctifs.*

J'appelle *mouvement instinctif* tout mouvement qui précède la réflexion. Un coup menace notre tête, et la menace est à peine vue que nous avons détourné la tête, que nous avons porté la main pour repousser le coup, qu'en un mot le coup est paré avant que la *réflexion* soit intervenue. Je dis la réflexion, et je pourrais dire la *volonté;* le mouvement se fait sans attendre la volonté.

Il y a bien plus, il se fait quelquefois malgré la volonté : « Qui de nous peut s'empê-« cher, dit Bossuet, de fermer les yeux ou « de détourner la tête quand on feint seule-« ment de nous y vouloir frapper? Alors, si « notre raison avait quelque force, elle nous « rassurerait contre un ami qui se joue; mais,

« bon gré, mal gré, il faut fermer l'œil ou dé-
« tourner la tête, et la seule impression de
« l'objet opère invinciblement en nous cette
« action[1]. »

Il y a donc des mouvements qui se font sans la volonté, malgré la volonté, et cependant qui se font comme la volonté les aurait fait faire, si elle avait eu le temps d'agir.

Or, tous ces mouvements, et c'est ce qu'il faut bien remarquer, sont des *actes conservatoires*. C'est pourquoi je les rattache à l'*instinct*, dont ils ont, en effet, les deux caractères essentiels : le premier, de concourir à notre conservation, et le second, d'être faits presque à notre insu.

Cependant les *mouvements instinctifs* ne sont que le plus faible degré, que l'expression la moins prononcée, de ce que j'appelle *instincts* : les vrais et complets *instincts* feront l'objet du chapitre qui suit.

1. *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, p. 320, (édition de Versailles) 1818.

III

DES INSTINCTS MÉCANIQUES.

Bossuet se plaignait déjà du vague que présente le mot *instinct*. « Après avoir prouvé, » dit-il, « que les bêtes n'agissent point par « raisonnement, examinons par quel principe « on doit croire qu'elles agissent. Car il faut « bien que Dieu ait mis quelque chose en « elles pour les faire agir convenablement « comme elles font, et pour les pousser aux « fins auxquelles elles sont destinées. Cela « s'appelle ordinairement *instinct*. Mais « comme il n'est pas bon de s'accoutumer à « dire des mots qu'on n'entende pas, il faut « voir ce qu'on peut entendre par celui-ci.

« Le mot d'instinct en général, » continue Bossuet, « signifie impulsion : il est opposé à « choix, et on a raison de dire que les ani- « maux agissent par impulsion plutôt que « par choix[1]. »

Bossuet définit le mot, et s'en tient là.

La question est de savoir s'il est des choses que les animaux fassent par seule impulsion, s'il en est d'autres qu'ils fassent par choix, et s'il n'en est point quelques-unes qu'ils fassent tout à la fois par impulsion et par choix, ou, pour me servir de termes plus généraux, par *instinct* et par *intelligence*.

Le premier pas solide qui ait été fait en cette matière l'a été de nos jours[2]. Les faits les plus décisifs prouvent que l'instinct, pris en soi, est absolument dépourvu d'intelligence.

Le castor bâtit sa cabane, l'araignée tisse sa toile, l'oiseau construit son nid, par pur instinct, sans aucun apprentissage, par un

1. *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, p. 351.

2. Voyez mon livre intitulé : *De l'instinct et de l'intelligence des animaux*.

art inné. L'intelligence n'entre point dans l'*art inné*, mais elle peut influer sur lui, veiller sur lui, le modifier selon les circonstances, et c'est ce concours distinct de l'*instinct* et de l'*intelligence* qu'il faut bien entendre.

Frédéric Cuvier, frère du grand Cuvier, et qui avait beaucoup observé en ce genre, dit très-bien : « Le caractère d'invariabilité qui « est attaché aux actions instinctives ne doit « pas être pris dans un sens tout à fait absolu. « L'animal conserve toujours l'exercice de « ses sens et le degré d'intelligence qui lui « est propre, et il les emploie l'un et l'autre « de la manière la plus favorable à l'action « instinctive à laquelle il est porté[1]. »

Dans un de ces raisonnements abstraits auxquels il s'arrête trop souvent, Buffon avait dit : « Pourquoi chaque espèce ne fait-elle « jamais que la même chose, de la même « façon? Et pourquoi chaque individu ne « fait-il ni mieux ni plus mal qu'un autre « individu? Y a-t-il de plus forte preuve que

1. *Dictionnaire des sciences naturelles*, art. *Instinct*, p. 534.

« leurs opérations ne sont que des résultats « mécaniques et purement matériels? Car, « s'ils avaient la moindre étincelle de la lu- « mière qui nous éclaire, on trouverait au « moins de la variété, si l'on ne voyait pas de « la perfection dans leurs ouvrages, chaque « individu de la même espèce ferait quelque « chose d'un peu différent de ce qu'aurait fait « un autre individu; mais non, tous travail- « lent sur le même modèle; l'ordre de leurs « actions est tracé dans l'espèce entière.[1] »

Plus tard, Buffon voit un fait, et aussitôt son excellent jugement le ramène à une conclusion moins absolue.

Les moineaux nichent ordinairement, comme chacun sait, sous les tuiles, dans les trous de murailles, etc. Néanmoins, il y en a quelques-uns qui font leur nid sur les arbres, et alors ils y ajoutent une espèce de calotte par-dessus, laquelle couvre le nid et empêche l'eau de la pluie d'y pénétrer, « tandis « que, dit Buffon, quand ils établissent leur

1. *De la nature de l'homme*, t. II, p. 7. Je cite toujours l'édition que j'ai donnée des *Œuvres de Buffon*.

« nid dans des trous ou dans des lieux cou-
« verts, ils se dispensent avec raison de faire
« cette calotte, qui devient inutile, puisqu'il
« est à couvert..... L'instinct, ajoute Buffon,
« se manifeste donc ici par un sentiment pres-
« que raisonné et qui suppose au moins la
« comparaison de deux petites idées [1]. »

Dans ce que vient de dire Buffon, je distingue. Sa remarque touchant la *calotte*, que les moïneaux font quand ils nichent sur les arbres, et qu'ils ne font pas quand ils nichent dans des trous, parce qu'elle serait inutile, est très-juste. Mais ce qu'il ajoute ne l'est pas. Ce n'est pas « l'instinct qui se manifeste par « un sentiment presque raisonné ; » c'est l'intelligence, toujours en éveil à côté de l'instinct, qui paraît et suggère au moineau de se servir de son instinct, de son *art inné de construire*, pour ajouter à son nid ordinaire une construction de plus.

Grâce à Dupont de Nemours, qui l'a si souvent répétée, l'histoire du nid des corbeaux

1. *Histoire du moineau.*

de Newcastle est devenue fameuse : « Des « corbeaux avaient établi, en 1783, » dit Dupont de Nemours, « leur nid au milieu de la « ville et de la place du marché, sur la gi- « rouette du bâtiment de la Bourse. Ce nid « était fortement attaché au pivot central qui « dépassait la girouette, et s'étendait d'une « manière très-singulière et très-solide sur le « corps de celle-ci. Il tournait avec elle au « moindre mouvement de l'air; et ces cor- « beaux, ayant considérablement haussé le « côté du nid qui tenait au pivot, étaient tou- « jours garantis du vent, eux et leur famille, « de quelque point qu'il vînt à souffler[1]. »

J'ai fait un certain nombre d'expériences suivies sur des animaux qui ont beaucoup moins d'intelligence que les oiseaux. Tout le monde connaît l'*araignée des jardins*, dont la toile, en réseau régulier, se compose de cercles concentriques, croisés par des rayons droits. Je l'ai vue bien souvent, à peine éclose, se mettre à tisser sa toile, et la tisser

1. *Mémoires sur différents sujets d'histoire naturelle*, p. 186.

aussi bien du premier coup qu'elle le fera jamais. Ce don de tisser, sans l'avoir appris, est son instinct mécanique, son industrie, son *art inné*. Son instinct *tisse;* et, si je déchire sa toile, c'est son intelligence qui lui dit quel est l'endroit de la toile où il faut que son instinct *tisse* pour la réparer; car elle la répare, et la répare autant de fois que je la déchire.

Je vois un assez bon nombre de naturalistes et de philosophes qui n'ont jamais employé le mot *instinct*. Ils n'ont pas senti le besoin de l'idée qu'il représente. Pour Aristote, l'intelligence des bêtes est la même que celle de l'homme, au degré près. « Il se « trouve, dit-il, dans les bêtes des traces de « ces affections de l'âme qui se montrent dans « l'homme d'une manière plus marquée... « On aperçoit même, dans plusieurs, quel- « que chose qui ressemble à la prudence « réfléchie de l'homme... Ceci, ajoute-t-il, « deviendra plus sensible, si l'on considère « l'homme dans son enfance. On y voit « comme des indices et des semences de ses « habitudes futures; mais, dans cet âge, son

« âme ne diffère en rien, pour ainsi dire, « de celle des bêtes[1]. »

Descartes, avec son système des *bêtes-machines* et ses *esprits animaux*, ne se trouvait embarrassé sur rien; les *esprits animaux* suffisaient à tout. Malebranche suivit Descartes. Locke suit Aristote, et, de l'intelligence de l'homme, il ne refuse aux bêtes que la faculté de former des abstractions : « Cette faculté « de former des idées générales est ce qui « met, dit-il, une parfaite distinction entre « l'homme et les brutes[2]. » — « L'instinct « n'est rien, dit Condillac, ou c'est un com- « mencement de connaissance[3]; » mot spirituel, mais qui accuse, dans le père de l'analyse philosophique, un oubli d'analyse, c'est-à-dire d'examen démêlé, en un cas pourtant où cet examen était bien nécessaire. Avec Leibnitz, nous entrons dans un monde nouveau. Écrivant sur Locke, ou plutôt

1. *Histoire des animaux*, liv. VIII, p. 451.
2. *Essai sur l'entendement humain*, p. 109. (Traduction de Coste.)
3. *Traité des animaux*, chap. V, 2e part.

contre Locke, il voit, de l'entendement humain, la face opposée à celle que Locke a vue. Locke tire tout des causes extérieures, de l'éducation, des circonstances, etc. Leibnitz tire tout des causes internes, de nos *instincts*, de ces ressorts cachés qui meuvent et déterminent l'esprit humain. Il n'admet, pour règles premières de la justice, « que celles où « *l'instinct* de l'humanité nous pousse [1]; » et il ajoute avec un sens profond : « Dieu a « donné à l'homme des *instincts* qui portent « d'abord et sans raisonnement à quelque « chose de ce que la raison ordonne [2]. »

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.
(Ovid.)

« Il existe, dans un grand nombre d'ani- « maux, dit Georges Cuvier, une faculté dif- « férente de l'intelligence; c'est celle qu'on « nomme *instinct*. Elle leur fait produire de « certaines actions nécessaires à la conser-

1 *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, p. 214. (*Opera philosophica.*)
2. *Ibid.*, p. 215.

« vation de l'espèce, mais souvent tout à fait « étrangères aux besoins apparents des indi- « vidus, souvent aussi très-compliquées, et « qui, pour être attribuées à l'intelligence, « suppqseraient une prévoyance et des con- « naissances infiniment supérieures à celles « qu'on peut admettre dans les espèces qui « les exécutent. Ces actions, produites par « *l'instinct,* ne sont point non plus l'effet de « l'imitation, car les individus qui les pra- « tiquent ne les ont souvent jamais vu faire « à d'autres; elles ne sont point en propor- « tion avec l'intelligence ordinaire, mais de- « viennent plus singulières, plus savantes, « à mesure que les animaux appartiennent à « des classes moins élevées, et dans tout le « reste plus stupides. Elles sont si bien la « propriété de l'espèce, que tous les individus « les exercent de la même manière sans y « rien perfectionner.

« Ainsi les abeilles ouvrières construisent, « depuis le commencement du monde, des « édifices très-ingénieux, calculés d'après la « plus haute géométrie, et destinés à loger

« et à nourrir une postérité qui n'est pas « même la leur. Les abeilles et les guêpes soli- « taires forment aussi des nids très-compli- « qués pour y déposer leurs œufs. Il sort de « cet œuf un ver qui n'a jamais vu sa mère, « qui ne connaît point la structure de la pri- « son où il est enfermé, et qui, une fois méta- « morphosé, en construit cependant une par- « faitement semblable pour son propre œuf[1]. »

Que fait ici M. Cuvier? Il réunit ensemble tous les instincts industrieux, tous les instincts mécaniques, et en fait un groupe naturel sous le terme générique d'*instinct*.

Il faut faire un autre groupe, un groupe totalement distinct, pour les instincts-sentiments, pour les instincts moraux dont je parlerai tout à l'heure, et desquels l'intelligence n'est pas moins absente que des instincts mécaniques.

Ces deux groupes d'instincts une fois établis resteront les faits intellectuels, et des faits intellectuels nous passerons aux faits rationnels.

Telle sera la marche de notre analyse.

1. *Le règne animal*, etc., t. I, p. 44 (2e édit.).

IV

DE RÉAUMUR ET DE SON HISTOIRE INÉDITE DES FOURMIS.

M. Cuvier, dans le bel article sur Réaumur dont il a enrichi la *Biographie universelle*, s'exprime ainsi : « De tous les ouvrages de « Réaumur, le plus remarquable, celui qui « ne pourra cesser d'être étudié avec le plus « vif intérêt par ceux qui veulent se faire une « idée juste de la nature et de la merveilleuse « variété des moyens qu'elle emploie pour « conserver ses productions en apparence les « plus frêles et les moins capables de résis- « tance, ce sont ses *Mémoires pour servir à* « *l'histoire des insectes*, dont six volumes « in-4° ont paru de 1734 à 1742... Mal-

« heureusement cet ouvrage n'est pas ter-
« miné ; et le manuscrit du septième volume,
« laissé, après la mort de l'auteur, à l'Aca-
« démie des sciences, s'est trouvé si en dés-
« ordre et si incomplet qu'il a été impossible
« de le publier. L'auteur devait y parler des
« grillons et des sauterelles, et les coléoptères
« auraient rempli le huitième et les suivants. »

J'ai voulu voir les dernières pages écrites par Réaumur. Les choses ne sont pas tout à fait comme les indique M. Cuvier. D'abord rien, ou à peu près rien, une douzaine de pages tout au plus, et très-imparfaites, sur les sauterelles, et, au contraire, six mémoires tous complets, sauf le sixième, sur les scarabées. J'ai parcouru ces six mémoires, espérant y trouver quelques-unes de ces histoires que le grand historien des insectes *contait si bien* touchant les instincts, les mœurs, les aptitudes singulières de ces animaux. Peine perdue! Les six mémoires dont il s'agit ne traitent que des parties extérieures des scarabées, des classes dans lesquelles on peut les ranger, des transformations des vers en

nymphes, des nymphes en insectes parfaits, et je lis dans le préambule du quatrième : « Les soins que plusieurs femelles de scara- « bées prennent pour que leurs œufs soient « placés convenablement et bien conservés « jusqu'à ce que le petit insecte que chacun « d'eux renferme soit prêt à éclore, ne sont « pas ce qu'elles ont de moins intéressant à « nous apprendre; mais nous n'en sommes « pas encore au mémoire où nous devons « raconter les procédés industrieux auxquels « une tendre prévoyance leur fait avoir « recours. »

Laissant donc le manuscrit des scarabées, je suis passé à d'autres. Je cherchais quelque travail resté inédit, et qui méritât d'être tiré de l'oubli. J'ai été assez heureux pour en trouver un, et il est sur le sujet même qui m'occupe ici, sur l'*histoire des insectes*.

Ce manuscrit a pour titre : *Histoire des fourmis*. On sait que Réaumur, qui a écrit une *Histoire des abeilles* si remarquable, n'a rien publié sur l'histoire des fourmis. On le regrettait. A la vérité, les abeilles et les

fourmis ont eu, depuis Réaumur, de nouveaux historiens qui ont porté l'observation beaucoup plus loin que lui, qui commençait, n'avait pu le faire. On n'en lira pas moins toujours son *Histoire des abeilles;* et si jamais on publie le fragment de l'*Histoire des fourmis* que je signale, bien que ce ne soit qu'un fragment, on peut prédire qu'il sera lu. Il règne, dans le style de Réaumur, un mouvement doux et continu qui intéresse, une naïveté sensée, une sincérité d'observateur sérieux, et, si j'ose ainsi dire dans un sujet si mince, d'historien honnête homme. Et puis il est le premier! On lui pardonne un peu de longueur qu'on ne pardonnerait pas à ses successeurs. Par exemple, tout le monde sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la prévoyance des fourmis relativement à leurs provisions de grains, prévoyance qu'on avait tant exaltée; mais, au temps de Réaumur, on ne le savait pas. Aussi en parle-t-il longuement, pleinement, tout à son aise.

« Les fourmis, dit-il, sont dignes de tous « les éloges qu'on leur a donnés par rapport

« à leur amour pour le travail, mais on les a « louées d'une prévoyance qu'elles n'ont pas, « parce qu'elle leur était inutile. On a cru « de tout temps que rien ne les occupait « davantage, pendant l'été, que le soin de « faire des magasins de grains pour se nour- « rir pendant l'hiver. On les a citées comme « propres à remplir de confusion ceux qui ne « savent pas s'inquiéter assez de l'avenir. « La charmante fable de la fourmi et de la « cigale n'en est pourtant pas moins instruc- « tive, quoiqu'il soit certain que la fourmi ne « sache point faire de provisions[1] pendant « l'été, et quoique toutes les cigales soient « mortes, chaque année, longtemps avant « que l'hiver arrive.

« Pour en venir, continue-t-il, à dégrader « les fourmis, pour leur ravir une gloire « dont elles étaient en possession tranquille « de temps immémorial, il a fallu que j'y « aie été forcé par des preuves auxquelles il « n'y avait rien à répliquer. » Les preuves

1. Elle en sait faire, mais d'un tout autre genre. Voyez ce qui sera dit plus tard.

qu'il donne sont en effet sans réplique. Pour découvrir « ces magasins bien fournis, dont « on fait tant d'honneur aux fourmis » (c'est Réaumur qui parle), il a fait fouiller dans plusieurs fourmilières et n'a rien trouvé; d'ailleurs les fourmis sont engourdies pendant l'hiver, et enfin, dans le temps même où elles sont le plus éveillées, ce n'est pas de grains qu'elles se nourrissent. « On a cru, » dit-il, « que la fourmi, qui transporte un grain « de blé, se propose une fin différente de celle « qu'elle avait lorsqu'elle se chargeait d'un « brin de bois ou d'une très-petite pierre, « ou d'un grumeau de terre; le grain de blé, « comme le brin de bois, comme la petite « pierre, comme le grumeau de terre, était « néanmoins destiné à entrer dans la con- « struction de la fourmilière; plusieurs grains « pareils y peuvent être employés; nous « avons même vu de petites fourmilières « dont les seuls matériaux étaient des grains « d'orge. »

Réaumur fait très-bien connaître les substances végétales et animales dont les fourmis

se nourrissent. Il a connu l'un des premiers, et peut-être le premier, le goût qu'elles ont pour la liqueur sucrée des pucerons. Leuwenhoeck avait dit que les fourmis sont les ennemies des pucerons, qu'elles en détruisent un grand nombre et en débarrassent nos arbres; et Goëdart, au contraire, que les pucerons sont produits par les fourmis. « C'est une « erreur très-grossière, dit Réaumur, que de « donner aux pucerons des fourmis pour « mères; mais Goëdart écrivait dans un temps « où l'on faisait sans peine naître des ani- « maux de corruption, ce qui est bien pis « que de faire naître ceux d'un genre de ceux « d'un autre genre, très-différent du leur.

« Les fourmis, continue-t-il, cherchent les « pucerons et paraissent les caresser, mais « leurs caresses sont intéressées. Le motif « n'en est pas équivoque, dès qu'on sait que « les fourmis aiment le sucre et tout ce qui « est sucré,..... et qu'il sort du corps des « pucerons une eau douce et sucrée. »

C'est sur quelques-uns de ces détails, publiés par Réaumur dans son *Histoire des puce-*

rons, que Linné, toujours ingénieux dans le choix de ses épithètes, nomma les pucerons : les *vaches des fourmis*. — *Aphis formicarum vacca*. Mais combien cette épithète de *vaches des fourmis* n'aurait-elle pas paru plus juste encore à Linné, s'il eût pu savoir ce que Pierre Huber nous a révélé depuis sur les *liaisons des fourmis avec les pucerons*[1]. Les fourmis ne se bornent pas à chercher les pucerons, à les suivre, à les caresser, à saisir enfin la liqueur sucrée qui s'écoule des deux petits tubes mobiles, placés à l'extrémité de leur abdomen; elles font bien plus; et, comme dit M. Huber, « ce n'est là que le moindre de « leurs talents[2]. » Elles enlèvent les pucerons, les emportent avec toutes les précautions imaginables pour ne pas les blesser, les placent sur les racines des gramens dont leurs fourmilières sont ombragées, et, « par une « industrie presque humaine » (expressions

1. Voyez le livre de Pierre Huber, intitulé : *Recherches sur les mœurs des fourmis indigènes;* chap. VI, § 2, p. 180, (1810).
2. *Ibid.*, p. 181.

de M. Huber[1]), elles s'en font des troupeaux, de véritables troupeaux, de vrais animaux domestiques. « Une fourmilière, » dit M. Huber, « est plus ou moins riche selon « qu'elle a plus ou moins de pucerons; c'est « leur bétail, ce sont leurs vaches et leurs « chèvres : on n'eût pas deviné que les four- « mis fussent des peuples pasteurs[2]. »

Après avoir cité M. Huber, je n'ose plus revenir à Réaumur. Et cependant quel gré n'eût-il pas su au nouvel observateur d'une découverte si fine et qui doue ses chères fourmis d'une prévoyance si fort au-dessus de la prévoyance vulgaire, qu'il regrettait tant, tout à l'heure, d'être obligé de leur ravir!

Dans toutes les accusations, grosses ou petites, qu'on porte contre les fourmis, on devine bien quel est le parti que prend Réaumur. Il convient pourtant (car, avant tout, il est galant homme) qu'elles ne sont pas toutes irréprochables. « Je ne dois pas cacher, »

1. *Recherches sur les mœurs des fourmis indigènes*, p. 190.
2. *Ibid.*, p. 194.

dit-il, « le mal que je sais d'elles. Une espèce « d'une médiocre grandeur, d'un brun pres- « que noir et luisant, maltraitait très-fort « sous mes yeux les fleurs d'un abricotier « qui avait fleuri des premiers. Quand je « remarquai que les fourmis étaient en très- « grande quantité sur cet arbre, je ne crus « pas d'abord que ce fût à mauvaise inten- « tion ; je crus qu'elles étaient attirées par « des gallinsectes ou des pucerons ; mais « mon jardinier me fit observer qu'elles en « voulaient aux fleurs ; elles coupaient le « pistil des fruits et souvent le fruit lui-même, « lorsqu'il commençait à se nouer..... On les « accuse aussi de ronger les tendres bour- « geons... »

Il m'est même arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Vu ces méfaits, Réaumur consent donc à ce qu'on use contre les fourmis de toutes les précautions possibles. Mais, voilà qu'il les admire de l'adresse avec laquelle elles se jouent de ces précautions. « Un témoin ocu-

« laire, » dit-il (on ne s'attend guère au témoin oculaire qu'il va produire), « un té-
« moin oculaire, aussi respecté qu'aimé de
« toute l'Europe, pour la prolongation des
« jours duquel toutes les nations font des
« vœux de concert avec les Français, qui ne
« craignent rien tant que la fin du plus doux
« et du plus sage des ministères dont il soit
« fait mention dans leur histoire, M. le cardi-
« nal de Fleury, après m'avoir dit qu'il avait
« toujours été grand admirateur des fourmis,
« m'a raconté qu'il en avait observé qui
« étaient parvenues à se faire un pont sur
« l'eau d'un vase dans lequel était posé un
« pied de caisse d'oranger. Elles transpor-
« tèrent, sous ses yeux, de petits brins de
« bois, et, les ayant disposés les uns auprès
« des autres depuis le bord du vase jusqu'à
« la caisse, elles pouvaient se rendre à celle-ci
« à pied sec. Il m'a assuré en avoir vu encore
« qui eurent recours à un expédient assez
« semblable dans un autre cas. Pour les arrê-
« ter, on avait mis autour de la tige de l'arbre
« une ceinture de glu qui rendait le chemin

« impraticable : pour le raccommoder, elles « travaillèrent à y faire une chaussée ; elles « apportèrent et mirent les uns auprès des « autres des grains de terre, des grains de « sable et même de petites pierres. Après « quoi, elles se trouvèrent en état de franchir « le mauvais pas. »

Ces détails sur le cardinal, *aussi respecté qu'aimé de la France et de l'Europe* et surtout *grand admirateur des fourmis*, me rappellent le portrait, si calme et si reposé, qu'en a fait Mairan : « Arrivé au ministère sans effort, « il l'exerça sans contradiction et s'y maintint « sans trouble;... toujours tranquille et à lui-« même, affable, accessible, et, ce qu'il ne « faut pas confondre avec les titres et les « honneurs, content[1]. »

1. Voltaire a fait aussi un portrait du vieux cardinal, mais qui est moins flatté :

La Parque, de ses vilains doigts,
Marquait d'un sept suivi d'un trois
La tête froide et peu pensante
De Fleury, qui donna des lois
A notre France languissante.
. . . . . .

V

DES INSTINCTS MORAUX.

Dans un rapport de M. Pariset à l'Académie des sciences[1], je lis cette phrase : « Un homme ne tire sa valeur que de son « intelligence et de son caractère, et ce qui « constitue le caractère et l'intelligence, ce « sont les sentiments et les idées. Or, il « faut, selon nous, ranger dans la catégorie « des sentiments ces penchants primitifs, « ces dispositions originelles, ces aptitudes, « ces goûts que nous apportons avec nous-

1. Sur le livre de M. Seguin, intitulé : *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots.* 1846.

« mêmes, ces impulsions qui en sont inséparables, et qui forment en quelque sorte comme autant de volontés, comme autant d'habitudes toutes faites, antérieures à tout, indépendantes de toutes vues de l'esprit, lesquelles non-seulement nous engagent dans nos premières déterminations, mais exercent encore sur toute la suite de nos actions une influence irrésistible et caractéristique. Ce sont ces puissances intérieures qui font éclore plus tard les talents et les qualités morales; ce sont ces *instincts* si divers, et quelquefois si opposés, qui préparent à la société humaine, d'une part, tant d'appuis, d'ornements et de charmes, et, de l'autre, tant de chocs et de perturbations malheureuses; d'où l'on voit que, réduit par les philosophes à un petit nombre d'*instincts* très-limités, l'homme serait, au contraire, celui de tous les êtres créés pour qui la nature a été le plus libérale, et que c'est à la richesse ou, si l'on veut, à la multiplicité si variée de ses

« *instincts* qu'il devrait, tout ensemble, et « sa supériorité et ses infortunes[1]. »

Tout le monde sent ici la confusion qui naît du mot *instinct*, et la méprise de l'écrivain touchant le reproche qu'il fait aux philosophes. Lorsque les philosophes disent que l'homme n'a qu'un petit nombre d'*instincts*, ils n'entendent pas dire que l'homme n'a qu'un petit nombre de *sentiments*.

« Tout sentiment est instinct, » dit Voltaire. A la bonne heure; mais alors il y a deux choses très-distinctes, qu'on nomme *instincts* : les *instincts-sentiments* et les *instincts-industries*.

Lorsque Frédéric Cuvier dit : « Si nous « considérons les actions instinctives, nous « trouvons qu'elles vont en augmentant de « nombre et d'importance, à mesure que « les animaux, sous le rapport de l'orga- « nisation, s'éloignent davantage de l'es-

1. *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. XVII, p. 1296.

« pèce humaine[1]; » lorsque Georges Cuvier dit : « L'instinct a été accordé aux « animaux comme supplément de l'intelli- « gence[2], » ils parlent tous deux des instincts mécaniques, des *instincts-industries*, et non des *instincts-sentiments*, des instincts moraux.

Pariset continue : « C'est principalement « dans les idiots que se manifestent les dispo- « sitions primordiales qui font le caractère « proprement dit. Là elles ne sont point « masquées par les suggestions de l'esprit. « La nullité de l'intelligence les met dans « tout leur relief; et, pour peu que l'on se « familiarise avec les idiots, on ne tarde point « à découvrir que si l'un est doux, modeste, « simple, docile, naïf, généreux, ouvert, « l'autre est dur, opiniâtre, dissimulé, trom- « peur, envieux, rapace, cruel, et, qui le « dirait? plein de vanité, de hauteur et d'or- « gueil, dernier sentiment qui, de tous les

1. *Dictionnaire des sciences naturelles*, art. *Instinct*, p. 532.

2. *Le règne animal*, t. I, p. 46 (2e édit.).

« vices, est le plus dangereux et le plus anti-
« social[1]. »

Ces instincts moraux qui, dans l'homme, font le caractère, constituent, dans les bêtes, ce qu'on appelle le naturel; et, sous ce rapport, il est curieux de voir que Réaumur et Buffon se sont partagé, et certes bien à leur insu, le domaine psychique du règne animal. Réaumur, qui n'avait étudié que les insectes, n'a vu que les instincts mécaniques, et Buffon, qui n'a connu que les animaux supérieurs, n'a vu que les qualités morales. L'un n'a peint que l'*instinct proprement dit* des bêtes, et l'autre n'en a peint que le *naturel*.

Personne n'a jamais moins compris l'*instinct proprement dit* des bêtes, que Buffon. Il veut que les cellules des abeilles ne soient que le résultat d'une *compression réciproque*. « Qu'on remplisse, dit-il, un vaisseau de « pois, ou plutôt de quelque autre graine « cylindrique, et qu'on le ferme exactement « après y avoir versé autant d'eau que les

1. *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. XVII, p. 1297.

« intervalles qui restent entre ces graines « peuvent en recevoir; qu'on fasse bouillir « cette eau, tous ces cylindres deviendront « des colonnes à six pans. On en voit claire- « ment la raison, qui est purement méca- « nique; chaque graine, dont la figure est « cylindrique, tend par son renflement à « occuper le plus d'espace possible dans un « espace donné; elles deviennent donc toutes « nécessairement hexagones par la compres- « sion réciproque. Chaque abeille cherche à « occuper de même le plus d'espace possible « dans un espace donné; il est donc néces- « saire aussi, puisque le corps des abeilles « est cylindrique, que leurs cellules soient « hexagones par la même raison des obstacles « réciproques[1]. »

Buffon ne se doutait pas que chaque cellule est un petit édifice particulier, taillé et ajusté pièce à pièce, qu'il y a des cellules de plusieurs sortes, pour les larves des neutres, pour les œufs qui doivent donner des mâles,

1. *Discours sur la nature des animaux*, t. II, p. 361.

pour la femelle qui doit devenir la reine, etc.; il ne réfléchissait pas que la puérile imagination de la *compression réciproque* ne pouvait expliquer, d'ailleurs, ni le cocon du ver à soie, ni la toile de l'araignée, etc., etc[1]. Mais, s'il n'a rien compris aux instincts mécaniques des animaux, en revanche avec quel talent n'a-t-il pas dépeint ces autres instincts, les instincts moraux, qui font le naturel et le caractère?

Je ne rappellerai ici que deux de ces beaux tableaux, et je les choisis parmi ceux qui se rapportent à nos animaux domestiques, animaux que Buffon avait pu complétement observer. « Ses remarques les plus utiles, » dit Bernardin de Saint-Pierre, « lui ont été in-« spirées par les animaux qu'il avait lui-« même étudiés, et ses tableaux les mieux « coloriés sont ceux qui les ont eus pour « modèles, car les pensées de la nature por-« tent avec elles leur expression[2]. »

1. Voyez mon livre intitulé : *De l'instinct et de l'intelligence des animaux.*

2. *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin des plantes de Paris.*

Buffon dit du chien : « Un naturel ardent, « colère, même féroce et sanguinaire, rend « le chien sauvage redoutable à tous les ani- « maux, et cède, dans le chien domestique, « aux sentiments les plus doux, au plaisir « de s'attacher et au désir de plaire ; il vient, « en rampant, mettre aux pieds de son maître « son courage, sa force, ses talents, il attend « ses ordres pour en faire usage ; il le con- « sulte, il l'interroge, il le supplie, un coup « d'œil suffit ; il entend les signes de sa vo- « lonté ; sans avoir, comme l'homme, la lu- « mière de la pensée, il a toute la chaleur du « sentiment, il a de plus que lui la fidélité, « la constance dans ses affections : nulle am- « bition, nul intérêt, nul désir de vengeance, « nulle crainte que celle de déplaire ; il est « tout zèle, tout ardeur et tout obéissance ; « plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à « celui des outrages, il ne se rebute pas par « les mauvais traitements, il les subit, les « oublie ou ne s'en souvient que pour s'atta- « cher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, « il s'expose de lui-même à de nouvelles

« épreuves; il lèche cette main, instrument « de douleur, qui vient de le frapper, il ne « lui oppose que la plainte, et la désarme « enfin par la patience et la soumission. »

Buffon dit du chat : « Quoique ces ani- « maux, surtout quand ils sont jeunes, aient « de la gentillesse, ils ont en même temps « une malice innée, un caractère faux, un « naturel pervers que l'âge augmente encore « et que l'éducation ne fait que masquer. De « voleurs déterminés, ils deviennent seule- « ment, lorsqu'ils sont bien élevés, souples « et flatteurs comme les fripons; ils ont la « même adresse, la même subtilité, le même « goût pour faire le mal, le même penchant « à la petite rapine; comme eux, ils savent « couvrir leur marche, dissimuler leur des- « sein, épier les occasions, attendre, choisir, « saisir l'instant de faire leur coup, se dérober « ensuite au châtiment, fuir et demeurer « éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils « prennent aisément des habitudes de société, « mais jamais des mœurs; ils n'ont que l'ap- « parence de l'attachement, on le voit à leurs

« mouvements obliques, à leurs yeux équi-
« voques, ils ne regardent jamais en face la
« personne aimée; soit défiance, soit fausseté,
« ils prennent des détours pour en approcher,
« pour chercher des caresses auxquelles ils
« ne sont sensibles que par le plaisir qu'elles
« leur font. Bien différent de cet animal fidèle
« dont tous les sentiments se rapportent à la
« personne de son maître, le chat paraît ne
« sentir que pour soi, n'aimer que sous con-
« dition, ne se prêter au commerce que pour
« en abuser, et, par cette convenance de natu-
« rel, il est moins incompatible avec l'homme
« qu'avec le chien dans lequel tout est sin-
« cère. »

Buffon a donc fait pour le naturel des animaux, c'est-à-dire pour leurs instincts moraux, ce que Réaumur a fait pour leurs instincts mécaniques; et, je n'ai pas besoin d'insister, rien n'est plus évident que la différence profonde qui sépare ces deux ordres d'instincts.

Après cette première analyse, peu difficile, passons à une autre plus délicate. A côté des

instincts mécaniques, il y a les instincts moraux, et je viens de les séparer les uns des autres; mais à côté de ces mêmes instincts, soit mécaniques, soit moraux, il y a l'intelligence, et c'est maintenant ce qu'il s'agit de bien démêler.

VI

DE L'INTELLIGENCE DES BÊTES.

J'ai distingué, dans le précédent chapitre, les *instincts mécaniques* des *instincts moraux*, et ces deux ordres d'*instincts* de l'*intelligence*.

Mais les animaux ont-ils de l'*intelligence?* Ils en ont sans doute, et, jusque dans les plus infimes d'entre eux, on en voit des traces.

J'ai parlé de l'araignée[1]. Elle répare sa toile. Elle s'aperçoit donc du dégât opéré, et c'est un petit acte de perception. Elle se détermine à réparer ce dégât, et c'est un petit

1. Voyez, ci-devant, p. 22.

acte de volonté. Percevoir et vouloir sont deux actes d'intelligence.

Tout le monde connaît la chenille velue et couverte de verrues, qui se forme une coque d'une matière soyeuse, et qui s'épile ensuite pour garnir de poil les mailles du tissu : « Je « me suis quelquefois amusé, » dit Rœsel, le fameux peintre des insectes, et qui les représentait si bien que les oiseaux s'y trompaient, à ce qu'on assure; « je me suis quelquefois « amusé à regarder travailler cette chenille; « et quand je détruisais quelque partie de « l'ouvrage qu'elle avait commencé, elle s'ar- « rêtait quelque temps, comme si mes vio- « lences lui eussent fait naître l'envie de « suspendre tout à fait son travail; néan- « moins quelques instants après, elle se « mettait à raccommoder ce que j'avais « déchiré et continuait le prolongement de « sa coque[1]. »

« C'est une chose très-aisée, dit Réaumur,

1. Reimarus. *Observations sur l'instinct des animaux* (traduction française), t. I, p. 250.

« que de voir l'intérieur du nid des bourdons
« et comment tout y est disposé; on peut le
« découvrir sans s'exposer à aucune aven-
« ture fâcheuse. Quoiqu'ils soient armés d'un
« fort aiguillon, et quoique le bruit qu'ils
« font entendre soit menaçant, ils ne laissent
« pas d'être assez pacifiques. Quand on ôte le
« toit de leur habitation, quelques-uns ne
« manquent pas d'en sortir par en haut, mais
« ils ne cherchent point à se jeter sur celui qui
« les a mis à découvert, comme le feraient les
« abeilles en pareil cas; plusieurs même alors
« n'abandonnent pas le nid. Ils en ont tou-
« jours usé au mieux avec moi; il n'y en a
« jamais eu un seul qui m'ait piqué, quoique
« j'aie mis sens dessus dessous des centaines
« de nids... Dès qu'on cesse de les inquiéter,
« ils songent à raccommoder leur nid, et n'at-
« tendent pas même pour se mettre à l'ou-
« vrage que celui qui a fait le désordre se
« soit éloigné. Si la mousse du dessus a été
« jetée assez près du pied du nid, comme on
« l'y jette, sans même songer qu'on doit le
« faire pour épargner de la peine à ces mou-

« ches, bientôt elles s'occupent à la remettre « dans sa première place[1]. »

Ce dernier trait : *pour épargner de la peine à ces mouches,* est bien de Réaumur, et nous explique l'intérêt qu'il nous inspire pour ces petites bêtes par l'intérêt, si naïvement exprimé, que lui-même y prend.

Il y a donc jusque dans les insectes, outre l'instinct particulier et propre à chacun, à l'araignée, à la chenille, au bourdon, une intelligence générale et commune à tous, qui les avertit de ce qui se passe autour d'eux, du progrès de leur ouvrage, du désordre qu'on y apporte, de la nécessité de le réparer.

Tout le monde sait jusqu'où va la petite intelligence des oiseaux. Ils entendent, ils écoutent, ils voient, ils distinguent ; ils reconnaissent la personne qui prend soin d'eux et s'y attachent ; ils s'instruisent, on leur apprend à répéter certains airs, à prononcer quelques paroles, on les dresse à l'exercice, fort désagréable, de la galère. L'oiseau se baisse, il

1. Réaumur. *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes,* t. VI, p. 6.

pince avec son bec la corde au bas de laquelle est attaché le seau qui contient sa boisson ; il attire cette corde à lui, et, ce premier pas fait, il serre la corde avec ses ongles pour pouvoir la reprendre plus bas avec le bec et l'attirer à lui de nouveau; il répète cette pénible opération jusqu'à ce qu'il soit à portée de boire au seau, et, lorsqu'il a bu, il laisse retomber le seau dans le réservoir.

« Le tarin, dit Guéneau de Montbeillard, « apprend à faire aller la galère comme le « chardonneret; il n'a pas moins de docilité « que lui, et, quoique moins agissant, il est « plus vif à certains égards et vif par gaieté... « On l'apprivoise plus facilement qu'aucun « autre oiseau pris dans l'âge adulte; il ne « faut pour cela que lui présenter habituelle- « ment dans la main une nourriture mieux « choisie que celle qu'il a à sa disposition, et « bientôt il sera aussi apprivoisé que le serin « le plus familier. On peut même l'accoutu- « mer à venir se poser sur la main au bruit « d'une sonnette; il ne s'agit que de la faire « sonner dans les commencements chaque

« fois qu'on lui donne à manger, car la méca-
« nique subtile de l'association des percep-
» tions a aussi lieu chez les animaux[1]. »

La mécanique subtile de l'*association des perceptions* est le pivot sur lequel tourne toute l'éducation des bêtes.

On voyait à Paris, il y a une vingtaine d'années, un Italien qui faisait métier de dresser des mésanges. Il les avait instruites à démolir un château de cartes, lequel était censé représenter la ville de Constantine. Chaque mésange démolissait à son tour Constantine, carte par carte, et, pour ranimer le courage du vainqueur, l'habile instituteur lui montrait, de temps en temps, un morceau de noix. Ce morceau de noix était toute la récompense promise, mais suffisait; car les mésanges sont très-friandes de ce fruit-là : « Notre vulgaire, dit Belon, a trouvé une « invention pour prendre les mésanges, qui « est puérile. C'est qu'ils pendent une noix, « jà entamée, entour laquelle ils tendent plu-

1. *Histoire du tarin.*

« sieurs petits collets simples de queue de che-
« val ; et les mésanges, voulant venir manger
« la noix, se pendent par les pieds, et là,
« trouvant les collets, se trouvent prinses[1]. »

Au point de vue qui m'occupe ici, c'était un grand art que celui de la fauconnerie : grand par l'industrie qu'il demandait, plus grand encore par le résultat auquel il parvenait ; « car c'est merveille, s'écrie Belon, de « voir un oiseau qui a été sauvage, jà ap- « privoisé, fondre du ciel et retourner sur le « poing de son maître[2]. »

« Le leurre, » dit Georges Le Roy, l'auteur si connu des *Lettres sur les animaux par un physicien de Nuremberg*, « le leurre est l'ap- « pât qui doit faire revenir l'oiseau lorsqu'il « sera élevé dans les airs, mais il ne serait « pas suffisant sans la voix du fauconnier qui « l'avertit de se tourner de ce côté-là. Il faut « donc que le mouvement du leurre soit tou- « jours accompagné de la voix et même des

1. Belon, *Histoire de la nature des oiseaux*, p. 367 (1555).

2. *Ibid.*, p. 105

« cris du fauconnier, afin que l'un et l'autre « annoncent ensemble à l'oiseau que ses be- « soins vont être satisfaits. Toutes ces leçons « doivent être souvent répétées, et, par le pro- « grès de chacune, le fauconnier jugera de « celles qui auront besoin de l'être davan- « tage. Il faut chercher à bien connaître le « caractère de l'oiseau, parler souvent à celui « qui paraît moins attentif à la voix, laisser « jeûner celui qui revient moins avidement au « leurre, veiller[1] plus longtemps celui qui « n'est pas assez familier, etc.[2]. »

Comme tout cela est judicieux, et comme chaque précepte indiqué va droit au but qu'il s'agit d'atteindre ! — Chercher à bien connaître le caractère de l'oiseau, — parler souvent à celui qui est moins attentif à la voix, — laisser jeûner celui qui revient moins avidement au leurre, — veiller plus longtemps celui qui n'est pas assez familier... — Et quelle est l'éducation où ce discernement dans

1. *Veiller,* en termes de fauconnerie : empêcher de dormir.

2. *Encyclopédie,* art. *Fauconnerie.*

les soins donnés n'est pas nécessaire? Quelle est l'éducation où il ne faudrait pas chercher *à bien connaître les caractères?*

J'insiste sur ce qui tient à l'éducation, car l'éducation implique l'intelligence. Je dis *éducation*, et je dirais mieux encore en disant *instruction;* mais ici il y a les deux. Lorsque, dans l'enseignement donné à l'oiseau de proie, on emploie la faim, la veille, le chaperon, etc., on agit sur ses *instincts moraux*, sur son caractère; on l'*élève*, on le dompte, on l'*éduque* (si je puis me servir de ce mot assez nécessaire, quoique proscrit), on le rend *docile;* lorsque, par une leçon adroite, on associe, dans son cerveau, la voix du fauconnier au mouvement du leurre, on agit sur son intelligence, on l'*instruit*, on le rend *habile*.

L'éducation (et je prends maintenant ce mot dans son double sens d'instruction et d'éducation), l'éducation de nos petits oiseaux se fait à bien moins de frais. « Lorsque « l'homme, dit Guéneau de Montbeillard, « daigne se charger de l'éducation du bou- « vreuil, lorsqu'il veut bien lui donner des

« leçons de goût, lui faire entendre des sons « plus beaux, plus moelleux, mieux filés, « l'oiseau docile, non-seulement les imite avec « justesse, mais quelquefois les perfectionne « et surpasse son maître... Il apprend aussi « à parler sans beaucoup de peine et à donner « à ses petites phrases un accent pénétrant, « une expression intéressante, qui ferait « presque soupçonner en lui une âme sen- « sible, et qui peut bien nous tromper dans « le disciple, puisqu'elle nous trompe si sou- « vent dans l'instituteur[1]. »

Bexon dit du serin, qui reproduit si exactement les airs qu'on lui chante, qu'il *participe à nos arts*[2]. Ce mot charmant semble justifié par l'éducation facile du serin, « qu'on « élève avec plaisir, dit encore Bexon, parce « qu'on l'instruit avec succès. »

Et, si des oiseaux je passe aux mammifères, je trouve des marques d'*intelligence* bien plus évidentes, bien plus frappantes. J'ai vu beaucoup de *chiens savants*. J'en ai vu

1. *Histoire du bouvreuil.*
2. *Histoire du serin.*

qui jouaient aux dominos, aux cartes; et ce n'est pas là ce qui me charmait. La pauvre bête avait l'air si triste et si ennuyé[1] que j'aurais volontiers prié le maître d'en rester là. Mais, ce qui était admirable, c'était la *rapidité d'intelligence* avec laquelle le chien, dans des exercices plus simples et trop peu remarqués, saisissait les moindres mots, les moindres signes de son maître et y obéissait : s'élançant, arrêtant son élan, le reprenant, le suspendant encore, se tournant à droite, à gauche, avançant, reculant, se couchant, se dressant, et tout cela avec une promptitude d'action que je voyais, pour la première fois, répondre à la promptitude de la pensée, car, d'homme à homme, la perception reçue ne se serait pas exprimée si vite : la flexibilité physique du chien ajoutait à la merveille.

Les animaux ont donc de l'intelligence; mais quel est le degré, quelle est la limite

1. Malgré le *morceau de foie*, préparé d'une certaine façon, qu'on lui montrait de temps en temps pour l'exciter.

précise de cette intelligence? Toute la question est là.

Les animaux ont le sentiment, et même « ils l'ont plus sûr et plus exquis que nous « ne l'avons[1]; » ils ont la mémoire, et même une mémoire plus exacte, plus fidèle peut-être que n'est la nôtre : ils reconnaissent les personnes avec lesquelles ils ont vécu, les lieux qu'ils ont habités; ils se souviennent des châtiments qu'ils ont essuyés, des caresses qu'on leur a faites, des leçons qu'on leur a données. Frédéric Cuvier parle d'une louve qui, après trois ans d'absence, eut un accès de joie et presque de délire en revoyant son maître[2].

Je viens de dire qu'ils ont des perceptions, qu'ils les associent, qu'ils conservent les perceptions associées. Ils comparent, ils jugent, ils choisissent : le chien qui, pour la première fois, voit un gibier tomber sous

1. Buffon. *Discours sur la nature des animaux*, t. II, p. 335.

2. Voyez mon livre intitulé : *De l'instinct et de l'intelligence des animaux*, p. 155 (3e édit.).

le coup de fusil de son maître, se précipite sur ce gibier et se met à le dévorer. Le maître châtie le chien, et, au bout de quelques leçons, le chien rapporte, sans y toucher autrement que du bout des dents, le gibier à son maître. Les animaux veulent; et, ce qui est bien plus fort, ils domptent une volonté par une autre : le désir de dévorer le gibier par le désir d'éviter le châtiment. Ils rêvent : le chien rêve, en dormant, qu'il chasse et fait entendre les mêmes cris, mais plus étouffés, qu'il fait entendre, quand il poursuit sa proie[1]. Enfin, et comme pour résumer tout ce qui précède, je conclus, avec l'excellent observateur Georges Le Roy : « que « les bêtes sentent, puisqu'elles ont les « signes évidents de la douleur et du plaisir; « qu'elles se ressouviennent, puisqu'elles évi- « tent ce qui leur a nui et recherchent ce « qui leur a plu; qu'elles comparent et ju-

1. Venantumque canes in molli sæpe quiete
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt et crebras redducunt naribus auras.
(*Lucrèce,* liv. IV.)

« gent, puisqu'elles hésitent et choisissent;
« qu'elles *réfléchissent* sur leurs actes, puisque
« l'expérience les instruit et que des expé-
« riences plus répétées rectifient leurs pre-
« miers jugements[1]. »

J'ai souligné le mot *réfléchissent*, parce que c'est le seul que je trouve à reprendre dans ce passage. Les animaux ne réfléchissent pas; ils se rappellent leurs perceptions passées, ils les comparent aux perceptions présentes et s'arrêtent là. Aristote a très-bien dit : « Un seul animal est capable de réfléchir
« et de délibérer, c'est l'homme. Il est vrai
« que plusieurs autres animaux participent à
« la faculté d'apprendre et à la mémoire, mais
« lui seul peut revenir sur ce qu'il a appris[2]. »

1. *Lettres philosophiques*, etc., p. 259.
2. *Histoire des animaux*, liv. I, p. 13. Voyez, plus loin, ce que je dis sur la *réflexion*.

VII

DE LA RAISON DE L'HOMME.

Je viens de dire tout ce que les animaux font ou peuvent faire. Mais, ce qu'il faut bien remarquer, c'est que, dans tout cela, ils ne sortent jamais du physique. Ils sentent, mais des objets physiques; ils associent des perceptions, mais des perceptions physiques; ils se souviennent, ils comparent, ils jugent, ils veulent, ils s'instruisent, ils se perfectionnent, mais toujours dans le même cercle, dans le cercle, infranchissable pour eux, des choses physiques.

Il y a comme deux mondes essentiellement distincts : le monde physique et le monde métaphysique, le monde de la matière, du corps, des sens, et le monde purement intellectuel, le monde de l'esprit, de l'âme.

« L'éléphant, dit admirablement Buffon, ap-
« proche de l'homme par l'intelligence, au-
« tant au moins que la matière peut appro-
« cher de l'esprit[1]. »

Il y a donc, selon Buffon, une intelligence qui tient à la matière et qui n'approche pas de l'esprit. Ce même Buffon dit ailleurs : « Le « chien n'a que de l'esprit (qu'on me par- « donne, faute de terme, de profaner ce « nom) ; le chien, dis-je, n'a que de l'es- « prit d'emprunt...[2] » Il est facile de voir et de faire voir que tous ces mots : *esprit, idée, raisonnement* (« On ne peut, sans ab- « surdité, donner aux bêtes du raisonne- « ment, » dit Leibnitz), *raisonnement, raison*, ne peuvent être appliqués aux bêtes que par une sorte de permission qu'on se donne, et qu'en demandant pardon *de les profaner*, comme dit Buffon.

Et, pour mieux s'assurer de ceci, il suffit, après avoir vu ce que font les animaux, de voir ce qu'ils ne peuvent faire.

1. *Histoire de l'éléphant.*
2. *Ibid.*

§ 1.

Les animaux ne font point d'abstractions[1]. Locke l'a dit très-judicieusement, et l'ingénieux Georges Le Roy a beau dire le contraire : « Dans la jeunesse, » dit-il en parlant des renards, « l'imprudence et l'étour-« derie leur font faire beaucoup de fausses « démarches ; ensuite les périls auxquels ils « sont exposés leur causent une frayeur qui « souvent égare leur jugement, leur fait re-« garder comme dangereuses toutes les for-« mes inconnues, attache l'*idée abstraite* du « péril à tout ce qui est nouveau, et les jette, « par conséquent, dans la chimère[2]. »

Mais, non : ce n'est point l'*idée abstraite* du péril qui effraye le renard ; c'est tout simplement la vue d'un objet nouveau qui lui rappelle le mal que lui ont fait tant d'autres objets nouveaux.

Georges Le Roy dit, en parlant du loup : « La proie la plus séduisante lui est inutile-

1. Voyez, ci-devant, p. 24.
2. *Lettres philosophiques*, etc., p. 34.

« ment présentée, tant qu'elle a cet acces-
« soire effrayant (l'odeur de l'homme); et
« même lorsqu'elle ne l'a plus, elle lui reste
« longtemps suspecte. Le loup ne peut alors
« avoir que l'*idée abstraite* du péril, puis-
« qu'il n'a pas la connaissance particulière
« du piége qu'on lui tend[1]. »

Mais, point du tout : l'*odeur de l'homme* suffit, car cette odeur rappelle au loup celui qui l'a tant de fois poursuivi, maltraité, blessé. Georges Le Roy se presse trop de recourir à l'*intervention* de l'*idée abstraite*[2] :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit[3]. . . . . .

1. *Lettres philosophiques,* etc., p. 18.

2. « Les consécutions des bêtes ne sont qu'une ombre « du raisonnement, c'est-à-dire ne sont qu'une connexion « d'imaginations et un passage d'une image à une autre, « car, dans une rencontre nouvelle, qui paraît sem- « blable à la précédente, elles s'attendent de nouveau « à ce qu'elles y ont trouvé joint autrefois, comme « si les choses étaient liées en effet, parce que leurs « images le sont dans la mémoire. » (*Leibnitii Opera philosophica,* p. 195.

3. Horace. *De arte poetica.*

§ 2.

Ne faisant point d'abstractions, les animaux n'ont pas des *idées*. Car c'est par l'abstraction seule que l'on passe de la perception à l'idée, du monde physique au monde métaphysique, de l'opération mixte de corps et d'intelligence à l'opération purement intellectuelle.

Locke dit que « les bêtes ne forment point « des *idées générales*[1]. » Je vais plus loin; je dis que les bêtes ne forment point d'*idées* du tout; mais ce mot *idée* est un mot plus complexe qu'on ne le croit, et qui a grand besoin d'analyse. Je donnerai cette analyse plus tard[2].

Buffon me paraît toucher de bien près, au reste, à la distinction que j'indique ici entre l'*idée* et la *perception*, lorsqu'il écrit : « Nous « devons distinguer, dans l'entendement, « deux opérations différentes, dont la pre-

1. Voyez, ci-devant, p. 24.

2. Voyez, dans la deuxième partie, le chapitre sur la *perception* et l'*idée*.

« mière sert de base à la seconde et la pré-
« cède nécessairement; cette première action
« de la puissance de réfléchir est de com-
« parer les sensations et d'en former des
« idées, et la seconde est de comparer les
« idées mêmes et d'en former des raisonne-
« ments : par la première de ces opérations,
« nous acquérons des *idées particulières* et
« qui suffisent à la connaissance de toutes
« les choses sensibles; par la seconde, nous
« nous élevons à des idées générales, néces-
« saires pour arriver à la connaissance des
« choses abstraites. Les animaux n'ont ni
« l'une ni l'autre de ces facultés, parce qu'ils
« n'ont point d'entendement[1]. »

§ 3.

Ce que Buffon appelle ici *idées particulières*, est précisément ce que j'appelle *perceptions*. Nous verrons plus loin si ce dernier mot ne serait pas, en effet, préférable.

On conviendra du moins que les bêtes ne

1. *Discours sur la nature des animaux*, t. II, p. 344.

se font point d'*idées générales*, comme le dit Locke; et cela me suffit ici, car tout ce que je veux prouver pour le moment, c'est qu'il y a une limite entre l'intelligence inférieure des bêtes et l'intelligence supérieure de l'homme. Les bêtes auront donc des *idées*, si l'on veut, quoique, à mon avis, cela ne soit point (au moins au sens ordinaire du mot *idée*), mais elles n'auront pas des idées générales, universelles. La limite sera déplacée, mais il y aura toujours une limite.

§ 4.

Or, cette faculté, cette puissance de former des idées générales, des idées universelles, est ce que j'appelle *esprit*, *raison*, *intelligence supérieure* de l'homme. Et cet *esprit*, cette *raison*, cette *intelligence supérieure* de l'homme, ce n'est pas un vain mot, c'est un fait. C'est un fait que les bêtes ne forment pas des *idées générales*, et c'est un autre fait que l'homme en forme[1].

[1] « La raison seule est capable d'établir des règles

§ 5.

Il y a donc dans l'entendement humain, considéré tout entier, trois ordres de facultés : les instincts proprement dits (mécaniques et moraux), l'intelligence inférieure des bêtes, et l'intelligence supérieure de l'homme, la *raison*, l'*esprit*[1].

§ 6.

Et maintenant, si j'examine cette *raison* de l'homme, cet *esprit*, cette *puissance de réfléchir*, comme disent Aristote et Buffon,

« sûres et de suppléer à ce qui manque à celles qui ne « l'étaient point, en y faisant des exceptions, et de trou- « ver enfin des liaisons certaines dans la force des con- « séquences nécessaires; ce qui donne souvent le moyen « de prévoir l'événement sans avoir besoin d'expéri- « menter les liaisons sensibles des images où les bêtes « sont réduites, de sorte que ce qui justifie les principes « internes des vérités nécessaires distingue encore « l'homme de la bête. » (*Leibnitii Opera philosophica*, p. 196.)

1. Voyez mon livre intitulé : *De la vie et de l'intelligence*, p. 80 et suiv. (2e édit.).

cette faculté suprême de se replier sur soi-même et de s'étudier, je vois que cette étude de l'esprit par l'esprit est ce qui met le dernier sceau à la différence profonde qui sépare les bêtes de l'homme. L'intelligence, dans les bêtes, n'étudie pas l'intelligence.

§ 7.

Ce qui trompe l'homme, c'est qu'il voit faire aux bêtes plusieurs des choses qu'il fait, et qu'il ne voit pas que, dans ces choses-là même, les bêtes ne mettent qu'une intelligence grossière, bornée, et qu'il y met, lui, une intelligence *doublée d'esprit*.

On peut dire de toutes les facultés des bêtes, comparées à celles de l'homme, ce que Buffon dit, avec une sagacité profonde, de leur mémoire : « Je distingue deux espèces « de mémoires infiniment différentes l'une de « l'autre par leur cause, et qui peuvent ce- « pendant se ressembler en quelque sorte « par leurs effets; la première est la trace « de nos idées, et la seconde, que j'appel-

« lerais volontiers réminiscence plutôt que « mémoire, n'est que le renouvellement de « nos sensations;... la première émane de « l'âme;... la seconde, au contraire, n'est « produite que par le renouvellement des « ébranlements du sens matériel, et elle est « la seule qu'on puisse accorder aux ani- « maux;... leurs sensations antérieures sont « renouvelées par les sensations actuel- « les...[1] » Et voilà tout.

Il y a donc deux espèces de mémoires; et, comme il y a deux espèces de mémoires, il y a aussi deux espèces de jugements, deux espèces de volontés : la mémoire, le jugement, la volonté de l'animal, et la mémoire, le jugement, la volonté de l'homme : la mémoire, le jugement, la volonté, bornés, dans l'animal, par une intelligence brute; et la mémoire, le jugement, la volonté, éclairés, guidés, transformés en quelque sorte par l'intelligence supérieure, par l'*esprit* de l'homme.

1. *Discours sur la nature des animaux,* t. II, p. 341.

§ 8.

L'esprit humain s'étudie. Il étudie ses sens, c'est-à-dire ses instruments organiques; il étudie ses facultés, c'est-à-dire ses instruments intellectuels.

« Les sens sont des espèces d'instruments « dont il faut apprendre à se servir, » dit Buffon[1]... « L'homme, qui a voulu savoir, « a commencé par les rectifier, par démontrer « leurs erreurs; il les a traités comme des or- « ganes mécaniques, des instruments qu'il « faut mettre en expérience pour les vérifier « et juger de leurs effets... [2] » L'homme a fait de même pour ses facultés intellectuelles; il les a traitées comme il avait traité ses sens; il les a démêlées, comparées, jugées, et de cette étude profonde il a fait sortir une de ses sciences, et la plus élevée de toutes, la philosophie.

1. *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 12.
2. *Nomenclature des singes*, t. IV, p. 14.

§ 9.

La même puissance, la puissance de réfléchir, qui lui a donné des idées, lui a donné l'art du langage. Il ne faut pas confondre le langage matériel, corporel, des animaux avec le langage tout artificiel, tout abstrait[1] de l'homme. Les bêtes ne parlent, ou plutôt ne s'avertissent entre elles que par des attouchements, des cris, des gestes; « c'est le corps « qui parle au corps, » comme dit Buffon[2]. Dans le langage de l'homme, c'est l'esprit qui parle à l'esprit; tout, dans ce langage, est le produit de l'esprit et le résultat d'une convention : tout signe, tout son, toute figure, toute écriture, tout moyen quelconque est bon à l'homme pour s'entendre avec les autres hommes, dès que ce moyen est convenu.

1. *Tout abstrait,* et j'insiste beaucoup sur ce point. Le caractère propre du langage de l'homme est d'être un langage abstrait. Seul, l'homme a un langage abstrait, parce que seul il fait des abstractions. (Voyez, ci-devant, p. 69.)

2. *Discours de réception à l'Académie française.*

Les animaux n'en sont point là. Buffon se complaît, un moment, dans un rapprochement curieux entre le singe, qui, « par la « ressemblance des formes extérieures, fait « ou contrefait des actions humaines[1], » et le perroquet, qui semble *contrefaire* aussi une action humaine par l'imitation de la parole. « L'usage de la main, la marche à deux pieds, « la ressemblance, quoique grossière, de la « face, dit Buffon, tous les actes qui peuvent « résulter de cette conformité d'organisation, « ont fait donner au singe le nom d'*homme* « *sauvage*, par des hommes à la vérité qui « l'étaient à demi, et qui ne savaient com- « parer que les rapports extérieurs. Que se- « rait-ce, si, par une combinaison de nature « aussi possible que toute autre, le singe eût « eu la voix du perroquet, et, comme lui, la « faculté de la parole? Le singe parlant eût « rendu muette d'étonnement l'espèce hu- « maine entière, et l'aurait séduite au point « que le philosophe aurait eu grand'peine à

1. *Histoire du perroquet*, t. VII, p. 181.

« démontrer qu'avec tous ces beaux attributs « humains le singe n'en était pas moins une « bête. Il est donc heureux, pour notre intel- « ligence, que la nature ait séparé et placé, « dans deux espèces très-différentes, l'imita- « tion de la parole et celle de nos gestes[1]. »

Cette dernière phrase n'est qu'une plaisanterie. La parole n'est vraiment parole que lorsqu'elle émane de la pensée. La parole du perroquet, du sansonnet, du bouvreuil, etc.; la parole de ce chien dont Leibnitz fait mention, et auquel on avait appris à prononcer quelques mots allemands et français[2], cette parole n'est qu'un son.

§ 10.

Une autre différence encore, et très-profonde, entre l'homme et l'animal, c'est que l'animal n'a qu'une *perfectibilité individuelle*, et que l'homme joint à la perfectibilité de l'*individu* la perfectibilité de l'*espèce*. « Il

1. *Histoire du perroquet*, t. VII, p. 181.
2. Buffon. *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 7.

« faut distinguer, dit Buffon, deux genres de « perfectibilité, l'un stérile, et qui se borne à « l'éducation de l'individu, et l'autre fécond, « qui se répand sur toute l'espèce, et qui s'é- « tend autant qu'on le cultive par la société. « Aucun des animaux n'est susceptible de « cette perfectibilité d'espèce ; ils ne sont au- « jourd'hui que ce qu'ils ont été, que ce qu'ils « seront toujours, et jamais rien de plus, « parce que leur éducation étant purement « individuelle, ils ne peuvent transmettre à « leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes « reçu de leurs père et mère, au lieu que « l'homme reçoit l'éducation de tous les « siècles, recueille toutes les institutions des « autres hommes, et peut, par ce sage em- « ploi du temps, profiter de tous les instants « de la durée de son espèce pour la perfec- « tionner toujours de plus en plus[1]. »

Tout cela est certainement vrai, très-vrai. Cependant il y a toujours en petit, dans les animaux, quelque chose de ce qui, dans

1. *Histoire du perroquet*, t. VII, p. 182.

l'homme, se voit plus en grand. L'espèce du cheval, l'espèce du chien, sont devenues, par leurs relations avec l'homme, fort supérieures à ce qu'elles étaient ou sont encore à l'état sauvage; il s'est même opéré, dans le chien, un échange très-remarquable. Ce qu'il a gagné en *intelligence,* il l'a perdu en instinct. Le chien sauvage se creuse un terrier, comme le chacal. Le chien domestique ne conserve de cet instinct primitif qu'un dernier vestige, celui de fouir légèrement la terre avec sa patte pour y cacher le superflu de sa nourriture.

§ 11.

Un autre pouvoir, très-supérieur et très-distinctif aussi, c'est le pouvoir de l'*invention,* que l'homme seul possède en ce monde. Aucun animal n'invente. Ce don d'*invention* fait le progrès. Chacun invente, l'un plus, l'autre moins, l'un bien, l'autre mal; chacun imagine, chacun exécute, chacun pense à sa manière : penser à sa manière, c'est inventer.

§ 12.

Je continue l'énumération des barrières qui séparent l'intelligence des animaux de celle de l'homme, et je touche presque au terme. Les animaux ont, comme nous, des *instincts moraux;* ils naissent, comme nous, avec l'instinct de la bonté, de la générosité, de la douceur, du courage, de la colère, de la haine, de la jalousie, etc. C'est la prédominance de tel ou tel de ces instincts qui donne le ton de leur caractère, qui fait qu'on dit et qu'on peut dire d'eux, qu'ils sont bons, méchants, entêtés, dociles, etc.

Mais les animaux ont-ils le *sentiment* (de quelque façon qu'on l'entende, *idée* ou *perception*) du bien et du mal moral, du juste et de l'injuste, etc.? Assurément, non. Le sentiment moral, l'idée morale, est un des meilleurs effets de cette vue de l'esprit par l'esprit, qui, comme je le disais tout à l'heure, est la faculté suprême de l'entendement humain. L'esprit qui se voit, se juge; il se blâme, il

s'approuve ; il juge et pèse ses instincts, comme il juge et pèse ses facultés intellectuelles ; il corrige les mauvais, il développe les bons.

§ 13.

Enfin, et ceci est le dernier terme de la grandeur de l'esprit humain, se voyant et *se connaissant soi-même,* il voit et connaît Dieu, c'est-à-dire la raison pure, la raison considérée en soi, et indépendamment de telle ou telle raison particulière prise à part, la loi absolue du bien et du mal, la règle inflexible du juste et de l'injuste[1], et tout cela, sans qu'il soit besoin de le dire, sans qu'on ose même descendre jusqu'à le dire, est infiniment au-dessus de l'intelligence bornée, de l'intelligence inférieure des bêtes.

Descartes refuse aux bêtes toute espèce d'intelligence, par un motif très-noble, mais qui le fait aller trop loin. « Je me suis un peu

1. « La raison supérieure qui réside dans l'homme « est Dieu même. » — Fénelon. *De l'existence de Dieu,* t. I, p. 93.

« étendu sur ce sujet, dit Descartes, à cause « qu'il est des plus importants, car après l'er- « reur de ceux qui nient Dieu, laquelle je « pense avoir ci-dessus assez réfutée, il n'y « en a point qui éloigne plus tôt les esprits « faibles du droit chemin de la vertu, que « d'imaginer que l'âme des bêtes soit de même « nature que la nôtre, et que, par conséquent, « nous n'avons rien à craindre ni à espérer « après cette vie, non plus que les mouches « et les fourmis, au lieu que lorsqu'on sait « combien elles diffèrent, on comprend beau- « coup mieux que la nôtre est d'une nature « entièrement indépendante du corps, et, par « conséquent, qu'elle n'est pas sujette à mou- « rir avec lui[1]. »

Leibnitz ne s'effrayait pas autant que Descartes d'un sort commun pour toutes les âmes, car il les voulait toutes immortelles. « Je « crois, » dit-il, « que les bêtes ont des âmes « impérissables!.. » — « J'ai trouvé, dit-il

1. *Discours de la Méthode* (édition des *Œuvres de Descartes*, par M. Cousin, t. I, p. 189).

« encore, comment les âmes des bêtes et leurs « sensations ne nuisent pas à l'immortalité « des âmes humaines, ou plutôt comment « rien n'est plus propre à établir notre im- « mortalité naturelle que de concevoir que « toutes les âmes sont impérissables[1]. »

Mais laissons, sur cela, Leibnitz et Descartes. Un degré d'attention de plus (et je le trouve dans Bossuet) fait aisément distinguer, dans l'homme, au-dessus de l'intelligence des bêtes, l'intelligence, la raison de l'homme, qui se connaît, qui connaît Dieu ; et, dit Bossuet, « s'il y a quelque chose, parmi les « créatures, qui mérite de durer éternelle- « ment, c'est, sans doute, la connaissance de « Dieu, et ce qui est né pour exercer cette « divine opération[2]... Quoi qu'il arrive donc « de nos sens et de notre corps, la vie de notre « RAISON est en sûreté.[3] »

1. *Leibnitii Opera philosophica,* p. 205.
2. *De la connaissance de Dieu et de soi-même,* p. 363.
3. *Ibid.,* p. 366.

DEUXIÈME PARTIE

DU GÉNIE

DU GÉNIE

I

DU GÉNIE.

Il est des temps où la vérité simple, les idées justes, ne suffisent plus pour éveiller l'attention des hommes. On se jette alors dans les propositions outrées. Le paradoxe s'introduit partout; et la plus sérieuse de nos sciences, la psychologie elle-même, cette grande et sévère étude, qui demande tant de netteté, tant de fermeté dans l'esprit, se joue avec les excès. La psychologie va jusqu'à nous dire que le génie, que nos pères appelaient un bon sens supérieur, n'est qu'une dépendance de la folie.

Chénier (Marie-Joseph) a fait, sur le carac-

tère vrai du génie, quelques vers qui sont excellents :

> C'est le bon sens, la raison qui font tout :
> Vertu, génie, esprit, talent et goût.
> Qu'est-ce vertu? raison mise en pratique;
> Talent? raison produite avec éclat;
> Esprit? raison qui finement s'exprime;
> Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat,
> Et le génie est la raison sublime[1].

L'auteur d'un livre récent sur la *folie* définit tout simplement le génie : une *névrose*.

« Eh quoi! s'écrie-t-il, le génie, c'est-à-« dire la plus haute expression, le *nec plus* « *ultrà* de l'activité intellectuelle, n'être « qu'une *névrose?* Pourquoi non[2]..... » Et un peu plus loin : « Donc, encore une fois, « en qualifiant le génie de *névrose*, nous ne « faisons qu'exprimer un fait de pure physio-« logie[3]..... » Et plus loin encore : « A une

1. Discours en vers, intitulé : *la Raison.*

2. *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel,* par le docteur J. Moreau (de Tours), p. 464.

3. *Ibid*, p. 467.

« foule d'égards, tracer l'histoire physiolo-
« gique des idiots serait tracer celle de la
« plupart des hommes de génie, *et vice*
« *versâ*[1]. »

Enfin, et pour donner à son paradoxe tout l'éclat possible, l'auteur place en tête de son livre cette phrase comme ARGUMENT :

« Les dispositions d'esprit qui font qu'un
« homme se distingue des autres hommes
« par l'originalité de ses pensées et de ses
« conceptions, par son excentricité ou l'éner-
« gie de ses facultés affectives, par la trans-
« cendance de ses facultés intellectuelles,
« prennent leur source dans les mêmes con-
« ditions organiques que les divers troubles
« moraux dont la *folie* et l'*idiotie* sont l'ex-
« pression la plus complète. »

Tel est le problème que l'auteur se pose, et qu'il croit, de la meilleure foi du monde, avoir résolu. Peut-on partager sa confiance?

« Il arrive quelquefois, dit Voltaire, qu'on
« ne peut rien répondre et qu'on n'est pas

1. *La psychologie morbide* etc., p. 479.

« persuadé. On est atterré sans pouvoir être « convaincu. On sent dans le fond de son « âme un scrupule, une répugnance qui « nous empêche de croire ce qu'on nous a « prouvé. »

C'est là mon histoire. On a beau me *prouver* l'assimilation (*assimilation* est le mot de l'auteur : « L'assimilation, dit-il, de la folie et « des plus sublimes qualités de l'intelligence, « au point de vue de leur origine et de leur « substratum physiologique, est parfaite- « ment légitime, plus que légitime, néces- « saire [1]) ; » on a beau me prouver l'*assimilation* du génie et de la folie, je n'y puis croire ; pas plus que je ne croirais à l'*assimilation* du vice et de la vertu : « Après tant « de siècles de règne effréné du vice, » dit Fénelon, « la vertu est nommée encore vertu, « et elle ne peut être dépossédée de son « nom [2]. » Il en sera de même du génie ; et ce que le vice, tout vice qu'il est, n'a pu faire par rapport à la vertu, la science la plus

1. *La psychologie morbide* etc., p. 386.
2. *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, p. 88.

subtile ne saurait le faire par rapport au génie. Le génie sera toujours le génie.

Revenons à notre auteur. On a vu son ARGUMENT, on connaît son but : ce qu'il s'agit de prouver, c'est que le *génie* n'est qu'une *névrose*.

Le livre s'ouvre par un chapitre sur cette question : « A quelles conditions organiques « faut-il rattacher les divers modes d'activité « psychique ? »

L'auteur examine successivement la plupart des conditions organiques auxquelles on a voulu rattacher les divers modes de la pensée humaine : la forme du crâne, ses proportions, celles du cerveau considéré au point de vue de la phrénologie, etc., etc.; et il conclut, avec raison, que rien de ce qui a été proposé sur ces bases-là, et souvent avec un grand bruit, ne saurait être admis. « Nous « doutons, dit-il, qu'il se rencontre aujour- « d'hui un seul individu pourvu de quelques « connaissances en physiologie qui se per- « suade que l'esprit se pèse au poids du cer- « veau, se mesure sur la grosseur de la tête,

« sur le développement comparatif des di-
« verses parties de l'encéphale; que les innom-
« brables aptitudes ou dispositions intellec-
« tuelles, morales et affectives se dessinent
« en ronde bosse à la surface du crâne. Pour
« le détromper, sans recourir à des arguments
« à perte de vue, il suffirait certainement de
« le conduire dans une réunion de savants
« reconnus, tous célèbres à divers titres, sous
« la coupole de l'Institut, par exemple, un
« de ces grands jours où la plupart des illus-
« tres sociétaires assistent, tête nue, à la
« séance. Là, si nous en croyons notre expé-
« rience propre, il se convaincrait bientôt que
« nulle différence essentielle d'ampleur, de
« forme ou de configuration ne distingue les
« crânes qu'il a sous les yeux de ceux appar-
« tenant à une foule de personnes de sa con-
« naissance, lesquelles n'ont jamais prétendu
« à la moindre célébrité[1]. »

Bossuet, avec ce tact parfait de justesse qu'un homme de *génie* (je demande pardon

1. *La psychologie morbide* etc., p. 20.

à l'auteur de prendre encore le mot *génie* au sérieux) applique à tout, disait : « On se « trompe quand on assure qu'il n'y a point « de différence d'organes entre les hommes « et les animaux. Car les organes ne con- « sistent pas dans cette masse grossière, que « nous voyons et que nous touchons. Ils dé- « pendent de l'arrangement des parties déli- « cates et imperceptibles, dont on aperçoit « quelque chose en y regardant de près, mais « dont toute la finesse ne peut être sentie « que par l'esprit[1]. »

Laissant donc toutes ces conditions plus ou moins grossières de forme, de proportions, de poids, de volume, etc., ne s'en tenant pas même à la texture intime, à la trame superficielle ou profonde des organes, « texture et « trame dont la nature délicate défiera éter- « nellement, dit-il, nos moyens d'observa- « tion[2], » l'auteur passe plus avant et ne

1. *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, p. 349.
2. *La psychologie morbide* etc., p. 28.

s'arrête qu'à « ces propriétés de la matière « organisée et vivante qui, par leur nature, » c'est l'auteur qui parle, « semblent appar- « tenir à l'esprit autant qu'à la matière[1]. »

C'est là, c'est dans l'étude sagace des propriétés vitales et des premiers indices de leur trouble, que l'auteur découvre le fait essentiel, le fait *primitif*, qu'il cherche avec tant de soin, et qui ne pouvait, en effet, être révélé que par le jeu même de nos organes.

Ce *fait primitif* est celui de l'*hérédité* ou *prédisposition héréditaire*.

« L'organisation, dit l'auteur, ne passe pas « brusquement et comme de plein saut de « l'état normal à l'état anormal, de l'état de « santé à l'état de maladie. Elle commence « par subir des changements, des modifica- « tions intimes et profondes qui sont comme « les premiers ébranlements imprimés par « les causes morbifiques. Ces causes, dans la « presque totalité des cas (dans le cas d'*héré- « dité*, par exemple), ont agi dès la formation

1. *La psychologie morbide* etc., p. 29.

« même de l'être humain, bien que leurs effets « apparents soient de date postérieure.

« En pathologie, cet état de l'organisme « est appelé *prédisposition*. C'est ce même état « que nous considérons comme l'origine, « comme le *fait primordial* et *générateur* des « phénomènes d'idéogénie qui font l'objet de « nos études, fait moitié physiologique, moitié « pathologique, dont la *folie* et l'*idiotie*, quand « il s'agit du système nerveux en général et « du cerveau en particulier, expriment le plus « haut degré de développement[1]. »

Voilà qui est bien; et, tant qu'il ne s'agit que d'*idiotie*, de *folie*, de *névropathies*, je n'ai rien à dire; ma confiance dans le grand savoir de l'auteur en ce genre me laisse la conscience fort tranquille. Mais il continue :

« La folie et l'idiotie ! C'est en effet de ces « deux grandes anomalies du dynamisme « cérébral, ou plutôt des états pathologiques « dont elles sont l'expression phénoménale, « que dérivent, comme d'une source com-

1. *La psychologie morbide* etc., p. 30.

« mune, divers états intellectuels auxquels, « pour quelques-uns du moins, il semble, de « prime abord, tout au moins paradoxal d'at- « tribuer une semblable origine [1]. »

Oh! pour cela, j'en conviens, très-paradoxal. D'ailleurs, les propositions de l'auteur sont par trop complexes. Par exemple, il nous dit ici : premièrement, qu'il regarde l'*hérédité* comme un fait *primitif et générateur*, et certes il a complétement raison. L'*hérédité*, bien comprise, n'est que la transmission de la constitution, de l'organisation des parents à leurs descendants. Les expériences dont je m'occupe depuis vingt ans sur le croisement des espèces ont fait voir que le *métis* se compose de deux moitiés, à peu près égales, des deux espèces dont il provient, d'une moitié de chaque espèce [2].

Il nous dit, en second lieu, que les *phéno-*

1. *La psychologie morbide* etc., p. 30.

2. Voyez le résultat de ces expériences dans mon livre intitulé : *De la longévité humaine*, et dans mon livre intitulé : *De l'ontologie, ou étude naturelle des êtres.*

mènes d'idéogénie qu'il étudie ont pour dernier terme la *folie* et l'*idiotie*. Mais quels sont ces *phénomènes d'idéogénie*, et se rapportent-ils à l'*idiotie* et à la *folie?* Rien alors de plus naturel que le terme auquel ils aboutissent.

Il nous dit, enfin, que la *folie* et l'*idiotie* sont la *source commune* d'où dérivent les divers *états intellectuels*, jusqu'aux plus transcendants; et ceci est totalement faux.

Quoi qu'il en soit, voilà un premier pas de fait, du moins l'auteur le croit-il [1]; et bientôt il en va faire tout aussi facilement beaucoup d'autres. Il distingue, et cette distinction est très-juste, deux formes particulières d'*idiotie :* l'*idiotie* proprement dite où le caractère intellectuel n'a jamais paru, et l'*imbécillité* où le caractère intellectuel, après avoir paru d'abord avec un certain éclat, s'efface en-

1. Il le croit si bien qu'immédiatement après la proposition que je viens d'analyser, il ajoute : « Après ce « qui vient d'être dit, nous pourrions dès à présent « passer en revue les faits nombreux, avérés, sur les- « quels reposent nos assertions. » (P. 31.) Et, en effet, rien n'eût été là plus convenable : les faits! les faits! mais, jusqu'ici l'auteur ne nous donne que des assertions.

suite et finit peu à peu par s'éteindre. Et, sur cela, il s'écrie : « Il importe de faire ici « une remarque dont on appréciera plus tard « la valeur; c'est que, lorsque la lésion orga- « nique congéniale ne s'oppose pas tout d'a- « bord, d'une manière absolue, au dévelop- « pement des facultés intellectuelles, c'est « par une activité exceptionnelle de ces « mêmes facultés, une énergie fonctionnelle « inaccoutumée qu'elle prélude, pour ainsi « dire, à leur dégradation. De cette manière, « il serait vrai de dire que le sujet ne devient « idiot qu'en passant par un état psycho-céré- « bral qui, en continuant de se développer, « devait en faire un homme de génie[1]. »

Mais, point du tout. L'état psycho-cérébral, qui produit l'*activité exceptionnelle*, est un état *vicié*, dont le développement naturel et fatal est de conduire à l'*idiotie*. Vos observations le prouvent; et, fort heureusement, le *génie* n'a ici que faire.

Je passe sur plusieurs chapitres, tous dignes

1. *La psychologie morbide* etc., p. 70.

d'attention à divers titres; je ne m'arrête pas même à un chapitre excellent relatif au rôle que joue l'hérédité dans la folie : « L'hérédité, » dit l'auteur, « est la source des neuf dixièmes « peut-être des maladies mentales [1]; » et j'arrive à un chapitre, meilleur encore, et qui me rapproche d'ailleurs beaucoup plus de mon objet, du seul objet que j'aie ici en vue : l'assimilation du génie avec la folie.

Ce chapitre porte pour titre : *De l'état mixte.*

Pinel nous a fait connaître la *monomanie,* cette folie singulière, où le malade ne déraisonne que sur un seul point, et raisonne juste sur tous les autres. Esquirol nous a décrit, avec une rare clarté, l'*hallucination,* ce *rêve* de l'*homme éveillé,* qui voit ce qui n'est pas, ce qui ne peut être, qui entend des bruits, des voix qui ne sont pas davantage. Ces deux belles études de Pinel et d'Esquirol sont deux grands progrès, et nous montrent cette situation étrange de notre esprit, où il est en

1. *La psychologie morbide,* etc., p. 117.

partie sain, en partie malade, et où sa partie saine est parfaitement distincte, démêlée de sa partie malade.

Le nouveau genre de folie que l'auteur nous découvre et nous explique est aussi un très-grand progrès, et dont la société, éclairée si à propos sur un mal présent, lui saura, certainement, beaucoup de gré.

« La constitution intellectuelle, dit l'auteur, « peut être modifiée de telle manière qu'elle « porte une empreinte également claire et pro- « fonde du délire et de la raison. Il n'est plus « question ici, comme dans les cas précédents « (*hallucination* et *monomanie*), d'un mélange, « sans fusion réelle, de pensées raisonnables « et de pensées déraisonnables, mais d'une « manière particulière de sentir, imaginer, « juger, etc., qui, sans être positivement celle « d'un aliéné, n'est pas, à meilleur titre, celle « d'un individu sain d'esprit. C'est le croise- « ment des races transporté dans l'ordre mo- « ral. Il s'agit d'une classe d'êtres à part, vé- « ritables *métis* intellectuels, qui tiennent « également du fou et de l'homme raisonnable,

« ou bien de l'un et de l'autre à des degrés « divers[1].

« Certaines intelligences, continue l'auteur, « peuvent être regardées comme une sorte de « mélange, un composé réel (et non fictif, « métaphorique,) de folie et de raison, d'idées « fausses, délirantes, et de pensées vraies, « marquées même de l'empreinte du génie. « C'est une classe intermédiaire[2]. »

Et il ajoute que, « à l'égard de cette classe, « le siècle présent n'a rien à envier aux siè- « cles passés[3]. »

Il nous donne enfin, et ceci est le trait par lequel il termine son tableau, il nous donne, pour *véritable type* du nouveau genre de folie, Fourier, cet auteur bizarre, que ses partisans appellent le *génie le plus formidable et le plus mystérieux*[4], et dont les écrits singuliers ont troublé, de nos jours, tant de têtes.

Je viens enfin au chapitre où l'auteur va

1. *La psychologie morbide* etc., p. 210.
2. *Ibid.*, p. 212.
3. *Ibid.*, p. 216.
4. *Ibid.*, p. 218.

nous prouver, sans doute, ce qu'il a tant de fois annoncé qu'il nous prouverait, car il le commence ainsi : « Il nous reste à rechercher, « si, comme nous l'avons déjà fait pressentir, « les névropathies, l'idiotie et la folie en par- « ticulier, ne sont pas la véritable source de « la prééminence des facultés intellectuelles[1]. »

Fort bien ! et telle est, en effet, la question. Voyons comment l'auteur va la résoudre. Il rappelle d'abord ce qu'il a déjà prouvé, et cette fois-là bien prouvé, savoir que « les états « névropathiques, sous quelque forme, dans « quelques conditions qu'ils se montrent : « délire aigu ou chronique, général ou par- « tiel, idiotie, rachitisme, scrofules; quel « que soit leur degré d'intensité, depuis les « mouvements convulsifs de la nature la plus « bénigne jusqu'à ceux qui sont propres aux « grandes névroses (épilepsie, hystérie, etc.), « depuis la simple excitation maniaque jus- « qu'à la folie furieuse, depuis le délire par- « tiel le plus limité jusqu'à la stupeur, etc.,

1. *La psychologie morbide* etc., p. 382.

« toujours et partout, se traduisent par l'exal-
« tation des propriétés vitales, ou, pour nous
« servir d'expressions moins vagues et moins
« hypothétiques, par un *excès de vie*[1]. »

Enfin, voilà le grand mot prononcé!

L'*excès de vie* est le pivot sur lequel tourne tout le système. Mais qu'est-ce que l'*excès de vie?*

L'auteur dit tour à tour : *excès de névrosité, de vie, suractivité, surexcitation,* et plus souvent *surexcitation*, sans doute par souvenir du fameux mot *irritation* de Broussais, son maître[2]. Et cependant la première fois qu'il emploie le mot *surexcitation,* il déclare qu'il ne *s'en porte point garant...* « Pour me servir, » dit-il, « d'une expression de l'exactitude de « laquelle je suis loin de me porter garant[3]. »

Un fait confus! un mot vague! voilà donc

1. *La psychologie morbide* etc., p. 383.

2. « Le mode anormal, le mode qui produit la folie « ne peut provenir que de la surexcitation ou irritation « de l'encéphale. » (Broussais. *De l'irritation et de la folie.*)

3. *La psychologie morbide* etc., p. 37.

tout ce que je trouve au fond du système.

L'auteur continue : « Il résulte de ceci que « l'état névropathique apporte nécessairement « avec lui, dans l'organisme, un nouvel élé- « ment de vie, imprime une impulsion in- « accoutumée au jeu des organes ou appa- « reils organiques spécialement chargés des « manifestations nerveuses : d'où suractivité « de l'âme lorsque l'appareil intellectuel est « plus particulièrement affecté, suractivité du « mouvement lorsque c'est l'appareil muscu- « laire, suractivité qui, en s'exagérant au delà « de ce que comportent les lois de l'économie, « dégénère en folie dans le premier cas, en « convulsion dans le second cas. [1] »

Ainsi, rien de plus simple : l'*état névropathique* apporte un nouvel *élément de vie* dans l'organisme, d'où *suractivité de l'âme* (la suractivité de l'âme est le génie); et de cette *suractivité*, surexcitée ou exagérée, naît la *folie*, c'est-à-dire l'*état névropathique* extrême. Tout commence et finit donc par

1. *La psychologie morbide* etc., p. 384.

l'*état névropathique*. Et l'on croit avoir dit quelque chose!

L'auteur le croit si bien qu'il prend aussitôt le ton d'une sorte d'enthousiasme :

« Désormais, dit-il, un nouvel horizon « s'ouvre devant nous. Notre sujet va s'é- « tendre et s'offrir à nous sous un point de « vue tout nouveau. Nous franchissons des « limites qui jusqu'ici ont paru infranchis- « sables, nous allons relier l'un à l'autre deux « modes d'être de la faculté pensante, qui, « pris isolément, semblent être la négation « l'un de l'autre et s'exclure réciproquement; « nous montrerons les rapports, la corréla- « lation héréditaire des deux conditions les « plus extrêmes dans lesquelles l'esprit hu- « main puisse se trouver : la folie et les apti- « tudes les plus élevées de l'intelligence[1]. »

Voyons donc, et voyons avec toute l'attention possible, car c'est bien ici qu'est le point décisif, le nœud précis de la difficulté et de la question. Quel sera donc l'intermédiaire

1. *La psychologie morbide* etc., p. 385.

que l'auteur va prendre pour *relier* (c'est son expression) le génie à la folie? Cet intermédiaire est l'*inspiration :* « L'état d'inspiration, » dit-il, « est l'état qui offre le plus d'ana-« logie avec la folie réelle. Ici, en effet, folie « et génie sont presque synonymes à force de « se rapprocher et de se confondre [1]. » — « A la durée près, dit-il encore, ce sont faits « organiques et intellectuels absolument iden-« tiques [2]. »

Absolument identiques! C'est bien fort; et j'ose en douter. L'auteur prend trop à la lettre les *fureurs* des poëtes. Ces *fureurs* sont des métaphores, et Boileau ne s'y trompait pas :

Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore.

J.-B. Rousseau nous dit :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'indigne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

1. *La psychologie morbide* etc, p. 386.
2. *Ibid.*, p. 389.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles,
Pour qui les doctes Sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors ;
Et qui, dans les douceurs d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs, ni transports.

Chacun a, sans doute, sa manière d'être inspiré. Boileau appelle l'inspiration d'un mot heureux, — le *génie :*

Je sens que mon esprit travaille de génie.

La Fontaine l'appelle *une flatteuse erreur :*

Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime,
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

On se fait du génie, comme de l'inspiration, les idées les plus opposées. Je demande à Voltaire ce qu'il entend par génie, et il me répond fort tranquillement : « Ce terme de « génie semble devoir désigner, non pas in- « distinctement tous les grands talents, mais

« ceux dans lesquels il entre de l'invention. » Je le demande à Diderot, et il me répond que « le génie est la force de l'enthousiasme... « que, par son mouvement, il excite des tem- « pêtes... qu'il est emporté par un torrent « d'idées... » Je le demande à Buffon, et il me répond que c'est « la patience. »

Il me semble, d'ailleurs, qu'on prodigue trop le mot de *génie*. L'homme le plus de génie n'a pas toujours du génie. L'auteur du livre que j'examine cite un mot de Napoléon, qui me paraît plein de justesse : « Le sort « d'une bataille, disait-il, est le résultat d'un « instant, d'une pensée; on s'approche avec « des combinaisons diverses; on se bat un « certain temps; le moment décisif se pré- « sente; une *étincelle morale* prononce, et la « plus petite réserve accomplit. »

« L'invention dépend de la patience, » disait Buffon; « il faut voir, regarder longtemps « son sujet; alors il se déroule et se développe « peu à peu; vous sentez un petit coup d'élec- « tricité qui vous frappe la tête, et en même « temps vous saisit le cœur : voilà le *moment*

« *du génie;* c'est alors qu'on éprouve le plaisir « de travailler, plaisir si grand que je passais « douze heures, quatorze heures à l'étude, « c'était tout mon plaisir; en vérité je m'y » livrais bien plus que je ne m'occupais de la « gloire; la gloire vient après si elle peut; et « elle vient presque toujours[1]. »

Je reviens à l'auteur. Après s'être fait de l'*inspiration* un moyen de *relier* le génie à la folie, il cherche à s'en faire un autre de l'*enthousiasme*. « Pour nous, dit-il, l'enthou- « siasme est un *fait rationnel,* mais un fait « qui ne se développe qu'au milieu de circon- » stances particulières, au sein d'une sorte « d'éréthisme mental qui place les facultés « en dehors de leur sphère naturelle, jette « le trouble dans la conscience ou sens intime « de l'homme, semble arracher ce dernier à « lui-même en le mettant en présence de « phénomènes intellectuels auxquels *sa rai-* « *son n'a point pris part*[2]. » Ici la contradiction se fait sentir jusque dans les termes :

1. *Voyage à Montbard,* p. 49, an IX.
2. *La psychologie morbide* etc., p. 388.

comment le fait peut-il être *rationnel*, si la *raison n'y a point pris part?*

Je touche aux dernières pages du livre, et je trouve enfin une phrase qui me paraît pouvoir en racheter beaucoup d'autres. « Assu-« rément, dit l'auteur, et je crois devoir en « avertir de peur qu'on n'exagère notre pen-« sée, ce serait commettre une grossière er-« reur que de chercher dans les seules con-« ditions organiques dont nous venons de « parler la source du génie ou seulement « d'une certaine supériorité des facultés in-« tellectuelles. Il reste toujours une incon-« nue (*quid divinum*) à dégager : autrement « le génie serait aussi commun qu'il est « rare, par la facilité que chacun aurait de « s'en procurer à l'aide de quelques excitants « cérébraux[1]. »

Eh ! oui, sans doute, le génie est quelque chose de divin : ce n'est ni un *excès de névrosité*, ni une *suractivité*, ni une *surexcitation*, ni une *névrose*.

1. *La psychologie morbide* etc., p. 398.

Je viens de noter un bon mouvement; mais, hélas! il ne dure guère. L'auteur retombe aussitôt dans un chapitre plus fâcheux encore que ceux qui précèdent.

Ce chapitre, le dernier du livre, porte pour titre : *Faits biographiques*.

L'auteur le commence ainsi : « Après tout « ce que nous avons dit dans le but d'établir « l'origine névropathique des facultés intel- « lectuelles, nous devons espérer que nos con- « victions seront partagées par ceux qui ont « pris la peine de nous lire avec quelque at- « tention[1]. »

On vient de voir ce qu'il en est par rapport à moi. J'ai lu avec attention, avec trouble même, avec crainte continuelle de me tromper, avec défiance de moi plus que de l'auteur, et je ne suis pas convaincu.

L'auteur ajoute : « Cependant, les seules « considérations *à priori* ont eu jusqu'ici la « parole[2] : » remarque très-vraie sur une mé-

1. *La psychologie morbide* etc., p. 505.
2. *Ibid.*, p. 505.

thode trompeuse, et qui est pour beaucoup dans les erreurs de l'auteur, supposé, comme je le pense, qu'il se soit trompé. On ne va point, en bonne méthode, de *considérations à priori* en *considérations à priori;* on va de faits en faits, de preuves en preuves ; on ne perd jamais de vue ces faits, ces preuves; et les considérations viennent après, si on juge à propos qu'elles viennent.

« Le temps est arrivé, » continue l'auteur, « de donner la parole aux faits. Mieux « que tous les raisonnements, ces derniers « sont de nature à frapper les esprits, à « lever tous les doutes et à faire triompher « la vérité.

« Nous avons considéré les maladies des « centres nerveux comme une condition hé- « réditaire propre à favoriser le développe- « ment des facultés intellectuelles. Si cette « proposition est vraie, la plupart des indi- « vidus doués d'une intelligence supérieure, « ou seulement placés au-dessus du commun « niveau intellectuel, devront compter parmi « les membres de leur famille, soit des aliénés,

« soit des personnes sujettes à des affections « du système d'organes préposés aux fonctions « de la vie de relation[1]. »

Cela posé, l'auteur dresse une liste de tout ce qu'il a pu rassembler d'hommes célèbres à un titre quelconque : littérateurs, érudits, philosophes, savants, magistrats, guerriers, empereurs, etc., tout lui est bon, pourvu que, par un point donné, fût-il le plus superficiel du monde, leur génie porte l'empreinte d'une tache suspecte.

Or, en fait de taches suspectes, l'auteur va très-loin. Idiotisme, paralysie, hystérie, épilepsie, apoplexie, convulsions, rachitisme, scrofules, etc., pour peu que dans la parenté d'un homme de génie se trouve ou se soit trouvé quelque individu atteint de l'un de ces maux, voilà l'homme de génie convaincu de ne devoir sa supériorité qu'à un système nerveux *préparé, disposé* par la *névropathie* et la folie.

C'est bien pis, quand il s'agit de l'homme

1. *La psychologie morbide* etc., p. 505.

de génie lui-même. La plus petite excentricité, le trait le plus insignifiant de niaiserie apparente ou de distraction, l'émotion la plus simple, et, si je puis ainsi dire, la plus sensée, une maladie nerveuse, quelle qu'elle puisse être, le moindre soupçon de rachitisme, toutes ces choses lui seront comptées comme autant de preuves accusatrices d'une *consanguinité* manifeste avec la folie.

C'est ainsi que figurent sur la liste de l'auteur : Newton, parce qu'il fut frappé de désespoir à la vue de ses manuscrits dévorés par les flammes[1], désespoir pourtant bien naturel, quand on songe à ce que c'était que ces manuscrits; Malherbe, parce qu'il avait *un vice de prononciation très-désagréable*[2]; Leibnitz, « parce que sa nièce (c'est l'auteur qui parle), « qui était son héritière, ayant trouvé, après « la mort de son oncle, soixante mille ducats « dans un coffre, sous le lit, mourut en les « apercevant, ne se doutant pas, dit Zimmer- « mann, qu'un philosophe pût laisser de l'ar-

1. *La psychologie morbide* etc., p. 537.
2. *Ibid.*, p. 554.

« gent[1]; » Turenne, parce qu'il était *bègue,* « et haussait de temps en temps les épaules « en parlant[2]; » Bossuet, parce que sa tête, (« cette tête si vigoureuse, ». dit très-bien l'auteur), fut tout à coup troublée, en apprenant qu'il était condamné à subir l'opération de la pierre[3]; Montesquieu, parce que, sur la fin de sa vie, il *fut atteint de cécité*[4]; Cuvier, *parce qu'il est mort d'une affection des centres nerveux*[5]; Talleyrand, parce qu'il *était pied-bot*[6]; Napoléon, parce qu'il *avait le dos rond:* « Un peintre qui a eu très-fréquem- « ment l'occasion de voir et d'observer le « grand empereur, m'a dit avoir fait la « remarque qu'il avait le dos excessivement « voûté, ou, comme on dit vulgairement, le « dos rond[7]. »

Je m'arrête[8], et pourtant que de noms on

1. *La psychologie morbide* etc., p. 554.
2. *Ibid.*, p. 554.
3. *Ibid.*, p. 561.
4. *Ibid.*, p. 561.
5. *Ibid.*, p. 551.
6. *Ibid.*, p. 551.
7. *Ibid.*, p. 558.
8. Je m'arrête, car il ne faut pas mettre plus de

pourrait arracher encore à la terrible liste! Malheureusement, il en restera toujours trop. Le génie, c'est-à-dire la raison la plus haute, n'est pas plus à l'abri de toute atteinte de folie que la raison la plus médiocre. Il en est, sous ce rapport, du génie comme de la santé : la santé la plus vigoureuse ne met pas à l'abri de toute atteinte de maladie.

En résumé, je définis le *génie* une raison supérieure, et l'auteur le définit une *névrose*. Les définitions sont libres. Mais quel est le fait distinct, quel est le fait caractéristique du *génie?* C'est qu'il se voit, qu'il se juge, qu'il s'approuve, qu'il se blâme, qu'il se corrige : ceci est la marque certaine qu'il est la raison.

sérieux à examiner la liste de l'auteur qu'il n'en a mis lui-même à la composer. Il y adopte, sans réflexion, sans critique, tout ce qu'on a jamais pu imaginer de plus fabuleux sur le compte des plus grands hommes ; par exemple, sur Aristote, qui, « désespéré de ne pou- « voir comprendre la cause du flux et du reflux de « l'Euripe, se précipita dans les flots. » Tout le monde sait, et très-certainement, l'auteur le sait, qu'Aristote mourut tout simplement de maladie à l'âge de soixante-trois ans.

Et quel est le fait distinct, quel est le fait caractéristique de la folie? C'est qu'elle ne saurait ni se voir, ni se juger, ni se blâmer, ni se corriger. Ici, ce ne sont plus les mots, ce sont les faits qui tranchent.

On nous cite éternellement Socrate et Pascal. Socrate croyait *voir* un démon familier; Pascal croyait *voir* un précipice ouvert sous ses pas. Socrate et Pascal étaient donc deux *hallucinés*. Mais qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve-t-il que l'*hallucination* soit le génie, qu'elle produise le génie; que sans son *hallucination* Socrate n'aurait pas eu son bon sens; que sans son *hallucination* Pascal n'aurait pas eu son grand esprit? Ne voit-on pas, enfin, que tous ces rapports entre le génie et la folie ne sont que des rapports extérieurs, occasionnels, fortuits, que ce ne sont pas des rapports *nécessaires*, et que toute la question est là?

Toute méprise sur la nature des choses tient à un défaut d'analyse. « Je voudrais qu'on ne « bornât point l'analyse, » disait Leibnitz[1].

1. *Opera philosophica*, p. 206.

L'analyse bornée s'arrête aux analogies superficielles. Une analyse pleine et entière va seule jusqu'au fond des choses, et là elle voit la distinction profonde qui sépare le *génie*, ce pouvoir suprême de discerner et de saisir le vrai, de la *folie*, cette illusion fatale, qui donne au faux, c'est-à-dire à ce qui n'est pas, une sorte d'être.

Depuis un temps on s'occupe beaucoup de l'étude de la folie, et rien n'est plus respectable. Il ne faudrait pourtant pas que l'étude de la folie fît trop oublier l'étude de la raison. Savez-vous pourquoi les deux siècles qui ont précédé le nôtre ont été si grands? C'est que tout y tendait à l'étude de la raison. Les Bossuet, les Fénelon, les Molière, les La Fontaine, les Despréaux, Voltaire, qui a été l'esprit le plus juste du XVIIIe siècle, Montesquieu, qui en fut l'esprit le plus profond, tous ces vrais, tous ces excellents génies, semblaient n'avoir qu'un but, celui de perfectionner la raison humaine : elle leur doit ses meilleurs progrès et cette vigueur ac-

tuelle, qui lui permet de résister, sans trop de dommage aux chocs que de tous côtés on lui porte.

Les erreurs passent. Le bon sens reste. « La « raison, disait d'Alembert, finit toujours par « avoir raison. » On peut donc se rassurer; le génie ne saurait être longtemps méconnu; et le culte le plus cher au genre humain sera toujours celui des grands hommes.

... Longè sequere et vestigia semper adora [1].

1. Stace, *Thébaïde*, liv. XII.

II

DE L'INNÉITÉ ET DE L'HERÉDITÉ.

Deux systèmes, tous deux très-absolus et complétement opposés l'un à l'autre, se sont élevés, de nos jours, touchant la folie. Le premier est celui de M. Leuret, que la science a perdu, il y a quelques années, d'une manière si prématurée; le second est celui de M. Moreau (de Tours), l'auteur de *la Psychologie morbide*.

Ces deux systèmes sont le contre-pied formel l'un de l'autre. Selon M. Leuret, on se fait fou; selon M. Moreau, on naît fou : que dis-je? on naît fou! on était fou avant que de naître; on est fou dès l'embryon, dès le germe.

La folie ne se produit pas, elle se continue; l'organe vicié passe du père au fils, « en « vertu, » dit l'auteur, « de cette loi abso- « lue de la génération des êtres qui veut que « les semblables soient engendrés par les « semblables, et de l'axiome de l'école qui « dit que nul ne peut donner ce qu'il n'a « pas[1]; » et le fait originel, le fait primitif et générateur de la folie est l'hérédité : « C'est ce même état, » dit l'auteur (l'état de *prédisposition héréditaire*), « que nous « considérons comme le fait primordial et « générateur des phénomènes d'idéogénie qui « font l'objet de nos études[2]. »

L'hérédité posée comme principe, la fatalité suit comme conséquence : « Lorsque, « dans la parenté d'un individu, dit l'auteur, « on voit l'appareil de l'innervation diverse- « ment modifié, lésé, altéré, vicié enfin de « toutes les manières dans tous ses modes « de manifestations fonctionnelle, dynamique « et organique, il est facile de reconnaître le

1. *La Psychologie morbide* etc., p. 109.
2. *Ibid.*, p. 30.

« genre de fatalité pathologique de cet indi-
« vidu[1]. »

L'*hérédité* et la *fatalité*, voilà donc les deux points dominants de tout le système. Et l'auteur s'en tient là : rigoureux, inflexible, ne cédant rien à l'opinion commune des *folies acquises*, ou, s'il fait une concession, faisant aussitôt une réserve expresse qui la lui rend.

« Nous reconnaissons avec la plupart des « auteurs, dit-il, que les causes occasion- « nelles, soit physiques, soit morales, sont « parfois assez énergiques pour jeter le trouble « dans l'organisme, briser la constitution mo- « rale la plus robuste et engendrer de toutes « pièces, pour ainsi dire, la folie la plus « intense[2]..... Nous ne poussons pas l'es- « prit d'exclusion jusqu'à l'absurde. Mais, » ajoute-t-il aussitôt, « en reconnaissant que « certaines causes morales peuvent agir de « la manière que nous venons de dire, nous

1. *La Psychologie morbide* etc., p. 36.
2. *Ibid.*, p. 119.

« faisons cette réserve très-expresse que les « cas de ce genre sont infiniment plus rares « qu'on ne le croit généralement, et que, le « plus souvent, la vertu pathogénique de ces « mêmes causes a besoin d'être aidée par ce « que nous avons appelé, pour nous confor- « mer au langage usuel, une prédisposition « organique, et qui n'est rien moins, en réa- « lité, que la maladie elle-même en germe et « à l'état latent[1]. »

Mais si, d'un côté, la *prédisposition organique* est à peu près partout, et si, de l'autre, elle est la *maladie elle-même en germe*, je vois encore; je vois toujours des folies *développées, innées;* je ne vois pas de folies *acquises,* ou j'en vois si peu que ce n'est guère la peine d'en tenir compte.

Je passe à M. Leuret; et, dès l'abord, tout change. Avec M. Moreau, sans organe vicié, *transmis par voie séminale*[2], point de folie; avec M. Leuret, l'organe n'est pour rien dans

1. *La Psychologie morbide* etc., p. 119 et 121.
2. *Ibid.*, p. 109.

la folie : « Le cerveau des aliénés, dit-il, « n'offre rien de particulier[1] ; » le mal n'est que fonctionnel. Plus d'*hérédité,* plus de *fatalité* par conséquent; chacun est libre de se faire fou, et, pour peu qu'il y tâche, il y parvient aisément par le seul mauvais usage de sa raison.

Enfin, et pour dire tout d'un mot, tandis que M. Moreau exclut, ou à fort peu près, tout le côté moral de la question qui le préoccupe, M. Leuret en exclut tout le côté physique, et de là son livre, à la fois très-remarquable et très-excessif, *du Traitement moral de la folie.*

« La folie consiste, dit M. Leuret, dans « l'aberration des facultés intellectuelles; elle « n'est pas, comme les maladies ordinaires, « caractérisée par des symptômes physiques ; « et les causes qui la produisent, quelquefois « appréciables aux sens, appartiennent le plus « souvent à un ordre de phénomènes com- « plétement étrangers aux lois générales de

1. *Du traitement moral de la folie,* p. 40.

« la matière : ce sont des passions et des « idées[1]. »

« Contrairement à la doctrine généralement « reçue, ajoute-t-il, je considère le traitement « moral comme le seul propre à guérir la « folie; et, pour combattre cette maladie, le « traitement physique, celui qui consiste dans « l'emploi des saignées, des bains, des prépa- » rations pharmaceutiques, me semble aussi « inutile qu'il pourrait l'être à celui qui, dans « une discussion de philosophie et de morale, « s'aviserait de les employer pour convaincre « ses adversaires[2]. »

M. Moreau se moque de la manière de raisonner de M. Leuret; M. Leuret se serait moqué de celle de M. Moreau. Tout excès de raisonnement touche au ridicule. Dans son humeur contre les *théories morales*, comme il les appelle, M. Moreau ne fait pas même grâce à ces quelques mots si fins, si précis, si justes de M. Saint-Marc Girardin :

« Il n'est pas bon pour l'homme de donner

1. *Du traitement moral de la folie*, p. 1.
2. *Ibid.*, p. 5.

« carrière à toutes ses rêveries. Les sentiments « singuliers, les principes étranges qui nous « viennent à l'esprit, nous plaisent d'abord « parce qu'ils nous font croire que nous avons « quelque chose d'original et au-dessus du « vulgaire. Nous nous laissons volontiers « aller à la tentation d'exprimer ces senti- « ments bizarres afin de nous faire regarder « comme un homme à part, comme une ex- « ception, chose charmante et qui excite l'am- « bition de tout le monde, surtout dans le « temps et dans le pays où règne l'égalité. « Mais ce petit charlatanisme n'est pas sans « danger pour nous. On commence par vou- « loir duper les autres, on finit par se duper « soi-même ; on gagne involontairement « l'exaltation qu'on singeait, et l'on perd le « bon sens pour avoir voulu, comme Hamlet, « jouer avec la folie[1]. »

M. Moreau cite ce passage « comme un « spécimen, dit-il, de la manière illogique et « fausse d'apprécier le traitement de l'es-

1. *Cours de littérature*, 1843.

« prit[1]... » M. Moreau n'y pense assurément pas; il ne voit pas que les conseils de M. Saint-Marc Girardin sont bons d'une bonté absolue, et que c'est surtout à ceux qui « portent en eux le germe fatal qui les « prédestine à la folie » [expressions de M. Moreau], qu'ils sont nécessaires.

Je n'insiste pas sur ce point, comme on pense bien. Le *traitement moral* de la folie ne court aucun risque. Ç'a été l'honneur de Pinel et d'Esquirol de l'avoir introduit; c'est l'honneur de M. Leuret d'avoir cherché à l'étendre; ce sera celui de tous leurs successeurs que de s'appliquer à le développer et à le perfectionner.

Mais il est un autre point sur lequel il sera plus difficile de prononcer. Je veux parler des opinions de l'auteur touchant les conséquences, prétendues *fatales*, de l'*hérédité*, ou ce qu'on pourrait appeler, d'un seul mot, la *fatalité de l'hérédité*.

M. Moreau nous présente l'*hérédité* comme

1. *La Psychologie morbide* etc., p. 124.

un *fait simple;* il se trompe, c'est un *fait double.* Le mot *hérédité* répond à deux faits : un fait *primitif* et un fait *secondaire.* Avant qu'il y eût des fous, il y avait des hommes. Avant l'*hérédité* proprement dite, il y avait l'*innéité.* Avant la parenté immédiate, il y avait la parenté générale, l'humanité.

Il y a dans l'économie animale, telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui après tant de siècles de générations successives, deux ordres de *qualités :* les qualités *innées* et les qualités *acquises,* les qualités *primitives* et les qualités *secondaires,* les qualités *essentielles* et les qualités *accessoires.* « L'empreinte de chaque es-« pèce, dit Buffon, est un type dont les princi-« paux traits sont gravés en caractères ineffa-« çables et permanents à jamais, mais toutes « les touches accessoires varient; aucun in-« dividu ne ressemble parfaitement à un « autre, aucune espèce n'existe sans un grand « nombre de variétés[1]... »

J'appelle qualités *innées* celles dont chaque

1. *De la nature. — Seconde vue,* t. II[r], p. 418.

espèce a été douée dès sa formation première, dès sa *création*. A dater de sa formation première, de sa *création*, les qualités *essentielles* de chaque espèce sont restées les mêmes. Le lion d'aujourd'hui est le même que celui du temps d'Aristote; l'ibis d'aujourd'hui est le même que celui du temps des Pharaons; M. Cuvier trouve l'éléphant actuel[1] plus exactement décrit dans Aristote que dans Buffon; nulle espèce n'a changé, le *type* de chacune persiste et dure immuable. Et il y a bien plus, c'est que, lorsque quelques-unes des qualités *accessoires* ont été modifiées, soit par l'influence du climat, soit par celle de la nourriture, soit par celle de l'homme, plus puissante à elle seule que toutes les autres ensemble, il suffit que la cause extérieure cesse d'agir pour que les modifications acquises s'effacent et que les caractères premiers renaissent.

On a de ceci une expérience décisive, et qui a été faite en grand. Dès la conquête du

1. L'*éléphant d'Asie*, le seul qu'Aristote ait connu.

Nouveau Monde, les Espagnols y portèrent tous leurs animaux domestiques : le cheval, le chien, le cochon, le bœuf, la chèvre, etc. Là, ces animaux rendus à leur état primitif, c'est-à-dire à l'état libre, ont perdu tous leurs caractères de *race*, et ont repris tous leurs caractères d'*espèce*.

Le cheval a repris sa taille naturelle, qui est à peu près celle de l'âne, sa couleur première qui est le bai-brun, son instinct de vivre en troupes commandées par un chef, etc. Le chien a repris sa taille qui est celle du chacal, son instinct de terrer, de chasser de concert, ses oreilles droites ; il a repris son hurlement et perdu l'aboiement qui était le fruit de ses relations avec l'homme, etc. ; le cochon y est redevenu sanglier, le petit porc y a repris sa livrée de marcassin, etc., etc. [1].

Les qualités *innées* ont donc, sur les qualités *acquises*, cet avantage qu'elles sont perma-

1. Voyez le remarquable mémoire de M. Roulin sur les animaux transportés de l'ancien dans le nouveau continent (*Mémoires de l'Académie des sciences. — Savants étrangers*, t. VI).

nentes et fixes; que, dissimulées à la surface, elles survivent dans les couches profondes, toujours prêtes à surgir de nouveau et à reprendre l'empire, dès que les qualités *acquises* ne trouvent plus dans les circonstances externes le secours emprunté qui leur était nécessaire pour se maintenir et se reproduire.

Et il en est des organes comme des facultés. On n'arrive point à faire perdre un organe. J'ai fait retrancher sur des lapins, sur des chiens, sur des métis de chacal et de chien, sur des surmulots, les capsules surrénales, la queue, les oreilles, la rate, le corps thyroïde, et cela pendant quatre, cinq et six générations successives : à chaque nouvelle génération, l'organe a toujours été retranché, bien entendu, sur le couple entier, sur le mâle et sur la femelle, sur le père et sur la mère, et les petits ont toujours reproduit des capsules surrénales, des queues, des oreilles, des rates, des corps thyroïdes[1].

1. On appelle, en physiologie, variations *congéniales,* celles qui se produisent spontanément, qui sont de naissance : celles-là seules peuvent se transmettre, et font *race*. Les variations *accidentelles* (les *mutila-*

L'axiome de l'école, que l'auteur invoquait tout à l'heure avec tant de satisfaction : « que « nul ne peut donner que ce qu'il a[1], » ne trouve donc plus ici sa place. Le père et la mère, dératés, ont donné à leurs petits une rate qu'ils n'avaient plus ; le père et la mère sans queue ont donné à leurs petits une queue qu'ils avaient perdue ; le père et la mère essorillés ont donné à leurs petits des oreilles, et eux-mêmes n'avaient plus d'oreilles. Quel phénomène ! Quel mystère ! Et quelle preuve plus assurée de ce pouvoir primitif et toujours subsistant, qui tend à ramener sans cesse les choses d'*institution première*, de *création*, et à corriger ou éliminer les choses viciées, altérées par les générations subséquentes !

Ce pouvoir de retour, de *rappel*, si je puis ainsi dire, aux choses d'*institution*, de *formation*, d'*origine*, est la première ressource de l'organisme contre la *fatalité de l'hérédité*.

tions, etc.) ne sont jamais héréditaires. (Voyez mon livre intitulé : *De l'Ontologie* ou *Étude naturelle des êtres*.)

1. Voyez, ci-devant, p. 121.

Mais il en est encore une autre; et, chose bien remarquable, celle-ci vient de l'*hérédité* même.

M. Moreau insiste beaucoup, et avec raison, « sur l'influence (c'est lui qui parle) « des mariages effectués contre les lois d'une « saine physiologie[1]. » Et ici, quelle voie il ouvre à de délicates et de judicieuses méditations!

L'homme crée chaque jour, pour ses besoins, de nouvelles races d'animaux domestiques. « Dans les animaux, dit Buffon, la plu- « part des qualités qui paraissent individuelles « ne laissent pas de se transmettre et de se « propager par la même voie que les pro- « priétés spécifiques... Les races, dans chaque « espèce d'animal, ne sont que des variétés « constantes qui se perpétuent par la généra- « tion... Dans les seules espèces de la poule « et du pigeon, l'on a fait naître très-récem- « ment de nouvelles races en grand nombre « qui, toutes, peuvent se propager d'elles- « mêmes; tous les jours, dans les autres es-

1. *La Psychologie morbide* etc., p. 116.

« pèces, on relève, on ennoblit les races en les « croisant... Tous ces exemples, modernes et « récents, prouvent que l'homme n'a connu « que tard l'étendue de sa puissance, et que « même il ne la connaît pas assez... Et que ne « pourrait-il pas sur lui-même, je veux dire « sur sa propre espèce, si la volonté était « toujours dirigée par l'intelligence? Qui sait « jusqu'à quel point l'homme pourrait per- « fectionner sa nature, soit au moral, soit « au physique[1]?... »

Rien n'est plus connu que l'art de produire, dans nos animaux domestiques, des races de plus en plus petites ou de plus en plus grandes. En unissant ensemble, à chaque génération, des individus de plus en plus petits, on arrive jusqu'à ces petits chiens d'appartement (*doguins, épagneuls, bichons*), « qui, dit M. Cu- « vier, sont les produits les plus dégénérés, et « les marques les plus fortes de la puissance « que l'homme exerce sur la nature[2]. »

J'avais commencé une suite d'expériences

1. *Époques de la nature*, t. IX, p. 593.
2. *Règne animal*, t. I, p. 150 (2e édition).

en sens inverse. Je m'étais proposé d'obtenir les individus les plus grands que les deux espèces du loup et du chien, unies ensemble, pourraient donner. On unissait, à chaque génération, les mâles les plus grands avec les femelles aussi les plus grandes. Au bout de trois générations, on était arrivé à des animaux énormes et d'une férocité extrême[1].

Je dis d'une *férocité extrême*, et cela même est un trait qui doit être ici remarqué, car ce qu'il y a de pire, dans l'organisation, se transmet et s'accroît par les combinaisons assorties, comme ce qu'il y a de meilleur.

On fait, ou plutôt il se fait de mauvaises races, comme on en fait de bonnes ; les mau-

1. Les *métis*, ou produits d'espèces croisées, aboutissent toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à la stérilité. Le *métis* (le *mulet*) de l'âne et du cheval est stérile dès la première, ou tout au plus dès la seconde génération. Dans mes expériences sur les *métis* de chien et de loup, je n'ai jamais pu dépasser la troisième génération ; dans mes expériences sur les *métis* de chien et de chacal, je suis parvenu à la quatrième ; je touche même en ce moment, à ce que je crois, à la cinquième.

vaises se font même beaucoup plus vite que les bonnes.

« L'influence de l'hérédité se fait sentir, » dit M. Moreau, « bien plus encore dans l'état « morbide que dans l'état sain[1]. » — « Les » faits abondent, dit-il encore, pour établir « l'hérédité des propensions au crime... On « peut dire même que, dans aucun autre « cas, l'influence de l'hérédité ne se révèle « plus hautement[2]. »

Et ceci nous rappelle les vers d'Horace :

> Ætas parentum, pejor avis, tulit
> Nos nequiores, mox daturos
> Progeniem vitiosiorem.

L'*hérédité* fait donc tour à tour le bien et le mal. Elle améliore, elle détériore, elle vicie, elle perfectionne, selon que la série des générations est bien ou mal conduite; tout le secret est dans l'art des *combinaisons assorties*.

Mais, en laissant de côté cet art, tout *humain*, des *combinaisons assorties*, et en nous

1. *La Psychologie morbide* etc., p. 114.
2. *Ibid.*, p. 111.

en tenant à la nature seule, nous voyons que, au fond, l'espèce reste toujours la même. « L'espèce sera toujours toute neuve, » a dit Buffon. — « Aux yeux de l'homme qui juge « grandement et généralement, » dit-il encore, « le millième animal dans l'ordre des « générations est le même que le premier « animal[1]. » Et il confirme, il agrandit, il illumine aussitôt son raisonnement par une belle image. Il met, par une fiction philosophique, l'*espèce* à la place de l'*individu*.

« ... Mettons, dit-il, l'espèce à la place de « l'individu; nous avons vu quel était, pour « l'homme, le spectacle de la nature; imagi- « nons quelle en serait la vue pour un être « qui représenterait l'espèce humaine en- « tière... L'homme, continue-t-il, en venant « au monde, arrive des ténèbres : l'âme aussi « nue que le corps, il naît sans connaissances « comme sans défense; il n'apporte que des « qualités passives; il ne peut que recevoir les « impressions des objets et laisser affecter ses

1. *De la nature. — Seconde vue,* t. III, p. 415.

« organes ; la lumière brille longtemps à ses
« yeux avant que de l'éclairer : d'abord il re-
« çoit tout de la nature et ne lui rend rien ;
« mais dès que ses sens sont affermis, dès
« qu'il peut comparer ses sensations, il se
« réfléchit vers l'univers ; il forme des idées,
« il les conserve, les étend, les combine.
« L'homme, et surtout l'homme instruit,
« n'est plus un simple individu ; il représente
« en grande partie l'espèce humaine entière ;
« il a commencé par recevoir de ses pères les
« connaissances qui leur avaient été trans-
« mises par ses aïeux ; ceux-ci, ayant trouvé
« l'art divin de tracer la pensée et de la faire
« passer à la postérité, se sont, pour ainsi
« dire, identifiés avec leurs neveux, les nô-
« tres s'identifieront avec nous : cette réunion,
« dans un seul homme, de l'expérience de
« plusieurs siècles, recule à l'infini les limites
« de son être ; ce n'est plus un individu sim-
« ple, borné, comme les autres, aux sensa-
« tions de l'instant présent, aux expériences
« du jour actuel ; c'est à peu près l'être que
« nous avons mis à la place de l'espèce en-

« tière ; il lit dans le passé, voit le présent,
« juge de l'avenir, et, dans le torrent des
« temps, qui amène, entraîne, absorbe tous
« les individus de l'univers, il trouve les es-
« pèces constantes, la nature invariable : la
« relation des choses étant toujours la même,
« l'ordre des temps lui paraît nul ; les lois
« du renouvellement ne font que compenser
« à ses yeux celles de la permanence : une
« succession continuelle d'êtres, tous sem-
« blables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à
« l'existence perpétuelle d'un seul de ces
« êtres[1]. »

De cette brillante fiction revenons aux faits. La nouveauté de l'espèce est donc éternelle. Et comment cela? C'est que chaque nouvelle génération est comme un effort nouveau vers la *restitution*, vers la *réparation* de l'espèce; c'est qu'il y a deux ordres de qualités, comme je viens de le dire, les qualités *essentielles* et les qualités *accessoires*, les qualités *innées* et les qualités *acquises*, les qualités *primitives* et

1. *De la nature*. — *Seconde vue*, t. III, p. 416.

saines et les qualités *secondaires* et *viciées*, et que la force intime de l'organisme tend sans cesse à remonter des unes aux autres : des qualités *acquises* aux qualités *innées*, des *accessoires* aux *essentielles*, des *secondaires* aux *primitives*, et des *viciées* aux *saines*.

Voilà pour l'*hérédité*.

L'*hérédité*, expliquée, ne laisse plus de place à la *fatalité*. Le *destin* n'existe pas plus que le *hasard*. *Destin* et *hasard* sont deux mots qui n'ont jamais indiqué qu'une chose : l'ignorance des causes. « Le destin « néglige les causes, » disait Leibnitz[1]; et, longtemps avant lui, le poëte Virgile, cet autre grand philosophe, avait dit :

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subjecit pedibus[2]. . . . . .

1. *Opera philosophica*, etc., p. 611.
2. *Géorgiques*, liv. II.

III

DE L'INSTINCTIVITÉ.

« La dénomination d'*instinct* convient à « toutes les forces fondamentales[1], » dit Gall.

« Tout est déterminé par la nature, » dit Voltaire; « nous raisonnons de tout, et nous » ne nous donnons rien[2]. »

Toutes nos facultés sont *innées*.

A ne considérer que leur *origine*, elles sont toutes semblables; mais, à considérer leurs *caractères*, elles sont toutes distinctes. C'est donc à ces caractères qu'il faut s'atta-

1. *Anatomie et physiologie du cerveau*, t. IV, p. 334.

2. *Dictionn. philosophiq.*; article *Instinct*.

cher. C'est par l'analyse des *caractères* que se fait l'analyse des facultés.

J'ai distingué, dans la première partie de ce livre, l'*instinct proprement dit* de l'*intelligence inférieure* des bêtes, et cette *intelligence inférieure* des bêtes de l'*intelligence supérieure* de l'homme, de la *raison*.

L'*instinct* ni n'apprend, ni ne s'instruit, ni ne se développe, ni ne se perfectionne.

L'*intelligence* apprend, s'instruit, se développe et se perfectionne.

A moins donc que ne pas apprendre, ne pas s'instruire, ne pas se développer, ne pas se perfectionner, soit la même chose qu'apprendre, s'instruire, se développer, se perfectionner, l'*instinct* et l'*intelligence* sont deux faits distincts, essentiellement distincts.

Il en est de même de l'*intelligence inférieure* des bêtes par rapport à l'*intelligence supérieure* de l'homme, de la *raison*. J'ai défini la raison de l'homme : l'esprit qui se replie sur soi-même et qui s'étudie; et cela dit tout. L'intelligence, dans les bêtes,

ne se replie pas sur elle-même et ne s'étudie pas[1].

Mais, me direz-vous, cette capacité d'instruction et de perfectionnement que vous appelez *intelligence*, cette capacité supérieure de se voir, de s'étudier, de se connaître, que vous appelez *raison*, ne sont-elles pas elles-mêmes *innées?*

Elles le sont : toutes nos facultés sont innées, et c'est pourquoi je ne fais de l'*instinctivité* qu'un cas particulier de l'*innéité*.

J'examine d'abord l'*intelligence;* elle est innée. Les facultés intellectuelles sont aussi innées que les facultés instinctives ; mais voici la profonde et radicale différence : les *facultés* intellectuelles seules sont innées, les *actes* intellectuels ne le sont pas. Dans l'*instinct*, au contraire, ce n'est pas seulement la *faculté* qui est innée ; c'est l'*acte* lui-même qui est inné.

Faire une toile, comme l'araignée, un cocon, comme le ver à soie, un nid, comme

1. Voyez, ci-devant, p. 73.

l'oiseau, etc., c'est faire un acte. Eh bien! c'est cet acte même qui est inné, et c'est là ce qui le constitue *instinct*. Jouer aux dominos, comme le fait un chien; démolir un château de cartes, carte par carte, comme le fait une mésange; sauter à travers un cercle, comme le fait un cheval; revenir du haut des airs sur le poing du fauconnier, comme le fait le faucon, etc., sont aussi des actes, mais des actes appris, et c'est là ce qui les constitue actes intellectuels, actes d'intelligence.

Dans un cas, et c'est celui de l'intelligence, l'acte est en *virtualité*, en puissance; il pourra s'effectuer, ou non, selon les circonstances, c'est-à-dire selon qu'il aura été enseigné ou non; dans l'autre cas, au contraire, et c'est celui de l'instinct, l'acte s'effectue immédiatement, de soi, sans avoir été enseigné, sans avoir pu l'être.

J'examine ensuite la *raison;* elle est également innée. Ce pouvoir suprême qu'a l'esprit de l'homme de se replier sur lui-même et de

s'étudier, est inné; mais aucun des actes qui dérivent de ce grand pouvoir n'est inné. Tous sont *appris*, et je ne dis pas assez (car je touche ici au trait décisif qui sépare, à une distance infinie, l'homme de la bête), tous sont *inventés*. C'est l'homme qui se fait ses idées, son langage, ses arts, ses méthodes, qui se donne ses sciences, ses lois, ses gouvernements. Rien de cela n'est inné; mais tout cela vient de sa raison, qui est innée.

L'*instinct*, l'*intelligence*, la *raison* sont donc trois cas particuliers de l'*innéité*, et qui, sous ce rapport même de l'*innéité*, ne diffèrent entre eux que comme les *espèces* diffèrent du *genre*. « On peut distinguer, » dit Leibnitz, « les vérités innées d'avec la lu-
« mière naturelle, comme le genre doit être
« distingué de son espèce, puisque les vérités
« innées comprennent tant les instincts que
» la lumière naturelle[1]. »

1. Leibnitii *Opera philosophica*, p. 216.

IV

DE LA PERCEPTION ET DE L'IDÉE.

« La faculté de former des *idées générales* « est ce qui met, dit Locke, une parfaite dis- « tinction entre l'homme et les brutes, excel- « lente qualité qu'elles ne sauraient acquérir « en aucune manière par le secours de leurs « facultés[1]... » — « Nous pouvons donc sup- « poser, à mon avis, que c'est en cela que les « bêtes diffèrent de l'homme. C'est là, dis-je, « la propre différence à l'égard de laquelle ces « deux sortes de créatures sont entièrement « distinctes, et qui met une si vaste distance « entre elles. Car si les bêtes ont quelques

1. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, p. 109.

« idées, et ne sont pas de pures machines « comme quelques-uns le prétendent, nous « ne saurions nier qu'elles n'aient de la rai- « son dans un certain degré. Et, pour moi, « il me paraît aussi évident qu'elles rai- « sonnent, qu'il me paraît qu'elles ont du « sentiment, mais c'est seulement sur des « *idées particulières* qu'elles raisonnent. Les « plus parfaites d'entre elles sont renfermées « dans ces étroites bornes, n'ayant point, à « ce que je crois, la faculté de les étendre par « aucune sorte d'abstraction [1]. »

Je crois que dans ce passage, si souvent cité par les philosophes, et si particulièrement remarqué par Bayle [2], le pénétrant et judicieux auteur abuse du mot *idée*, du mot *raison*, et du mot *raisonnement*.

§ 1.

Locke refuse aux bêtes la faculté de former

1. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, p. 110.

2. Dans son article : *Rorarius*.

des *idées générales*. D'accord, et, sur ce point, personne assurément ne lui fera d'objection.

Mais il leur accorde la faculté de former des *idées particulières*, et c'est ici que la difficulté commence, et une difficulté très-grave, une difficulté décisive dans la question qui nous occupe.

Ce que Locke appelle des *idées particulières* est ce que j'appelle des *perceptions*[1].

La *perception* est le premier degré de l'intelligence, et elle suffit aux bêtes, comme elle suffit aux enfants avant leur naissance. Comment Locke peut-il dire sérieusement que « les enfants reçoivent certaines idées avant » que de venir au monde[2]? » — « Je compte « parmi ces idées, continue-t-il, celles de la « faim et de la chaleur[3]. »

Ces prétendues *idées* ne sont que des *perceptions*.

1. Voyez, ci-devant, p. 70, ce que j'ai dit du mot *perception*, à l'occasion de Buffon.

2. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, p. 96.

3. *Ibid.*, p. 96.

Le mot *idée* est un mot complexe, et qui, comme je l'ai déjà dit, a grand besoin d'analyse[1].

Il y a dans la formation d'une *idée particulière* quelconque trois opérations distinctes : la *sensation*, qui est le fait de l'organe extérieur, de l'organe du sens, la *perception*, qui est le fait du cerveau[2], et la *conception*, qui est le fait de l'esprit, c'est-à-dire l'opération qui transforme la *perception* en *idée*. L'idée implique l'esprit.

§ 2.

Locke est donc très-conséquent à lui-même, lorsqu'il dit que « si les bêtes ont quelques « idées, on ne saurait nier qu'elles n'aient de « la raison dans un certain degré. »

1. Voyez, ci-devant, p. 69.

2. J'ai fait voir, par des expériences précises, qu'il y a deux moyens d'abolir la vision, sans sortir de l'encéphale : l'ablation des lobes cérébraux, qui fait perdre la *perception*, et l'ablation des tubercules, qui fait perdre la *sensation*. (Voyez mon livre intitulé : *De la vie et de l'intelligence*, p. 77. — 2e édition.)

C'est pourquoi il faut se hâter d'arrêter Locke, et lui montrer tout de suite que les bêtes n'ont pas des *idées*, qu'elles n'ont que des *perceptions*.

§ 3.

« On ne peut, sans absurdité, donner aux « bêtes du raisonnement, » dit Leibnitz. Et Locke dit : « Il me paraît aussi évident « qu'elles raisonnent, qu'il me paraît qu'elles « ont du sentiment. »

Comment une telle opposition entre de tels hommes ?

Non-seulement avant leur naissance, comme je le disais tout à l'heure, mais dans leurs premières années même, les enfants n'ont que des perceptions; les idées ne leur viennent qu'assez tard; et la plupart des hommes n'y arrivent peut-être jamais. « L'entendement de la plupart des hommes, » dit Buffon, « paraît être borné à la pre- « mière de ces opérations[1]. »

1. *Discours sur la nature des animaux*, t. II, p. 345.

On ne passe de la perception à l'idée que par une abstraction. Se faire une idée, c'est démêler, dans l'impression reçue, le côté physique du côté intellectuel ; c'est une sorte d'analyse mentale, et l'esprit seul, la seule raison supérieure de l'homme, est capable de cette analyse.

N'ayant point d'*idées*, les animaux n'ont donc point de *raison*, et n'ayant point de raison, ils ne font point de *raisonnement*.

Enfin, et pour dire tout d'un seul mot, les animaux ont tout ce que nous avons, sauf la *réflexion*, sauf la *raison*, et c'est la réflexion, c'est la raison seule qui fait les idées, c'est la réflexion seule qui fait l'abstraction.

§ 4.

Les animaux ont des perceptions, ils associent ces perceptions, ils ont une mémoire qui les conserve, un jugement qui les compare, une volonté qui se détermine par elles; mais tout cela simple, et non *doublé* de réflexion, de *raison;* et c'est tout cela,

doublé de réflexion, de *raison*, qui fait l'intel-
télligence supérieure, l'*esprit*, l'*âme* de l'homme.

Je termine par ce mot profond de Buffon : « J'accorde tout aux animaux, à l'exception « de la pensée et de la réflexion[1] ; »

Et par cet autre mot plus net encore : « Les « animaux sont susceptibles et capables de « tout, excepté de raison[2]... »

1. *Discours sur la nature des animaux*, t. II, p. 331.
2. *Ibid.*, p. 354.

V

DE LA PSYCHOLOGIE COMPARÉE ET DU SENS INTIME.

§ 1.

Condillac, dans son *Traité des animaux*, rend une justice très-méritée à Réaumur, dont Buffon s'était moqué très-injustement[1].

Buffon s'était moqué de Réaumur, par ces quelques phrases où l'allusion ne se fait que trop sentir : « Qu'on admire d'autant plus « qu'on observe d'avantage et qu'on raisonne « moins... Que certains naturalistes nous « étourdissent de merveilles qui ne sont pas « dans la nature, comme si le Créateur n'était « pas assez grand par ses ouvrages et que « nous crussions le faire plus grand par notre

1. Voyez mon livre intitulé : *De l'instinct et de l'intelligence des animaux.*

« imbécillité... Qu'une mouche ne doit pas « tenir dans la tête d'un naturaliste plus de « place qu'elle n'en tient dans la nature... « Qu'une république d'abeilles » (ces abeilles dont Réaumur a si admirablement parlé!) « ne sera jamais, aux yeux de la raison, qu'une « foule de petites bêtes qui n'ont d'autre rap- « port avec nous que celui de nous fournir de « la cire et du miel... »

Condillac répond très-bien, en persiflant à son tour Buffon, et d'une manière très-spirituelle : « Que le plus petit insecte peut bien « remplir la tête d'un philosophe... que son « organisation, ses facultés, ses mouvements « offrent un spectacle que nous admirerons « d'autant plus que nous l'observerons da- « vantage, parce que nous en raisonnerons « mieux ; que d'ailleurs, l'abeille a bien d'au- « tres rapports avec nous que celui de nous « fournir du miel et de la cire. Elle a, » (continue Condillac, en transcrivant ironiquement Buffon) « *un sens intérieur matériel, des* « *sens extérieurs, une réminiscence maté-* « *rielle, des sensations corporelles, du plaisir,*

« *de la douleur, des besoins, des sensations* « *combinées, l'expérience du sentiment;* elle « a, en un mot, toutes les facultés qu'on « explique si merveilleusement par l'ébran- « lement des nerfs[1]. »

On ne pouvait rappeler plus finement et plus vivement le puéril système des *ébranlements mécaniques*, par lequel Buffon prétend expliquer toutes les facultés des animaux : leur perception, leur mémoire, leur jugement, leur volonté, etc. Enfin, Condillac dit nettement à Buffon : « Que ses critiques ne « rabaisseront pas les philosophes *qui observent et qui admirent*, et qu'ils conserve- « ront la considération que le public leur a « accordée et qu'ils méritent, parce que c'est « à eux que la philosophie doit ses progrès[2]. »

§ 2.

Comment, après cela, après cette justice si noblement rendue à Réaumur, Condillac, qui

1. *Traité des animaux.* (Conclusion de la 1re partie.)
2. *Ibid.*

sans doute a lu Réaumur, peut-il croire, lui qui n'a jamais étudié les insectes et leurs instincts, qu'il va rendre compte de ces instincts par les seules révélations de son propre sens intime ?

C'est s'abuser complétement sur les limites du sens intime. Mon sens intime ne me donne que moi; il me donne, par une analogie évidente, les autres hommes faits comme moi; il me donne encore, jusqu'à un certain point, les animaux dont l'organisation se rapproche le plus de la mienne.

Mais, pour les insectes, et particulièrement pour leurs *instincts mécaniques*, tout est là si différent de moi, tout y est si extérieur à moi, que là mon sens intime ne me dit plus rien, ne m'apprend plus rien : j'assiste à l'apparition de facultés nouvelles, une nouvelle *psychologie* commence.

§ 3.

« Il existe, dit Georges Cuvier, dans un « grand nombre d'animaux, une faculté *diffé-* « *rente* de l'intelligence; c'est celle qu'on

« nomme *instinct*. Elle leur fait produire de « certaines actions nécessaires à la conserva- « tion de l'espèce, mais souvent tout à fait « étrangères aux besoins apparents des indi- « vidus, souvent aussi très-compliquées, et « qui, pour être attribuées à l'intelligence, « supposeraient une prévoyance et des con- « naissances infiniment supérieures à celles « qu'on peut admettre dans les espèces qui les « exécutent... Ainsi, les abeilles ouvrières « construisent, depuis le commencement du « monde, des édifices très-ingénieux, calculés « d'après la plus haute géométrie, et destinés « à loger et à nourrir une postérité *qui n'est « pas même la leur*[1]. »

Réaumur décrit à sa manière, un peu longuement, mais avec un intérêt qu'il fait partager à son lecteur, les soins, et, si j'ose ainsi parler, l'art infini que l'abeille *perce-bois* met à construire un nid pour ses œufs, pour des œufs qu'elle ne verra point éclore.

Elle cherche un morceau de bois, sec et à

1. *Règne animal*, t. I, p. 44. (2e édition.)

demi pourri, elle le perce en flûte : le bois étant percé dans toute sa longueur, elle y établit une enfilade de cellules; chaque cellule est séparée des autres par une cloison que l'abeille construit avec les grains du bois scié, collés les uns aux autres par une liqueur qu'elle sécrète.

Chaque cellule est faite pour recevoir un œuf; enfin, comme le *ver* contenu dans l'œuf, déposé le premier, devra sortir aussi le premier et qu'il ne doit pas déranger les autres *vers* par sa sortie, un trou latéral a été percé à chaque cellule, pour l'issue particulière de chaque insecte successivement éclos.

Et la merveille ne s'arrête pas là; l'abeille a prévu tout : tout jusqu'à la quantité de nourriture dont chaque ver aura besoin pour atteindre le moment de sa transformation en chrysalide, en *nymphe*.

Écoutons là-dessus les réflexions naïves de Réaumur : « ... La mouche n'est pas « seulement instruite, dit-il, de la figure, « de la capacité du logement qui convient à

« chacun de ses vers et de la nature des ma-
« tériaux dont il doit être fait ; elle sait bien
« plus que tout cela ; elle a des connais-
« sances dont nous devons être étonnés.
« Quelle est, parmi nous, la mère qui sache
« au juste le nombre des livres de pain, de
« viande et d'aliments de toute autre espèce,
« et la quantité de différentes boissons que
« consommera l'enfant qu'elle vient de mettre
« au jour, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à
« l'âge d'homme ? Le ver naissant, pour par-
« venir à être mouche, n'a pas besoin d'ali-
« ments aussi variés que les nôtres ; une sorte
« de pâtée est sa seule nourriture. Mais ce
« que nous devons admirer, c'est que la
« mouche à laquelle ce ver doit le jour sait
« la quantité de pâtée qui lui est nécessaire
« pour fournir à tout son accroissement ; elle
« la connaît cette juste quantité d'aliment, et
« la lui donne. C'est une prévoyance tendre
« et éclairée dont nous n'avons pas eu occa-
« sion de parler jusqu'ici[1]... »

1. *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, t. VI, p. 44.

§ 4.

C'est précisément cette *prévoyance tendre et éclairée*, ce sont tant et de si difficiles *connaissances* dont la mouche-mère devrait être douée, qui nous prouvent qu'elle n'agit ni par *prévoyance* ni par *connaissances*, qu'elle n'agit que par *instinct*. A lui supposer *prévoyance* et *connaissances*, elle en aurait plus que nous.

§ 5.

M. Cuvier nous disait tout à l'heure que les soins ingénieux de plusieurs insectes sont quelquefois prodigués à une postérité *qui n'est pas même la leur*.

Tout le monde sait que, dans un essaim d'abeilles, la *reine* seule est mère ; les *mâles* n'ont d'autre emploi que celui de la féconder ; mais ni la reine ni les mâles ne prennent soin des vers naissants ; ce soin est celui des abeilles *neutres*, tout à fait étrangères pourtant à la population nouvelle.

Il faut en dire autant des fourmis : les ouvrières seules prennent soin des larves, et elles-mêmes, elles seules de toute la fourmilière, n'ont point concouru à la production des larves.

§ 6.

Voilà des faits étonnants, singuliers, que l'observation directe des *instincts, d'instincts* que nous n'avons pas, pouvait seule nous révéler, et que le *sens intime* ne pouvait, en aucune façon, atteindre.

Le *sens intime* ne nous *révèle* que notre psychologie propre; et, quand on s'est bien étudié soi-même avec Condillac, Locke, Leibnitz, Descartes, il faut sortir de soi-même, et avec Réaumur, Bonnet, Huber, se mettre à la recherche de ces *instincts* qui nous sont étrangers, dont nous ne pouvons par conséquent point juger par nous-mêmes, et qui pourtant font une partie très-considérable de la *psychologie comparée*.

VI

DE LA RAISON PURE ET DU LIBRE ARBITRE.

L'École nous donne de singulières preuves du libre arbitre.

C'est, par exemple, que nous pouvons abaisser ou lever le bras, reculer ou avancer la jambe, nous tourner à droite ou nous tourner à gauche. Liberté bien digne de l'École ! et puérile argumentation qui rappelle ce quatrain philosophique de Béranger :

L'homme, fier de marcher debout,
  Vante son équilibre ;
Parce qu'il court et va partout,
  Le pantin se croit libre.

La raison a deux grands pouvoirs qui lui

sont deux grands périls : l'imagination et la volonté.

Je fais du mot *imagination* le signe collectif, le nom de toutes nos passions; je fais du mot *volonté* le nom collectif, le signe de tous nos désirs.

Or nos passions et nos désirs viennent de nos instincts, mus par nos organes. Entre ces deux pouvoirs aveugles est la raison, qui voit et juge, qui voit le vrai, qui sent le juste, qui est cette *vive lumière qui illumine tout homme,* comme a dit l'apôtre, et que Fénelon nomme si bien le *maître intérieur*.

« On ne parvient point à estimer ce qu'on « voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce « qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne « peut forcer cette barrière éternelle de la « vérité et de la justice. Le maître intérieur « qu'on nomme raison le reproche intérieu- « rement avec un empire absolu. Il ne le « souffre pas, et il sait borner la folie la plus « impudente des hommes. Après tant de « siècles de règne effréné du vice, la vertu « est encore nommée vertu, et elle ne peut

« être dépossédée de son nom par ses ennemis « les plus brutaux et les plus téméraires[1]. »

Tant que la raison domine, la liberté subsiste.

« La liberté consiste dans le juste usage de « la raison, » dit Leibnitz[2]. — « Être déter- « miné par la raison au meilleur, c'est être « le plus libre[3], » dit-il encore.

L'homme libre n'est pas celui qui n'a pas de maître, mais celui qui n'en a qu'un : la raison.

1. *De l'existence de Dieu,* t. I, p. 88.
2. *Opera philosophica*, p. 263.
3. *Ibid.*, p. 263.

VII

DU GÉNIE.

Et maintenant, qu'est-ce que le génie?

C'est le pouvoir, porté au degré suprême, de penser juste et de saisir le vrai.

En tout genre, il y a des routes qui mènent au vrai.

L'homme de génie est celui qui ouvre ces routes.

VIII

DE LA CONSCIENCE.

Et qu'est-ce que la conscience?

La conscience est la *science de soi*, de sa valeur propre, de sa pureté, de sa netteté morale.

Les hommes ne savent pas assez quel juge terrible ils portent d'eux-mêmes en eux-mêmes. A peine la faute est-elle faite que le remords commence, et le remords éternel, inflexible.

Gall nie le libre arbitre, et, par une conséquence fatale, il nie le remords[1].

1. Voyez mon livro intitulé : *Examen de la phrénologie*.

« Les coquins n'ont jamais qu'un re-
« mords, » disait-il, « celui de n'en avoir pas
« fait assez. »

Je réponds à Gall qu'il ne faut pas juger du cœur humain par celui de quelques bandits.

Le cœur humain est honnête.

La raison a deux faces : elle est *intellectuelle*, et elle est *morale*.

La raison *intellectuelle* voit le vrai ; la raison *morale* voit le juste.

Et elle est toujours la raison ; et, sous ces deux aspects, elle veut également être respectée.

Sous le rapport intellectuel, les sottises de l'esprit conduisent à la folie. Sous le rapport moral, les sottises de l'âme conduisent au vice[1].

1. Voyez la troisième partie de ce volume.

IX

DE L'INSTINCT, DE L'INTELLIGENCE ET DE LA RAISON

Il y a une échelle des facultés : l'instinct, l'intelligence et la raison.

L'intelligence (l'intelligence proprement dite, l'intelligence inférieure des bêtes) tient le milieu entre l'instinct et la raison.

L'instinct et la raison sont les deux termes extrêmes de l'entendement humain.

« Instinct et raison, marques de deux « natures, » a dit Pascal.

TROISIÈME PARTIE

DE LA FOLIE

DE LA FOLIE

I

PINEL OU DES PREMIÈRES ÉTUDES SUR LA FOLIE.

M. Cuvier appelle le livre de Pinel sur la folie : *Un livre capital de philosophie et même de morale*[1]. On peut en dire autant de celui d'Esquirol. Esquirol a continué Pinel. Ils ont vu, tous deux, la folie en médecins, en philosophes, en moralistes ; et leurs travaux réunis sont peut-être l'étude la plus profonde qu'on ait encore faite de cette grande infirmité.

Hippocrate n'a écrit que quelques pages sur la folie, mais on y reconnaît Hippocrate. Il

1. Cuvier. *Éloge de Pinel.*

place, d'abord, nettement le siége de la folie dans le cerveau. « Il faut savoir, dit-il, que « les hommes n'ont intérieurement de la joie, « du plaisir, de la gaieté, que par le cerveau; « que nous lui devons l'intelligence, la sa- « gesse, la vue, l'ouïe;... que les peines, les « chagrins, la perte de la raison s'y rappor- « tent aussi... C'est par le cerveau que nous « tombons dans la manie, que nous sommes « affectés de la peur,... que nous viennent les « rêves, les erreurs de toute espèce... Nous « éprouvons ces divers états, suivant que le « cerveau se trouve sain ou malade[1]... »

On a beaucoup disputé sur le siége des passions. Lacaze et Bordeu le mettaient dans le diaphragme. Bichat le mit dans le cœur. C'était renouveler deux opinions fort anciennes, et proposées déjà du temps d'Hippocrate. Voici comment Hippocrate les juge :

« Quant au diaphragme, dit-il, c'est mal à « propos qu'on l'a nommé le siége de la sa- « gesse. Il ne l'est point en effet; car je ne lui

1. *De la maladie sacrée ou épilepsie ;* traduction de M. de Mercy, t. II, p. 87.

« connais aucune faculté semblable, si ce « n'est que dans les occasions où l'on est « saisi d'une grande joie ou d'une profonde « tristesse, le diaphragme en éprouve du « tressaillement[1]... »

Il dit à propos du cœur : « L'opinion de « certains hommes est que le cœur est le siége « de la tristesse et des soucis. Toutefois, il « n'en est pas ainsi[2]... » — « Le cerveau est « le centre de toutes les passions[3]... »

Les anciens avaient leurs possédés, comme nous avons eu les nôtres : seulement leurs possédés l'étaient par le fait des dieux, tandis que les nôtres l'étaient par le fait du diable. « Si, dit Hippocrate, les malades imitent la « chèvre par leur voix entrecoupée, ils en ac- « cusent Cybèle, la mère des dieux ; si leurs « cris sont plus forts et plus aigus au point de « ressembler au hennissement du cheval, c'est « Neptune qui en est la cause;... s'ils font « entendre une voix ondulée comme celle des

1. *De la maladie sacrée*, etc., p. 95.
2. *Ibid.*, p. 96.
3. *Ibid.*, p. 99.

« oiseaux, c'est par l'influence d'Apollon-
« Berger[1]... »

Chaque dieu avait ainsi le triste privilége de faire des fous à sa manière. On regardait, d'ailleurs, les fous comme des êtres souillés; et souillés par qui? par les dieux apparemment, puisque les dieux étaient la cause de leur maladie. « Mais, dit Hippocrate, peut-il « être digne de la divinité de s'attacher à souil- « ler le corps de l'homme? l'impureté peut- « elle émaner de la pureté même[2]? »

Je pourrais multiplier ces citations d'Hippocrate. On trouverait partout la même raison supérieure, fine, indulgente, la même vue philosophique et nette qui s'étend, qui s'élève du corps à l'esprit, des maladies du corps aux maladies de l'intelligence.

Hippocrate n'a parlé de la folie que d'une manière incidente, à propos de l'épilepsie. Arétée, Cœlius Aurélianus, Galien, en ont traité d'une manière expresse. Les deux pre-

1. *De la maladie sacrée*, etc., p. 48.
2. *Ibid.*, p. 51.

miers l'ont très-bien décrite. Je remarque surtout Arétée. La folie, dit-il, *une* par son genre, est *multiple* par ses espèces. Il y a la mélancolie, la manie, l'hypocondrie, les erreurs du jugement, les illusions des sens : le fou qui ne voit pas ce qui est devant ses yeux, celui qui voit ce qui n'y est pas, celui qui voit ce qu'il faut voir, mais qui en juge mal, etc.[1].

Galien considère la folie en physiologiste. Le siége de la folie est dans le cerveau, organe de toutes les facultés, de toutes les affections, de toutes les passions de l'âme[2]. Dans la folie, le cerveau est toujours malade, soit primitivement, soit sympathiquement, c'est-à-dire à l'occasion d'un autre viscère, de l'estomac, des intestins, du cœur, du foie, etc.[3]. Il en est ainsi dans la manie, dans la mélancolie, dans l'hypocondrie, etc.

On voit que les anciens avaient déjà des

1. *Artis medicæ principes* (édit. de Haller), t. V, p. 55 et 58.
2. *De usu partium*, lib. VIII.
3. *De locis affectis*, lib. III.

idées fort justes sur la folie. Nos modernes ont été bien longtemps avant d'en avoir de semblables. « On brûle, dit Malebranche, comme « des sorciers les fous et les visionnaires dont « l'imagination a été déréglée... » — « Qu'on « cesse, ajoute-t-il très-finement, de les punir, « qu'on les traite comme des fous, et l'on verra « qu'avec le temps ils ne seront plus sor- « ciers[1]. »

Les deux derniers siècles, qui ont tout renouvelé parmi nous, n'ont produit aucun ouvrage important sur la folie. L'auteur de l'article *Manie,* dans l'*Encyclopédie,* dit encore que « la manie est une de ces maladies où les « charlatans réussissent plus souvent que les « médecins. » Les médecins négligeaient d'étudier la folie, parce qu'ils la croyaient incurable. Le premier pas qu'ait fait Pinel, dans cette étude nouvelle, a été de reconnaître que la folie est curable ; le second a été de substituer à un traitement barbare un traitement plus

1. *De la recherche de la vérité,* 3e part., liv. II, chap. dernier.

humain, mieux raisonné, plus sage; le troisième a été de joindre au traitement physique le traitement moral.

La folie, ou plutôt, et à parler plus exactement, l'espèce dominante de la folie, la manie, est curable. C'est une maladie comme une autre. Elle a ses préludes, son début, ses crises, sa terminaison. Elle guérit souvent d'elle-même, et plus souvent encore quand on la traite par des moyens convenables. Avant Pinel, la routine la plus aveugle présidait seule au traitement des fous. A l'Hôtel-Dieu, on les saignait sans mesure; à Bicêtre, on les chargeait de chaînes. Pinel fit tomber les chaînes de ces malheureux; il soumit l'emploi de la saignée à des règles sévères[1] : il fit plus; il

1. « Ce n'est point par le désir de contredire, c'est « pour m'éclairer moi-même que je cherche de toutes « parts des faits concluants en faveur de l'efficacité « directe de la saignée contre la manie, et je ne trouve « que de nouveaux motifs de doute... Les cas même « où elle a été pratiquée avec le plus de motifs appa- « rents me portent à la regarder comme ayant été « nuisible ou au moins superflue. » Pinel. *Traité mé-*

établit, il inventa, si je puis ainsi dire, le traitement moral[1].

Pinel était admirablement préparé pour ses études sur la folie. Il avait longtemps médité sur les deux grands instruments de la science moderne : la méthode et l'analyse. Il s'était nourri des idées des naturalistes sur la méthode[2] ; il avait appris l'analyse chez les philosophes[3].

Son premier soin fut de distinguer les unes des autres les diverses espèces de folie.

dico-philosophique de l'aliénation mentale, p. 320 (2e édition).

1. « J'ai tâché de déterminer les vues à remplir dans « le traitement moral... » *Ibid.*, p. xxxj.

2. « Les travaux de toute sa vie ont tendu... à sou- « mettre les maladies à des divisions et à des subdi- « visions exactes, comme celles où l'on répartit les « productions de la nature. » Cuvier. *Éloge de Pinel*. — Voyez la *Nosographie philosophique* de Pinel.

3. « Pourra-t-il (le médecin) tracer toutes les alté- « rations ou perversions de l'entendement humain, s'il « n'a profondément médité les écrits de Locke et de « Condillac, et s'il ne s'est rendu familière leur doc- « trine ? » *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, p. xj.

Comment, en effet, dire quelque chose d'exact sur la folie, tant qu'on n'en a pas distingué les espèces? Dira-t-on qu'elle est curable? mais l'idiotisme ne l'est pas; qu'elle est incurable? mais la manie peut être guérie, etc., etc.

Pinel compte quatre *espèces* distinctes dans ce qu'il nomme le *genre* folie : la *manie*, la *mélancolie*, la *démence* et l'*idiotisme*.

La *manie* est un délire général avec agitation, irascibilité, penchant à la fureur, etc.; la *mélancolie*, un délire partiel avec abattement, tristesse, penchant au désespoir, etc.; la *démence* est l'extrême affaiblissement des facultés intellectuelles; et l'*idiotisme* est la nullité complète de ces facultés.

L'*idiotisme* est le manque absolu, ou presque absolu, de l'intelligence. Descartes dit « qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si « stupides, sans en excepter même les insen- « sés, qu'ils ne soient capables d'arranger en- « semble diverses paroles, et d'en composer « un discours par lequel ils fassent entendre

« leurs pensées[1]. » Descartes raisonne ici en philosophe qui n'a pas observé : les idiots ne parlent point. Pinel cite une jeune idiote qui ne prononça jamais que deux mots[2]; Esquirol en cite d'autres qui, de leur vie, n'en ont prononcé qu'un[3]. Et pourtant, dans tous ces cas, la langue était mobile, l'individu n'était point sourd, le mutisme ne tenait qu'au défaut d'intelligence, d'idées.

Il est des idiots qui n'ont pas même les plus simples instincts. Ils ne savent ni porter les aliments à leur bouche, ni les mâcher; on est obligé d'enfoncer la nourriture dans leur gosier, et c'est alors seulement qu'ils l'avalent[4]. « Lorsqu'on portait les aliments à sa bouche » (dit Esquirol, d'une idiote de ce degré), « elle faisait un léger mouvement des lèvres « et de la tête, comme pour les éloigner du

1. *Discours de la méthode.* Œuvres complètes, etc., t. I, p. 187.

2. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, p. 183.

3. *Des maladies mentales*, t. II, p. 309-325.

4. Pinel. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, p. 188 et 189.

« corps qui lui était présenté. En poussant la « cuiller dans la bouche, les mâchoires s'é- « cartaient; mais il fallait porter la cuiller « jusqu'à l'œsophage, pour que les aliments « se précipitassent dans l'estomac[1]. »

Je n'ai pu lire ceci sans me rappeler les animaux auxquels, dans mes expériences sur l'encéphale, j'avais enlevé le cerveau proprement dit[2] tout entier. Ces animaux ne mangeaient plus d'eux-mêmes; ils résistaient aux efforts qu'on faisait pour leur ouvrir la bouche; il fallait porter les aliments jusque dans leur gosier; ils ne les avalaient qu'alors.

L'animal qui a perdu son *cerveau proprement dit* tout entier a perdu tout instinct, toute intelligence, toute volition. Il a perdu tout mouvement volontaire, et cependant il avale, parce que l'action d'avaler ne dépend pas de la volonté. Il suffit qu'un corps touche le pharynx pour qu'aussitôt la déglutition s'opère. En d'autres termes, il y a une suite

1. *Des maladies mentales,* t. II, p. 325.
2. *Lobes* ou *hémisphères cérébraux.*

de mouvements voulus qui conduisent l'aliment jusqu'au pharynx : ce point atteint, le mouvement voulu s'arrête, et le mouvement involontaire commence.

J'ai fait voir, par mes expériences, que le cerveau pris en général, l'encéphale, se compose de trois parties principales, essentiellement distinctes : le cerveau proprement dit (*lobes* ou *hémisphères cérébraux*), siége de l'intelligence; le cervelet, siége du principe qui coordonne, qui équilibre les mouvements de locomotion; et la moelle allongée, siége du principe même de la vie[1].

De ces trois parties, une seule, le cerveau proprement dit, est siége de l'intelligence; et par conséquent seule elle est siége de la folie, de l'idiotisme. Dans l'idiot, le cerveau proprement dit n'agit pas. L'idiot est dans le même cas, dans le même état que l'animal qui a perdu ses *lobes* ou *hémisphères cérébraux*, son *cerveau proprement dit* tout entier.

1. Voyez mes *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux* (2e édition).

Dans la *démence,* le cerveau agit et l'intelligence paraît, mais une intelligence très-faible. Il y a des idées, mais interrompues, fugitives, éparses. Ce qui manque, c'est la chaîne, la suite, pour parler comme Leibnitz, la *consécution* des idées.

Dans l'étude des *maladies mentales,* le philosophe commence souvent le tableau que le médecin achève. Pinel cherche un exemple du premier degré de la *démence,* et il le trouve dans le Ménalque de La Bruyère. Ménalque entreprend vingt choses qu'il interrompt pour passer à d'autres ; il ouvre sa porte pour sortir et il la referme; il se rase à moitié; il se marie le matin et l'oublie le soir...

Je cherche un exemple du second degré de la *démence,* et ce n'est plus La Bruyère, c'est Pinel qui me le fournit. « Je puis citer, » dit Pinel, « un aliéné que j'ai eu souvent sous « les yeux. Jamais image plus frappante du « chaos que ses mouvements, ses idées, ses « propos, les élans confus et momentanés de « ses affections morales; il s'approche de moi, « me regarde, m'accable d'une loquacité exu-

« bérante et sans suite. Un moment après, « il se détourne et se dirige vers une autre « personne qu'il assourdit de son babil éternel « et décousu... Entre-t-il dans une chambre, « il a bientôt déplacé et bouleversé tous les « meubles, il saisit avec ses mains une table, « une chaise qu'il enlève, qu'il secoue, qu'il « transporte ailleurs;... il va, vient et revient « sur ses pas; il s'agite sans cesse sans con- « server le souvenir de son état antérieur, « de ses amis, de ses proches;... et il semble « être entraîné par un roulement perpétuel « d'idées et d'affections morales décousues « qui disparaissent et tombent dans le néant « aussitôt qu'elles sont produites[1]. »

Locke dit très-bien « qu'il ne paraît pas « que les fous aient perdu la faculté de rai- « sonner, mais qu'ayant joint mal à propos « certaines idées, ils les prennent pour des « vérités, et se trompent de la même manière « que ceux qui raisonnent juste sur de faux

1. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, p. 179.

« principes[1]. » Il faut entendre, par les fous dont Locke parle ici, les *mélancoliques* et les *maniaques*, car, au contraire, le caractère essentiel du fou qui est en *démence* est précisément, comme on vient de voir, de manquer de liaison, de suite dans ses idées, en un mot, de raisonnement.

Le raisonnement tient à la suite des idées. Qui observe la suite des idées raisonne bien; qui rompt cette suite raisonne mal; qui mêle et confond les idées déraisonne. Plus le mélange est incohérent, plus le déraisonnement est sensible. Le déraisonnement général, continu, permanent, est la *démence*.

Le *mélancolique* raisonne juste, mais il part d'un faux principe. « Vous verrez un « fou, dit Locke, qui, s'imaginant être roi, « prétend, par une juste conséquence, être « servi, honoré et obéi selon sa dignité[2]. » — « Le fou, qui, dit Pinel, se croit Mahomet,

1. *Essai philosophique sur l'entendement humain*, p. 110.
2. *Ibid.*, p. 110.

« coordonne tout ce qu'il fait, tout ce qu'il « dit avec cette idée... »

Le *mélancolique* n'est fou que sur un seul point; sur tous les autres points il est sensé. C'est un fou partiel. Le *maniaque* est un fou universel, il n'est sensé sur rien. « Le fou « universel, dit Leibnitz, manque de juge- « ment en toute occasion[1]. »

On voit quelle est la marche des faits dans les quatre espèces de folies distinguées par Pinel. L'*idiot* n'a point d'idées; le fou par *démence* a des idées, mais il ne peut les associer, les suivre; le *mélancolique* associe mal ses idées, juge mal sur un sujet donné; et le *maniaque* associe mal ses idées, juge mal sur tous les sujets.

Un des résultats les plus curieux des observations de Pinel est celui qui nous montre les divers éléments de l'entendement humain susceptibles de se conserver ou de s'éteindre séparément. Condillac, voulant démêler ce que nous devons à chacun de nos sens, ima-

1. *Opera philosophica*, p. 237.

gine une statue qu'il doue successivement de l'odorat, du goût, de l'ouïe, de la vue, du tact. Dans les observations de Pinel, ce n'est plus une statue, c'est l'homme lui-même qui conserve ou perd séparément chacune de ses facultés : le jugement, la mémoire, la volonté, les instincts, etc. La statue de Condillac est l'analyse abstraite de l'intelligence humaine; les observations de Pinel en sont l'analyse expérimentale.

Dans le plus haut degré d'un accès de *manie*, toutes les *facultés*[1] sont perdues ou perverties : la mémoire, le jugement, etc.

1. Par le mot *faculté*, Pinel n'entend point ici (ai-je besoin de le dire?) les *intelligences individuelles* de Gall (voyez, sur les idées de Gall, mon livre intitulé : *Examen de la phrénologie*). Les *facultés* sont les *modes* de l'esprit. « Je trouve en moi, dit Descartes, « diverses *facultés* de penser qui ont chacune leur « manière particulière,.... d'où je conclus qu'elles sont « distinctes de moi, comme les *modes* le sont des « choses. » L'esprit de l'homme est un et multiple. Il est un par son essence, il est multiple par ses *facultés*, par ses *modes*. Et ces *facultés* s'altèrent isolément. Elles se développent isolément aussi ; elles s'éteignent de même. Celles qui dominent à un âge ne sont pas celles qui dominent à un autre; tandis que quelques-

Cependant il arrive quelquefois, au milieu du trouble général, qu'une faculté subsiste, l'attention, par exemple : « Dans plusieurs « cas de *manie*, dit Pinel, les écarts de l'ima- « gination n'empêchent point les aliénés de « mettre de l'enchaînement dans la plupart « de leurs idées, et de concentrer avec force « leur attention sur quelques-unes[1]... »

D'autres fois, c'est la *mémoire*. « On ne « doit pas méconnaître, dit Pinel, que les « alliénés conservent, dans plusieurs cas, la « mémoire de tout ce qui s'est passé durant « leur agitation fougueuse; ils en témoignent « les regrets les plus vifs lors de leurs inter- « valles lucides ou de leur entière guérison,

unes s'affaiblissent, d'autres s'élèvent ; par ces facultés *successives* l'esprit du vieillard même se renouvelle, etc.

« Il y a plus d'apparence à combattre le sentiment « du P. Malebranche sur les idées ; car il n'y a aucune « nécessité, ce semble, de les prendre pour quelque « chose qui soit hors de nous. Il suffit de considérer « les idées comme des notions, c'est-à-dire comme des « modifications de notre âme. » Leibnitz. *Opera philosophica*, p. 737.

1. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, p. 79.

« et ils fuient la rencontre de ceux qui les « ont vus dans cet état, comme si on pouvait « se reprocher les suites involontaires d'une « maladie[1]. »

D'autres fois encore, c'est le *jugement :* « Les hospices des aliénés, dit Pinel, ne sont « jamais sans offrir quelque exemple d'une « manie marquée par des actes d'extrava- « gance avec une sorte de jugement conservé « dans toute son intégrité[2]. »

On a vu, d'un autre côté, des attaques d'apoplexie déterminer la perte d'une seule faculté, de la *mémoire* seule, et même d'une seule espèce de *mémoire*, de celle des *lieux*, de celle des *noms*, etc. Auguste Broussonnet, professeur de botanique à l'École de médecine de Montpellier, perdit, après une attaque d'apoplexie, non la mémoire en général, mais la seule mémoire des noms propres.

Le livre de Pinel, bien étudié, serait une mine de matériaux pour le philosophe.

1. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, p. 88.
2. *Ibid.*, p. 93.

Il en serait une aussi pour le moraliste. C'est là que paraît bien cette vérité, si grande et si peu connue, que l'esprit a ses maladies comme le corps; qu'il a besoin, tout autant que le corps, de précautions, de soins, de régime; et que sa *santé* n'est pas moins fragile.

La plupart des aliénations prennent leur source dans des passions désordonnées, extrêmes : les folies ne sont alors que les passions mêmes portées à l'excès. Celui qui a dit que les passions sont les maladies de l'âme a dit une vérité générale; celui qui a dit que la colère est une fureur, une manie passagère (*ira furor brevis est*), a dit une vérité particulière.

Mais aussi, ce qu'il faut proclamer très-haut, c'est que les passions les plus nobles, les plus pures par leur principe, d'amers chagrins, de longs soucis (la tristesse, que Buffon appelle si éloquemment *la douleur de l'âme*), inspirés par les motifs les plus naturels et les plus respectables, peuvent conduire à la folie. « On observe, dit Pinel, dans tous les asiles « consacrés aux aliénés, des personnes de

« l'un et de l'autre sexe, recommandables « par une vie sobre et laborieuse, les mœurs « les plus irréprochables et une extrême déli- « catesse de sentiments[1]... » — « Nulle « part, » dit-il encore, « je n'ai vu des époux « plus dignes d'être chéris, des pères ou des « mères plus tendres, des personnes plus « attachées à leurs devoirs[2].... »

La folie est une des maladies qu'on a étudiées le plus tard, parce que c'est une de celles qu'il était le plus difficile d'étudier. Mais aujourd'hui que la physiologie, aujourd'hui que la philosophie ont fait tant de progrès, l'application de ces progrès à l'étude de la folie, étude si intéressante et si triste, n'est-elle pas tout à la fois un des premiers besoins de la science et l'un des premiers devoirs envers l'humanité?

1. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, p. 123.
2. *Ibid.*, p. 141.

II

ESQUIROL
OU DES ÉTUDES PROFONDES SUR LA FOLIE.

Nous avons vu les trois questions principales que Pinel s'était posées dans l'étude de la folie : la classification des espèces, l'analyse expérimentale de l'intelligence humaine, et le traitement moral. Esquirol a repris ces trois questions, et les a toutes trois éclairées d'un jour nouveau.

I. *Classification des espèces.* Pinel comptait quatre espèces de folie : l'*idiotisme*, la *démence*, la *mélancolie* et la *manie*.

Esquirol fait, des quatre espèces établies

par Pinel, quatre genres : l'*idiotie*[1], la *démence*, la *monomanie*[2], la *manie;* et chacun de ces genres a ses espèces : l'*idiotie* proprement dite et l'*imbécillité* sont deux espèces du genre *idiotie;* la *monomanie triste* et la *monomanie gaie* sont deux espèces du genre *monomanie*, etc., etc.

L'*idiotie* a plusieurs degrés. J'en trouve, dans Pinel, trois exemples fort remarquables. Une jeune idiote ne reconnaît une substance pour aliment qu'autant qu'on la met dans sa bouche : qu'on lui donne sa nourriture, elle ne témoigne aucun plaisir; qu'on la lui enlève, elle ne témoigne aucune peine. Une autre voit arriver son dîner avec plaisir; si on feint de le lui enlever, elle se fâche; mais, sa faim assouvie, elle laisse emporter les restes de sa nourriture sans aucune prévoyance pour l'avenir. Une troisième prévoit, demande à boire et à manger, garde les aliments qui lui restent, même après

1. *Idiotie — idiotisme* de Pinel.
2. *Monomanie — mélancolie* de Pinel.

qu'elle est rassasiée[1]. Voilà donc trois idiotes : la première ne connaît pas, la seconde connaît et ne prévoit pas, la troisième connaît et prévoit ; et, à suivre ainsi toutes les nuances, les degrés seraient infinis.

Mais, à s'en tenir aux nuances tranchées, et à prendre pour signe caractéristique le signe le plus élevé de l'intelligence de l'homme, la parole, on s'arrête, avec Esquirol, à ces deux degrés : celui de l'*imbécile*, qui parle, et celui de l'*idiot*, qui ne parle pas.

Au plus bas degré de l'*idiotie*, l'*idiot* n'a ni phrase, ni mot, ni monosyllabe ; un peu plus haut, il articule quelques mots ou quelques cris ; un peu plus haut encore, il prononce quelques phrases très-courtes.

Au plus bas degré de l'*imbécillité*, l'*imbécile* parle ; au plus haut degré, il a la parole libre et facile ; il parle même beaucoup, il parle trop ; il parle plus qu'il ne pense. Un exemple, pris dans Esquirol, va nous donner une idée de l'*imbécile* de ce degré.

1. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, p. 66.

« ..... Incapable d'attention, jamais il n'a « pu, dit Esquirol, ni lire avec soin, ni écrire « une lettre quelque courte qu'elle fût, ni re- « tenir ce qu'il lisait. Il court à l'aventure « dans les champs ; il parle beaucoup, il est « même bavard, et toujours à côté du sujet « dont on parle. Il emploie les mots les uns « pour les autres. Toujours content, il rit sans « motif, quelquefois il rit seul... A trente- « sept ans, son intelligence est au-dessous de « celle d'un enfant de dix ans, quelque soin « qu'on ait pris pour la développer... On ap- « préciera la portée de son intelligence par le « trait suivant : son médecin lui ordonna de « monter à cheval, et tous les jours il mon- « tait, pendant une heure, un cheval dans « l'écurie de son père, sans soupçonner que « c'était une promenade à cheval qu'on lui « avait ordonnée ; le hasard fit découvrir « cette manière d'exécuter les ordonnances « de son médecin[1]. »

1. *Des maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal* (1838), t. II, p. 290.

« L'*idiotie* et l'*imbécillité* diffèrent essen-
« tiellement de la *démence,* » dit Esquirol[1]; et, pour l'*idiotie,* qui est le manque absolu, ou presque absolu de l'intelligence, cela n'est pas douteux. La ligne qui sépare l'*imbécillité* de la *démence* est plus difficile à tracer. Elle n'en est pas moins réelle. L'*imbécillité*, comme l'*idiotie,* dont elle n'est qu'un degré, commence avec la vie ; la *démence,* du moins en général, ne commence qu'après la puberté, comme la *monomanie,* comme la *manie ;* l'*imbécillité,* non plus que l'*idiotie,* ne varie jamais, n'ayant ni début à proprement parler, puisqu'elle commence avec la vie, ni relâchement, ni fin, tandis que la *démence* a son début, son accroissement, ses intermittences, et (si l'on excepte la *démence sénile*) sa terminaison ; l'*idiotie,* l'*imbécillité* tiennent à un vice originel dans la conformation du cerveau, la *démence* ne tient à rien de semblable ; enfin, si nous venons au caractère le plus intime, j'entends au mode intellectuel lésé, nous

1. *Des maladies mentales,* etc., t. II, p. 284.

trouverons que ce mode lésé n'est pas le même dans l'*imbécillité* et dans la *démence*. Ce qui manque dans la *démence*, c'est la liaison, la suite des idées; ce qui manque dans l'*imbécillité*, c'est la formation complète des idées. L'*imbécile* n'a que des idées à demi formées; son intelligence est une intelligence arrêtée dans son développement, une intelligence avortée : « L'*imbécile* est un grand enfant[1], » comme le dit très-bien Esquirol.

Or, qu'on étudie l'enfant[2], on verra qu'il a d'abord des mots sans idées, qu'il n'a que des idées à demi formées, qu'il a longtemps plus de mots que d'idées; on verra qu'il applique d'abord les mots au hasard, puis qu'il les applique mieux, puis qu'il les applique juste aux idées. Cette application, cette adaptation juste des mots aux idées est le caractère le plus sensible de la raison. L'enfant y arrive chaque

1. *Des maladies mentales*, etc., t. II, p. 297.

2. « L'enfant qui jase et le vieillard qui radote n'ont « ni l'un ni l'autre le ton de la raison, parce qu'ils « manquent également d'idées; le premier ne peut « encore en former, et le second n'en forme plus. » (Buffon, t. II, p. 340.)

jour par un progrès nouveau; l'*imbécile* n'y arrive jamais, l'*imbécile* n'arrive jamais jusqu'à la raison.

L'*imbécile* et le fou par *démence* ont, tous deux, une raison incomplète : l'*imbécile*, parce qu'il n'a pas acquis; le fou par *démence*, parce qu'il a perdu.

Les espèces du genre *démence* sont : la *démence aiguë*, qui, comme toutes les maladies ordinaires, comme la *manie*, comme la *monomanie*, a son début, son accroissement, son déclin, sa guérison; la *démence chronique*, déterminée par tout ce qui épuise le système nerveux, particulièrement le cerveau; et la *démence sénile*, qui est la caducité intellectuelle, dernier terme de toutes les intelligences, même des plus belles.

Pinel, ce grand observateur, cet homme d'une raison si étendue, si ferme, cette *tête vaste et géométrique*, comme l'appelle M. Cuvier, finit sa vie dans un état de *démence*. « Il n'est que trop vrai, dit M. Cuvier, que, « sur la fin de sa vie, M. Pinel sentit par de-

« grés approcher un état qu'il avait si souvent « étudié dans les autres..... Ce n'était « plus, » ajoute M. Cuvier « qu'un souvenir, « mais le souvenir d'un beau génie et d'un « excellent homme[1]. »

Pinel définit la *mélancolie :* un délire partiel avec abattement, tristesse, penchant au désespoir. Mais il est une forme de *mélancolie* qui n'est point triste, et Pinel le savait très-bien. « Rien n'est plus inexplicable, dit-il, et « cependant rien n'est mieux constaté que les « deux formes opposées que peut prendre la « *mélancolie.* C'est quelquefois une bouffis- « sure d'orgueil et l'idée chimérique de pos- « séder des richesses immenses ou un pouvoir « sans bornes ; c'est, d'autres fois, l'abatte- « ment le plus pusillanime, une consternation « profonde ou mêlée de désespoir[2]. »

Esquirol fait du mot *monomanie* un terme générique qui embrasse les deux espèces de folies indiquées ici par Pinel : la *monomanie*

1. *Éloge de Pinel.*

2. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale,* p. 165.

triste et la *monomanie gaie*[1]. Le fou qui se croit roi, celui qui se croit Mahomet, ne sont pas tristes. Le fou du Pirée, qui se croyait maître de tous les vaisseaux qui entraient dans ce port, était gai. Esquirol cite une foule de *monomanes* qu'il dépeint ainsi : « Satisfaits « d'eux-mêmes, contents des autres, heu- « reux, joyeux, communicatifs, ils rient, ils « chantent, ils dansent, etc.[2]. »

La *monomanie gaie* a d'ailleurs ses variétés, comme la *monomanie triste;* il y a la *monomanie d'enthousiasme*, la *monomanie d'amour,* etc., comme il y a la *monomanie hypocondriaque,* la *monomanie homicide,* etc.[3].

Les espèces du genre *manie* sont la *manie continue,* la *manie intermittente*[4] et la *manie*

1. Esquirol, t. I, p. 398 et suiv.
2. Id., t. II, p. 6.
3. Id., t. II, p. 7 et suiv.
4. « Un accès de *manie intermitente* peut être « regardé comme le vrai type de la *manie continue,* » dit Pinel. (Pinel. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale,* p. 153.) Et, en effet, chaque accès particulier présente toutes les phases de la maladie totale.

raisonnante, mélange singulier de raison et d'égarement, phénomène étrange, et digne de la plus profonde méditation.

Un des meilleurs chapitres de l'ouvrage que j'analyse est celui qui traite des *hallucinations.* Les *hallucinations* sont un élément de la plupart des folies, des *monomanies,* des *manies,* etc. Il est peu de *maniaques,* peu de *monomaniaques* qui ne soient *hallucinés.* Mais cet élément constitue souvent, à lui seul, une maladie déterminée, distincte, une folie propre.

Esquirol est le premier qui nous ait bien fait connaître cette folie.

Il commence par séparer l'*hallucination* des *illusions* des sens. L'*illusion* est une erreur des sens que le cerveau corrige. Quand nous sommes dans un bateau, c'est le rivage qui paraît fuir : un peu de réflexion dissipe bien vite cette *illusion.*

L'*hallucination* est un fait purement cérébral; les sens n'y sont pour rien, et si véritablement pour rien que souvent l'*hallucination*

a lieu, quoique les sens manquent. Un *halluciné* entend des *voix* qui le poursuivent, qui le menacent, et il est sourd[1]; un autre voit des objets qui l'effraient ou qui le charment, et il est aveugle[2].

L'*hallucination* a beaucoup de rapport avec le rêve. Dans nos rêves, nous entendons, mais ce n'est point par nos oreilles[3]; nous voyons, mais ce n'est point par nos yeux : c'est le cerveau seul qui entend, qui voit. « L'*halluciné*, dit très bien Esquirol, rêve tout « éveillé[4]. » Voltaire avait déjà dit d'une manière plus générale et très-spirituelle : « Le « rêve est une folie passagère[5]. »

Une analogie, bien saisie, est un trait de lumière. Sans l'état de rêve, l'état de folie nous serait plus inconnu encore. L'homme le plus sage est fou dans un rêve. Il y est du moins *halluciné;* il entend des paroles qu'on

1. Esquirol, t. I, p. 196.
2. Id., t. I, p. 195.
3. Quand nous entendons un bruit extérieur, un bruit réel, c'est que nous commençons à nous réveiller.
4. Esquirol, t. I, p. 192.
5. *Dictionnaire philosophique*, art. *Folie*.

ne profère point; il voit des personnes absentes, des êtres qui ne sont pas; il voit, et il a les yeux fermés. Le rêve est donc un état purement cérébral, comme l'*hallucination*, comme la folie.

Or, dans le rêve, le cerveau n'est ni tout à fait endormi, car il n'agirait point, ni tout à fait éveillé, car il agirait complétement : il est à demi endormi, à demi éveillé, à demi agissant; et c'est pourquoi tout nous y paraît mal démêlé, confus ; c'est pourquoi nous y sommes le jouet de mille erreurs; c'est pourquoi, enfin, la raison nous manque, car l'exercice de la raison veut l'action pleine et entière du cerveau.

II. *Analyse expérimentale de l'intelligence humaine.* L'analyse expérimentale de l'intelligence humaine peut être faite de trois manières : ou à la manière du philosophe qui cherche le caractère propre de chaque élément intellectuel pour le spécifier et le distinguer; ou à la manière de Pinel et d'Esquirol, qui voient, dans les folies, chaque élément dis-

tinct se conserver. se perdre séparément, s'isoler, se dégager des autres. La troisième manière serait d'étudier l'enfant, et de marquer chaque élément nouveau à mesure qu'il paraît et se développe.

J'ai déjà indiqué quelques résultats des belles études de Pinel touchant la perte ou la conservation séparée de nos différentes facultés, ou plutôt des différents modes de notre faculté pensante[1] : l'attention, la mémoire, le jugement, la volonté, etc. Esquirol a continué ces belles études. Il voit, par exemple, dans les diverses *monomanies*, le mal se borner tantôt aux seules facultés intellectuelles, tantôt aux seules facultés morales, tantôt aux seules facultés instinctives; et de là les trois espèces de *monomanies* qu'il appelle *monomanies intellectuelles*, *monomanies affectives* et *monomanies instinctives*[2].

Les observations d'Esquirol touchant l'*attention* ont une importance particulière. L'at-

1. Voyez, ci-devant, p. 186.
2. Esquirol, t. II, p. 2.

tention joue un rôle distinct dans chaque folie : le *maniaque* ne peut la fixer sur rien[1] ; le *monomaniaque* ne peut la détourner de l'objet sur lequel elle est concentrée[2] ; le fou par *démence* est trop faible pour avoir une attention soutenue[3] ; chez l'*imbécile*, chez l'*idiot*, l'attention manque[4]. Ainsi, la *manie* se caractérise par la *dispersion* de l'attention ; la *monomanie* par sa *concentration ;* la *démence* par son *engourdissement*, par sa *débilité ;* l'*imbécillité*, l'*idiotie* par son *absence*.

Et ces remarques deviennent le principe le plus fécond du traitement moral. Il faut réduire le *maniaque* à un très-petit nombre de sensations, à des sensations vives, inattendues, qui fixent son attention[5] ; il faut arracher le *monomaniaque* à ses idées concentrées, il faut détourner, disperser son attention[6] ; il

1. Esquirol, t. I, p. 20.
2. Id., t. I, p. 21.
3. Id., t. I, p. 21.
4. Id., t. I, p. 21.
5. Id., t. I, p. 132.
6. Id., t. I, p. 132.

faut exciter l'attention affaiblie du fou par *démence*[1], etc.

Le retour de l'*attention* est toujours le signe le plus certain du retour même de la raison.

Nous ne raisonnons bien, nous ne raisonnons juste que par une suite d'efforts que nous demandons à notre attention. L'homme distrait déraisonne. Au contraire, dès que l'aliéné redevient capable d'attention, il redevient capable de raisonnements justes.

« Si, dit Esquirol, une sensation forte, « agréable, pénible ou inattendue, fixe l'at- « tention du *maniaque*, ou détourne l'atten- « tion du *monomaniaque;* si une violente « commotion réveille l'attention de celui qui « est en *démence*, aussitôt l'aliéné devient « raisonnable, et ce retour à la raison dure « aussi longtemps que l'effet de la sensation, « c'est-à-dire aussi longtemps que le malade « reste le maître de diriger et de soutenir son « attention[2]. »

1. Esquirol, t. I, p. 132.
2. Id., t. I, p. 21.

L'enfant nous offre encore ici quelque chose de très-propre à guider nos vues : dès qu'on peut le rendre attentif, on peut commencer à l'instruire ; au contraire, dès que le vieillard commence à perdre son attention, toutes ses autres facultés se perdent. Le vieillard se souvient des faits anciens, et oublie les faits récents : c'est qu'il a vu les premiers avec une attention forte ; il n'avait plus qu'une attention débile quand il a vu les autres.

Les observations d'Esquirol sur l'attention[1]

1. Laromiguière est un des philosophes qui ont le mieux senti toute l'importance du rôle que joue l'attention dans les opérations de l'esprit. « Les organes ex-« térieurs des sens, dit-il, le cerveau et l'âme doivent « être considérés dans deux états entièrement oppo-« sés. Dans le premier état, l'organe et le cerveau « reçoivent le mouvement, et l'âme reçoit la sensation : « l'impulsion est du dehors au dedans, et l'âme est « passive. Dans le second état, l'action est du dedans « au dehors, et l'âme est active. Toutes les langues du « monde attestent cette vérité. Partout on *voit* et l'on « *regarde;* on *entend* et l'on *écoute;* on *sent* et l'on « *flaire;* on *goûte* et l'on *savoure;* on reçoit l'impres-« sion mécanique des corps et on les remue. » (*Leçons de philosophie,* IVe leçon.) — Tout cela est très-juste. Avec l'*attention,* l'*action* de l'esprit commence. L'*attention* est l'*action.* — « L'étude pathologique des

me conduisent à celles qu'il a faites sur la réflexion, et les unes et les autres aux résultats nouveaux dont il a enrichi la théorie du traitement moral. Je passe donc tout de suite à ce qui regarde ce traitement.

III. *Traitement moral.* Que se propose-t-on dans le traitement de la folie? De faire cesser le trouble des passions et de l'intelligence. C'est donc à manier convenablement l'intelligence et les passions que tout doit tendre. Il faut ramener le fou à l'attention, et par l'attention à la réflexion, et par la réflexion à la raison même.

Or, pour ramener ainsi le fou à l'attention, à la réflexion, à la raison, le moyen le plus efficace, ou plutôt, selon Esquirol, le seul réellement efficace est l'isolement. L'isolement lui paraît indispensable; mais ce moyen

« facultés de l'âme, dit Esquirol, conduirait-elle aux « mêmes résultats que ceux auxquels M. Laromiguière « s'est élevé dans ses Leçons de philosophie? Des faits « nombreux justifieront cette donnée psychologique « sur laquelle repose un principe fécond de thérapeu- « tique des maladies mentales. » (T. I, p. 21.)

indispensable, comment agit-il? quels en sont les effets? et comment ces effets sont-ils utiles?

Le chapitre où Esquirol analyse les effets de l'isolement est un des chapitres les plus remarquables de son livre, et celui peut-être où paraît le mieux toute la sagacité, si longtemps exercée, de cet esprit naturellement fin et juste.

L'aliéné n'est privé ni de sensibilité ni d'intelligence; un aliéné qui veut dissimuler son état prouve, par cela seul, qu'il conserve une partie de sa raison; le maniaque le plus furieux pense et raisonne : ses pensées l'emportent. Il faut commencer par le dompter, pour lui apprendre plus tard à se dompter lui-même.

Or, dans sa maison, chez lui, tout s'oppose à l'établissement de ce joug salutaire qu'il doit subir. Qui ne se conduit plus ou moins, chez soi, en enfant gâté? Qui ne s'y abandonne d'autant plus à ses fantaisies qu'il se sent plus aimé, plus toléré? Qui prise assez les soins

d'une épouse ou d'une mère? D'ailleurs, tout est pénible chez soi, surtout la sévérité, le blâme : « Je ne survivrais pas à ma dou-« leur, » disait un aliéné à Esquirol, « si ma « femme permettait qu'on me soumît chez « moi à un pareil traitement, quelque indis-« pensable qu'il fût[1]. »

« Qui n'a éprouvé, dit Esquirol, ce saisis-« sement indéfinissable qui s'empare de notre « être, lorsque nous sommes brusquement « enlevés à nos habitudes et à nos affec-« tions[2]? » L'isolement frappe l'aliéné d'un étonnement subit qui le déconcerte; la nouveauté des impressions fixe son attention; la chaîne vicieuse de ses idées se brise : on lui obéissait chez lui, ici c'est lui qui est contraint d'obéir. Ce renversement complet de situation le force à réfléchir et sur ce qui l'entoure et sur lui-même, à rentrer en soi, à se voir, à voir son état. « Il commence, dit Esquirol, à « soupçonner qu'il est malade; et s'il acquiert

1. Esquirol, t. II, p. 761.
2. Id., t. II, p. 762.

« cette conviction, la guérison n'est pas éloi-
« gnée[1]. »

IV. *Hygiène morale.* De même qu'il y a un traitement moral, une *thérapeutique morale,* il y a aussi une *hygiène morale* de la folie.

Les *passions* sont la grande cause de la folie.

Toute l'hygiène morale de la folie est donc dans l'art de diriger les passions ou de les combattre; et cet art n'est autre, comme nous venons de le voir, que celui de les soumettre à la raison par l'attention et par la réflexion. Toute passion *inattentive, irréfléchie,* marche vers la folie.

Esquirol distingue très-bien les passions, sous le point de vue qui nous occupe, en passions primitives et en factices. Les passions primitives sont l'amour, la colère, la crainte, etc.; les passions factices sont l'ambition, l'avarice, l'amour des distinctions, etc.;

1. Esquirol, t. I, p. 128.

et celles-ci, les passions factices, sont celles qui font le plus de mal.

Tout ce qui influe sur les passions est du domaine de l'*hygiène morale :* les idées dominantes, les mœurs, les vices de l'éducation, etc.

Les *idées dominantes* de chaque époque, lorsqu'elles s'emparent fortement des esprits, se transforment en véritables passions, surtout les idées politiques et les idées religieuses, les plus vives, les plus générales de toutes, et qui semblent se partager les siècles. « Le fanatisme religieux, qui a causé tant de folies « autrefois, dit Esquirol, a perdu toute son « influence aujourd'hui, et produit bien rare- « ment la folie[1]. » — « Tel individu, » ajoute-t-il, « que les frayeurs révolution- « naires de 93 rendirent aliéné, le fût « devenu, il y a deux siècles, par la crainte « des sorciers et du diable[2]. »

« L'influence de nos troubles politiques, » dit-il encore, « a été si constante que je pour-

1. Esquirol, t. I, p. 60.
2. Id., t. I, p. 55.

« rais donner l'histoire de notre révolution,
« depuis la prise de la Bastille jusqu'à nos
« jours, par celle de quelques aliénés dont la
« folie se rattache aux événements qui ont
« signalé cette période de notre histoire.....
« Lorsque le pape vint en France, les folies
« religieuses furent plus nombreuses ; lorsque
« Bonaparte fit des rois, il y eut beaucoup
« de rois et de reines dans les maisons d'aliénés[1]... »

Les *mœurs* ne méritent d'être appelées bonnes qu'à proportion de l'empire qu'elles nous donnent sur les passions. Ce qui fait le caractère le plus profond des mœurs d'un individu, d'une époque, d'un peuple, c'est la manière dont chaque individu, chaque époque, chaque peuple, gouverne ses passions, ou s'y abandonne.

Viennent enfin les *vices de l'éducation;* et c'est toujours par les rapports qu'ils ont avec les passions qu'il faut les juger. La meilleure éducation serait celle qui nous prémunirait le

1. Esquirol, t. I, p. 54.

mieux contre les passions ; la plus mauvaise est celle qui nous y livre.

Esquirol fait à l'éducation actuelle plusieurs reproches, et tous fort graves. On s'occupe beaucoup de l'esprit, mais on neglige le cœur. « Nous semblons ignorer, dit-il, que le cœur « a, comme l'esprit, besoin d'éducation. La « tendresse ridicule et funeste des parents « soumet aux caprices de l'enfance la raison « de l'âge mûr. Chacun donne à son fils une « éducation supérieure à celle qui convient à « sa position, à sa fortune... Accoutumé à « suivre tous ses penchants, n'étant point « façonné par la discipline à la contrariété, « l'enfant, devenu homme, ne peut résister « aux vicissitudes, aux revers dont la vie est « agitée [1]... »

Les passions sont donc, comme je le disais tout à l'heure, la grande cause de la folie. C'est donc, encore une fois, à les prévenir, à les diriger, à les combattre, que tout doit tendre.

1. Esquirol, t. I, p. 50.

« Nous sommes toujours coupables de nos « maladies spirituelles, » a dit Cicéron ; et Pinel finit son livre par ces paroles : « La « médecine ne peut concourir plus puissam- « ment au retour d'une saine morale qu'en « faisant l'histoire des maux qui résultent de « son oubli. »

III

GEORGET OU DU SIÉGE DE LA FOLIE[1].

§ 1.

Du siége de la folie, tel que l'entendent Gall et Georget.

« Il semble en général, dit Pinel, que le « siége primitif de la manie est dans la région « de l'estomac, et que c'est de ce centre que « se propage, comme par une espèce d'irra-

1. Pinel et Esquirol ont laissé des élèves, dignes continuateurs de la grande étude qu'ils ont fondée. Deux de ces élèves, Georget et Leuret, sont morts prématurément. J'ai cru devoir joindre un aperçu rapide de leurs travaux à l'analyse que je viens de donner des travaux des deux savants observateurs, des deux hommes de bien qui furent leurs maîtres.

« diation, le trouble de l'entendement[1]. »

« Tantôt, dit Esquirol, les extrémités du « système nerveux et les foyers de sensibilité « placés dans diverses régions, tantôt l'ap- « pareil digestif, tantôt le foie et ses dépen- « dances,... sont d'abord le siége du mal[2] »

Gall est le premier moderne[3] qui ait clairement vu que le cerveau seul est le siége de la folie[4].

Hippocrate disait pourtant, il y a vingt

1. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, p. 141.

2. *Dictionnaire des sciences médicales*, art. *Folie*. En reproduisant cet article dans son livre, Esquirol change les mots : « sont d'abord le siége du mal » en ceux-ci : « le premier point de départ de la maladie » (t. I, p. 75) ; et ce changement est insuffisant, comme on va le voir.

3. *Le premier moderne :* je parle des médecins proprement dits, des physiologistes ; car, pour les philosophes, plus libres de se laisser aller au sentiment commun, ils ont toujours mis la folie dans le cerveau. « Dans la folie, dit Bossuet, le cerveau est agité tout « entier..... » *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, p. 245.

4. *Anatomie et physiologie du cerveau*, etc., t. II. p. 191 et 437.

siècles : « C'est par le cerveau que nous « tombons dans la manie [1]... »

Georget a eu tout à la fois le mérite d'introduire, dans l'étude de la folie, la proposition tirée du système de Gall « que le cerveau seul est le siége de la folie », et le tort de vouloir y introduire tout le système [2].

Le siége de la folie est et ne peut être que dans le cerveau. Le siége de la folie est évidemment le même que celui de la raison. D'une part, il n'y a point de folie sans délire, signe extérieur du trouble de la raison. D'autre part, le délire est souvent le seul symptôme de la folie.

Il est le seul, toutes les fois que la folie est simple.

Tout le reste est complication. Les affections de l'appareil digestif, de la région du diaphragme, du foie, du cœur, etc., loin de venir avant, ne viennent qu'après. On faisait

1. Voyez ci-devant, p. 172.

2. Georget. *De la folie. — Considérations sur cette maladie, sur son siége, ses symptômes,* etc., 1820.

dépendre la folie de ces affections : point du tout, c'est de la folie qu'elles dépendent. « On « prenait l'effet pour la cause, » dit Georget[1]; et la méprise venait de ce que la folie a des préludes, un début, une *période d'incubation*, qui demandaient un observateur habile, et ne l'avaient pas eu.

« Souvent, dit Esquirol, les aliénés com-
« battent leurs idées fausses, leurs détermina-
« tions insolites avant que personne s'aper-
« çoive du désordre de leur raison et de la
« lutte intérieure qui précède l'explosion de
« la folie. Longtemps avant qu'un individu
« soit reconnu aliéné, ses habitudes, ses

1. *De la folie*, etc., p. 78.

2. « L'âme, en général, a son action propre et indé-
« pendante de la matière; mais comme il a plu à son
« divin auteur de l'unir avec le corps, l'exercice de ses
« actes particuliers dépend de la constitution des or-
« ganes matériels; et cette dépendance est non-seule-
« ment prouvée par l'exemple de l'imbécile, mais
« même démontrée par ceux du malade en délire, de
« l'homme en santé qui dort, de l'enfant nouveau-né
« qui ne pense pas encore, et du vieillard décrépit qui
« ne pense plus. » Buffon, t. IV, p. 18.

« goûts, ses passions changent. L'un se livre « à des spéculations exagérées qui ne réus- « sissent pas : ce revers n'est point cause, « mais premier effet de la maladie. Un autre « donne tout à coup dans la haute dévotion, « assiste à une prédication d'où il sort effrayé ; « il se croit damné. La prédication n'eût pas « produit cet effet, si la maladie n'avait existé « précédemment[1]. »

On ne pouvait mieux observer, on ne saurait mieux décrire la *période d'incubation*, la *période cachée* de la folie ; mais de ces faits, si finement saisis, Esquirol ne tire pas la conséquence, pourtant visible, qu'il est un moment où l'affection du cerveau, la folie, préexiste à l'affection de tout autre organe. La folie est donc une maladie primitive et non secondaire : le cerveau est le premier organe malade[2], et du cerveau malade dérive l'affection de tous les autres organes.

1. Esquirol, t. I, p. 77.

2. Oui, sans doute, mais comment l'est-il ? comment reconnaître les traces de son *mal?* et qu'à cet égard notre anatomie est encore bornée ! « Qui pourra jamais

« Le cerveau, dit très-bien Georget, ne peut « être longtemps malade sans que les autres « organes s'en ressentent; plusieurs fonc- « tions finissent par se déranger. Le som- « meil, d'abord troublé par des rêves pé- « nibles, finit par se perdre; il survient des « maux de tête,... les fonctions digestives « s'altèrent[1]... »

Il dit à propos des causes morales : « Les « causes qui tendent à déranger l'organisa- « tion du cerveau par l'exercice même de ses « fonctions sont les plus fréquentes, on pour- « rait presque dire les seules susceptibles de « produire l'aliénation mentale[2]... »

« dire en quoi l'organisation d'un imbécile diffère de « celle d'un autre homme? Le défaut est certainement « dans les organes matériels, puisque l'imbécile a son « âme comme un autre : or, puisque d'homme à homme, « où tout est entièrement conforme et parfaitement sem- « blable, une différence si petite qu'on ne peut la saisir « suffit pour détruire la pensée ou l'empêcher de naître, « doit-on s'étonner qu'elle ne soit jamais née dans le « singe qui n'en a pas le principe? » Buffon, t. IV, p. 18.

1. *De la folie*, etc., p. 184.

2. *Ibid.*, p. 160.

Il dit à propos du traitement moral : « Les « moyens moraux, toujours nécessaires, pro- « duisent des effets presque constants ;... les « moyens physiques n'agissent que secon- « dairement, et se bornent à détruire les « symptômes sympathiques[1]. »

On voit quel est le caractère des travaux de Georget.

Avec Georget commence l'*étude physiologique* de la folie.

§ 2.

Du siége précis de la folie.

L'ouvrage de Georget est de 1820. La première question qu'il se pose est celle du siége de la folie ; le premier fait qu'il établit est celui du siége de la folie dans le cerveau ; mais ce que Georget entend ici par cerveau, c'est le cerveau tout entier, c'est le cerveau pris en masse.

Mes expériences, publiées en 1822, ont

1. *De la folie*, etc., p. 258.

fait voir que le cerveau pris en masse, l'encéphale[1], se compose de trois parties essentiellement distinctes : la moelle allongée, siége du principe de la vie; le cervelet, siége du principe qui coordonne les mouvements de locomotion; et le cerveau proprement dit (*lobes* ou *hémisphères cérébraux*), siége, et siége exclusif, unique, de la pensée, de la raison, de l'intelligence.

Tout est relatif. Avant 1822, avant mes expériences, il y avait du mérite à dire que le cerveau pris tout entier, pris au sens vulgaire, était le siége de la folie. Dire cela aujourd'hui, ce serait dire une absurdité tout aussi complète que celle que l'on disait alors, quand on disait que le siége de la folie était dans l'épigastre ou le diaphragme.

On ne pense pas plus par le cervelet que par le diaphragme, par la moelle allongée que par l'épigastre : entre toutes les parties du cerveau, de l'encéphale, le *cerveau proprement dit* seul est *siége de la pensée*, et par conséquent seul il est *siége de la folie*.

1. Voyez ci-devant, 182.

IV

LEURET
OU DU TRAITEMENT INTELLECTUEL DE LA FOLIE.

§ 1.

Leuret a publié deux ouvrages sur la folie : le premier (*Fragments psychologiques sur la folie*) parut en 1834 ; le second (*Du traitement moral de la folie*) a paru en 1840.

Je choisis celui-ci pour sujet de mon étude. parce que j'y trouve l'exposition la plus récente et la plus complète des idées de l'auteur, et que, d'ailleurs, il me représente plus complétement aussi l'auteur lui-même.

On peut juger du tour d'esprit, ingénieux, incisif, mais souvent excessif, de Leuret, par les deux phrases qui suivent.

« Je considère, dit-il, le traitement moral

« comme le seul qui soit propre à guérir la « folie; et, pour combattre cette maladie, le « traitement physique, celui qui consiste dans « l'emploi des saignées, des bains, des pré- « parations pharmaceutiques, me semble « aussi inutile qu'il pourrait l'être à celui qui, « dans une discussion de philosophie et de « morale, s'aviserait d'employer ces moyens « pour convaincre ses adversaires[1]. » — « Que faisons-nous, dit-il encore, à ceux que « nous croyons dans l'erreur? Leur opposons- « nous des sangsues, des purgatifs ou des « objections? — Des objections. Faisons de « même avec les aliénés, car les aliénés sont « des hommes qui se trompent[2]. »

1. *Du traitement moral de la folie,* p. 5. — Voyez, ci-devant, p. 125.

2. *Ibid.,* p. 153. Leuret a corrigé lui-même, plus tard, quelques-uns de ces *excès de doctrine.* Dans une brochure intitulée : *Des indications à suivre dans le traitement moral de la folie,* et publiée en 1846, il s'exprime ainsi : « Deux exemples..... feront voir comment « des maladies, en apparence analogues ont dû cepen- « dant être traitées par des moyens différents. Dans les « deux cas il s'agit de mères de famille portées au sui- « cide; toutes deux avaient des idées fausses, des con-

Ainsi, dès l'abord, l'excès; et, à côté de l'excès, l'erreur.

Faisons de même pour les aliénés : voilà l'excès.

Les aliénés sont des hommes qui se trompent : voilà l'erreur.

L'homme qui se trompe, comme nous nous trompons tous, *reconnaît* son erreur et la *corrige;* l'aliéné n'est aliéné que parce qu'il a perdu la faculté de *reconnaître* son erreur et de la *corriger*.

« ceptions délirantes, un profond désespoir, des sym-
« ptômes physiques existaient chez chacune d'elles, mais
« le point de départ en était différent : dans un cas ils
« avaient précédé et occasionné le dérangement de la
« raison; dans l'autre, une disposition vicieuse de
« l'esprit, un très-grand abandon de la volonté, une
« condescendance habituelle à des caprices multipliés,
« avaient occasionné l'aberration mentale, et les sym-
« ptômes physiques n'étaient que la conséquence de cette
« aberration. Le traitement curatif a consisté, chez la
« première malade, dans l'emploi des moyens physi-
« ques; chez la seconde, les moyens moraux ont été
« les véritables agents de la guérison. » (P. 10.)

Ceci est un premier pas. Un pas de plus aurait fait voir à Leuret combien il est difficile de séparer complétement le *physique* d'avec le *moral* dans les maladies de l'esprit, et que le plus sage est de tenir compte de tous les deux.

§ 2.

Le titre du livre que j'examine : *Du traitement moral de la folie,* n'indique pas assez l'idée nouvelle qui a dirigé l'auteur.

Le *traitement moral* est l'œuvre de Pinel et d'Esquirol.

S'inspirant de l'exemple d'Esquirol qui distingue les *monomanies affectives* des *monomanies intellectuelles*, Leuret sépare les *causes intellectuelles* des *causes morales* de la folie, et dégage du *traitement moral* le *traitement intellectuel*[1].

§ 3.

L'esprit se désordonne par le seul mauvais emploi de ses propres forces[2].

1. Il définit son traitement nouveau : « Le traitement « par les idées et les passions. » *Du traitement moral de la folie,* p. 154.

2. Locke le savait bien. Il appelle la simple association vicieuse des idées : *une folie.* « C'est effective- « ment une folie, » dit-il. Et il ajoute « qu'il n'y a « presque personne qui en soit exempt..... » *Essai philosophique sur l'entendement humain,* p. 311.

Leuret lie, par une observation très-délicate, la dernière nuance de l'esprit, maître encore de lui-même dans le désordre qu'il se permet, à la première nuance de l'esprit qui n'est plus maître de son désordre[1].

Il part de ce fait, trop peu remarqué, savoir : qu'à force de répéter une chose fausse, on finit par y croire.

Il dit d'un aliéné : « Les mensonges auxquels il s'était habitué avaient fini par le « tromper lui-même[2]. »

Il dit d'un autre : « La fréquentation du « monde où il avait souvent occasion de voir « des personnes qualifiées et nobles, et d'être « témoin des préférences dont elles étaient « l'objet, lui inspira un désir violent d'être, lui « aussi, noble et qualifié... A force d'y pen- « ser, il crut l'être[3]... »

1. « Il faut, dit Locke, conduire la folie jusqu'à sa « source, et en expliquer la nature, de telle sorte « qu'on fasse voir d'où ce mal provient dans des « esprits fort raisonnables. » *Essai philosophique sur l'entendement humain.*

2. *Du traitement moral de la folie*, p. 402.

3. *Ibid.*, p. 391.

§ 4.

Et de même que l'on finit par croire aux mensonges que l'on répète, on revient aussi à la raison, on fait chaque jour un nouveau pas vers elle, par la seule habitude de ne dire jamais que des choses sensées, que des choses vraies. L'observateur, plein de sagacité, dont j'étudie la marche, dit d'un aliéné : « L'éducation de son esprit a commencé par sa parole ; il a dit des choses vraies, conformes « à la raison, et, bien qu'il les ait dites à « contre-cœur, après les avoir souvent répétées, il y a ajouté foi[1]. »

Ainsi, d'une part, la seule habitude du mensonge, de l'erreur, suffit pour conduire à cette erreur fixe, qui est la folie ; et, de l'autre, la seule habitude d'actes sensés, de paroles sages, suffit pour rendre à l'âme ce goût dominant, constant, ce goût fixe du vrai, qui est la raison.

1. *Du traitement moral de la folie*, p. 459.

§ 5.

Et de là deux vues qui constituent toute une méthode propre, tout un art nouveau.

1° La seule habitude des idées fausses, du mensonge, conduit à la folie. *Il faut donc détourner, à tout prix, l'aliéné de ses idées folles.*

Or, pour en venir là, il y a deux moyens.

Le premier moyen de ne plus penser à une chose est de n'en jamais parler. Qu'on ne souffre donc, sous aucun prétexte, que l'aliéné parle de ses *idées folles*.

Le second moyen est d'occuper fortement et assidûment l'esprit du malade d'idées tout opposées à celles qui le tourmentent[1].

Le travail est la plus sûre des distractions; mais il ne suffit pas d'occuper le corps, il faut aussi occuper l'esprit[2]. Au travail mécanique, au travail du corps, il faut donc ajouter le travail de l'esprit, l'instruction, l'étude. L'école, que l'on joint aujourd'hui à l'hospice des aliénés, était le complément nécessaire de

1. *Du traitement moral de la folie*, p. 181.
2. *Ibid.*, p. 209.

la ferme et de l'atelier que Pinel y avait fait joindre.

Rien n'est plus ingénieux que le parti que Leuret tire de la lecture. Il fait lire ses malades tout haut, en public, devant un auditoire nombreux. Il leur fait lire des comédies. Il cherche des sujets qui les intéressent. Bientôt ses lecteurs s'animent ; leur amour-propre se met de la partie ; ils oublient leur personnage de fou pour le personnage qu'ils jouent.

« Quand on se trouve en présence de beau-
« coup de monde, dit Leuret, il en coûte de
« paraître engourdi, maussade ; on ne peut
« pas, non plus, quand on a dans la bouche
« des paroles spirituelles, ironiques, conserver
« toujours le ton languissant d'une com-
« plainte ; on s'anime donc, on s'identifie avec
« son rôle, et l'on finit par avoir soi-même
« de l'esprit, de l'ironie[1]... »

2° La seule habitude des actions sages, des paroles sensées, ramène ce goût dominant et

1. *Du traitement moral de la folie*, p. 174.

fixe du vrai, qui est la raison. *Il faut donc, à tout prix, forcer les aliénés à parler sensément.*

Le premier moyen dont Leuret se sert pour attirer ses malades à la raison est l'*imitation.*

« L'imitation, dit-il, est un levier si puis-« sant, même sur les aliénés les plus pares-« seux et les plus obstinés, que j'en ai vu « plusieurs, parmi ces derniers, qui, se refu-« sant d'abord à tout, ont bientôt consenti à « travailler, quand ils ont vu tout le monde « travailler autour d'eux[1]. »

Le second moyen de Leuret est d'un emploi infiniment plus délicat : c'est la *contrainte.*

Il *force,* il *contraint* ses malades à reconnaître que leurs idées sont folles[2], à les rétracter : « Certains aliénés, dit-il, rétractent « une folie comme on rétracte un men-« songe[3]. »

« Il n'est pas aussi difficile qu'on le

1. *Du traitement moral de la folie,* p. 178.
2. *Ibid.,* p. 199.
3. *Ibid.,* p. 262.

« pense, dit-il encore, d'obliger un malade « à parler sensément, même sur l'objet de « son délire[1]. »

Il dit enfin :

« Réduit à parler raisonnablement, l'aliéné « finit tôt ou tard par s'identifier avec ce qui « d'abord n'était pour lui qu'un véritable « rôle[2]. »

Leuret *impose* donc la raison à ses malades[3]; et cette raison imposée, *jouée*, devient peu à peu la raison spontanée, sincère, par cette seule force secrète qui agit en nous, et qui soumet, qui plie toujours, à la longue, nos pensées à nos actes, et notre principe interne à nos habitudes externes.

1. *Du traitement moral de la folie*, p. 280.
2. *Ibid.*, p. 280.
3. *Ibid.*, p. 390.

V

CONCLUSION.

J'ai voulu, dans ce résumé des principales études sur la folie, présenter à mon lecteur une grande vérité : la folie peut être prévenue par l'attention, par la réflexion.

« Il faut chercher, dit Bossuet, un moyen « de calmer, de modérer, ou même de pré- « venir les passions dans leur principe ; et « ce moyen est l'attention bien gouver- « née [1]. »

« En ménageant bien notre attention, » dit encore Bossuet, « nous pouvons gagner

1. *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, p. 242.

« beaucoup sur les impressions de notre cer-
« veau, et *le plier à l'obéissance* [1]. »

« Par cet empire sur notre cerveau, » dit-il enfin, « nous pouvons tenir en bride les « passions qui en dépendent toutes; et c'est « le plus bel effet de l'attention [2]. »

Guérir la folie est la tâche du médecin, du physiologiste.

Prévenir la folie dépend, pour chacun de nous, de lui-même, de la force que chacun sent en soi de réfléchir, de replier sa pensée sur sa pensée, de s'observer.

Je l'ai déjà dit : toute passion *inattentive, irréfléchie*, marche vers la folie.

Toute idée qui subjugue insensiblement l'esprit y marche de même.

Tout abus des forces nerveuses épuise le cerveau, et, par le cerveau, la raison même, dont il est le siége.

Ce que l'homme aurait le plus d'intérêt à

1. *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, p. 241.
2. *Ibid.*, p. 241.

étudier, et ce qu'il étudie le moins, c'est la mesure de sa raison. Il ne sait ni combien cette raison est puissante, ni combien elle est fragile.

Le premier philosophe (et c'est Descartes) qui a démontré à l'homme toute la force de la raison humaine a fait beaucoup pour la grandeur de l'esprit humain.

Le physiologiste qui convaincrait l'homme de toute la fragilité de la raison humaine ferait plus encore pour le bonheur de l'humanité.

DE

LA PHRÉNOLOGIE

ET DE

LA FOLIE

DE

LA PHRÉNOLOGIE

ET DE

LA FOLIE

Si l'on en croit Gall, c'est surtout dans l'application à l'étude de la folie que se fait sentir la force de sa doctrine[1].

Voyons les faits.

« Les débuts de Gall pour la localisation « de la folie, dit Leuret, n'ont pas été heu- « reux. Gall, qui, peu de temps après son « arrivée à Paris, appelait sur son système « toute l'attention des savants, visitait un « jour la Salpêtrière avec M. Esquirol. D'a-

1. Voyez le t. II de l'ouvrage de Gall, p. 191 et 437.

« bord, M. Esquirol faisait à Gall l'histoire « de la maladie des folles qu'il lui présentait, « et Gall expliquait par les protubérances du « crâne la cause de leur maladie : toujours « la conformation de la tête et le caractère de « la folie se trouvaient en harmonie parfaite; « jusque-là tout allait bien. Mais, voulant « faire une contre-épreuve, M. Esquirol « engagea l'inventeur de la phrénologie à « observer préalablement les têtes de ses ma- « lades, et à lui dire, d'après cette obser- « vation, quel était le caractère de la maladie. « Dès lors, Gall devint muet; il avait pu avec « une complète *certitude* remonter de l'effet « à la cause, mais de la cause il ne put jamais « descendre jusqu'à l'effet. On eût dit que « sa science, tout à l'heure si fertile, venait « de l'abandonner[1]. »

A la mort de Gall, le Muséum d'histoire naturelle a acheté sa collection. Or, dans cette collection se voient, méthodiquement rangées, trois portions de crâne attribuées à

1. *Du traitement moral de la folie*, p. 49.

trois individus différents : à un musicien, et cette portion montre l'organe de la *musique;* à une baronne qui se serait suicidée dans un accès de *monomanie triste*, et cette portion montre l'organe de la circonspection ; à un marchand devenu fou d'amour, et cette portion montre l'organe de l'amour, de l'*érotomanie*.

Leuret a eu l'idée d'examiner ces trois portions de tête, et il s'est trouvé qu'elles ne sont, toutes trois, que trois portions d'une même tête.

« La calotte du crâne, dit-il, enlevée par « la scie, a été attribuée à la baronne ; la « base, en partie désarticulée et en partie « brisée de droite à gauche au niveau du « corps du sphénoïde, et séparée ainsi en « portion antérieure et en portion postérieure, « a été attribuée aux deux autres individus, « la première au musicien, la seconde au « marchand devenu érotique ; or le tout réuni « forme une belle tête d'homme, sur laquelle « on voit les bosses pariétales développées, « comme elles le sont ordinairement chez

« l'homme, ce qui a permis à Gall de doter « la baronne des deux organes de la circon- « spection dont il avait besoin afin de la rendre « aussi craintive qu'elle devait l'être pour « avoir peur de tout et terminer sa vie par « un suicide. — Préparez donc l'avenir d'une « science avec des faits ainsi arrangés[1] ! »

Après avoir visité la Salpétrière, Gall voulut visiter Bicêtre. C'était encore une de ses prétentions, et des plus affichées, que celle de découvrir, par l'inspection du crâne, les penchants vicieux ou criminels de chacun.

Bicêtre servait alors de prison provisoire aux malfaiteurs déjà condamnés.

Gall fait part de son désir à Pariset. Pariset se met à la disposition de Gall. On prend jour, on déjeunera; après quoi l'on fera la revue des condamnés.

Le jour convenu, Pariset fait habiller en infirmiers une douzaine de ces criminels,

1. *Du traitement moral de la folie*, p. 51.

choisis par lui-même entre plusieurs autres, « et (me disait-il dans son pittoresque langage) « je vous réponds qu'ils étaient « salés. »

Gall arrive. Pariset lui présente ces prétendus infirmiers, et lui propose, en attendant le déjeuner, d'explorer leurs crânes. Gall *tâte*, en effet, tous ces crânes l'un après l'autre, et, l'examen fini, il déclare qu'ils ne lui ont rien offert de particulier.

On déjeune, et Gall demande à Pariset de commencer enfin la visite trop différée. « Elle « est faite, lui répond Pariset; ces hommes « que vous venez d'examiner sont les scélé- « rats que vous désiriez voir. »

L'illustre physiologiste, M. Magendie, conservait, avec vénération, le cerveau de Laplace. Spurzheim eut le désir, très-naturel, de contempler le cerveau d'un grand homme.

Pour éprouver le savoir du phrénologiste, au lieu du cerveau de Laplace M. Magendie lui présente celui d'un imbécile.

Spurzheim, qui s'était monté sur le ton de l'enthousiasme, admire le cerveau de l'imbécile, comme il eût admiré celui de Laplace.

Je tiens ce fait de M. Magendie lui-même; et je tiens le fait suivant de M. Poinsot, ce géomètre célèbre, cet homme de tant d'esprit.

M. Cuvier venait de faire à l'Institut son rapport sur le beau Mémoire de Gall touchant la structure du cerveau. Il avait beaucoup loué (louange très-méritée) la partie anatomique de ce travail; mais il n'en avait pas répudié en termes assez nets la partie doctrinale. Napoléon fut mécontent.

A quelques jours de là, l'Institut eut occasion de se présenter devant l'Empereur. L'Empereur s'approche de M. Cuvier : « Eh « bien ! vous avez fait votre rapport sur Gall ? « — Oui, Sire. — Et vous croyez à cela ? « NOUS N'Y CROYONS PAS, NOUS AUTRES GÉO- « MÈTRES. »

DU MOT

PERCEPTION

ET DU MOT

IDÉE

DU MOT

PERCEPTION

ET DU MOT

IDÉE

§ 1.

Locke dit :

« La *perception* est la première faculté de « l'âme qui est occupée de nos idées. C'est « aussi la première et la plus simple idée que « nous recevions par le moyen de la ré- « flexion. Quelques-uns la désignent par le « nom général de *pensée*[1]. »

Je vois ici trois propositions distinctes :

1. *Essai sur l'entendement humain*, p. 95.

1° Que la *perception* est la *première de nos facultés*, et cela est vrai ;

2° Qu'elle est la *première et la plus simple idée ;* je viens de prouver que cela n'est pas : la perception n'est pas une idée ;

3° Que nous recevons cette idée par le *moyen de la réflexion*. En effet, toute idée, même la *première et la plus simple*, nous vient de la *réflexion ;* et c'est pourquoi je refuse toute *idée* aux bêtes.

Je remarque, enfin, que la *perception* ne vient pas de la *réflexion*, qu'elle vient de l'impression faite sur nos organes par les objets extérieurs, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle ne mérite, en aucun sens, le nom de *pensée*.

§ 2.

Laromiguière dit :

« Qu'est-ce que la perception ou la faculté « de percevoir? Elle ne peut être que la fa- « culté de sentir, ou celle d'avoir des idées : « dans l'un et l'autre cas, ce n'est qu'un « mot inutile, propre à jeter de la confusion,

« et que nous bannissons de notre système[1]. »

1° La *perception* et la *sensation* sont deux choses essentiellement distinctes; et parmi mes expériences sur l'encéphale, il s'en trouve une qui le fait bien voir.

Si j'enlève, sur un oiseau, les *tubercules bijumeaux* (racines des nerfs optiques), l'animal perd la vision par la perte de l'organe du sens : la *rétine* cesse d'être excitable, l'*iris* cesse d'être mobile, etc. ; l'œil est perdu.

Si j'enlève, au contraire, les *lobes cérébraux*, l'œil reste pur et sain, la *rétine* excitable, l'*iris* mobile ; l'œil est conservé, cependant l'animal ne voit plus ; et pourquoi ? Parce qu'il a perdu l'organe de *l'intelligence*.

Dans le premier cas, c'est la perte de la *sensation*.

Dans le second, c'est la perte de la *perception*.

2° La *perception* n'étant pas la *sensation*, s'ensuit-il, comme le veut Laromiguière, qu'elle soit nécessairement l'*idée ?* Non, sans

1. *Leçons de philosophie*, t. I, p. 72, 1815.

doute : l'*idée* est le complément de la *perception*, comme la *perception* est le complément de la *sensation*.

L'*idée* est la compréhension de la *perception*[1].

§ 3.

En fait de langue, le bon sens public, l'*usage*, doit toujours être consulté, car c'est le bon sens public, l'usage, qui fixe, en dernier ressort, la signification des termes.

. . . . . Si volet usus,
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.
(Hor.)

Dirait-on d'un cheval, d'un chien, d'un animal quelconque, autrement que par abus de mots, qu'il a des *idées*, qu'il se fait des *idées*, qu'il a une *idée* des choses ?

Ne dit-on pas même, tous les jours, d'un homme borné, qu'il est sans *idées*, qu'*il ne se fait une idée de rien*, etc. ; et, au contraire,

1. Voyez, ci-devant, p. 149.

le plus excellent éloge qu'on puisse faire d'un homme d'esprit, n'est-ce pas qu'il a des *idées* claires, justes, exactes, qu'*il a des idées ?*

Plus on y réfléchira, plus on verra que tous ces mots : *idée, mémoire, jugement, volonté,* etc., ont été faits pour la *psychologie* de l'homme, et qu'on les a transportés, *tout faits,* dans la *psychologie* des bêtes, sans s'apercevoir qu'en passant ainsi d'un monde supérieur à un monde inférieur, ils devaient nécessairement perdre une partie de leur valeur première, de leur sens primitif et complet.

DE

L'UNITÉ DU MOI

DANS LA FOLIE

21.

DE

L'UNITÉ DU MOI

DANS LA FOLIE

Maine de Biran, philosophe profond et sincère, a écrit quelques pages très-remarquables sur la folie.

« M. Pinel, dit-il, admet aussi, quoique « avec beaucoup plus de réserve (que Gall), « l'hypothèse d'une diversité de siéges céré- « braux, à chacun desquels viendrait se rat- « tacher une faculté particulière de l'esprit.

«.... Il dit avoir observé que tel aliéné « exerce tour à tour et isolément une faculté « intellectuelle particulière, comme l'atten-

« tion, le jugement, la méditation, etc., pen-
« dant que d'autres facultés, comme la per-
« ception, la mémoire, etc., paraissent tout
« à fait oblitérées : ce qui prouverait, suivant
« cet auteur, la multiplicité de cet être abs-
« trait et complexe, appelé l'entendement
« humain, et sa divisibilité réelle en autant
« de facultés élémentaires qu'il y a ou qu'il
« doit y avoir d'instruments ou de siéges cé-
« rébraux.

« Je crois que l'on peut contester le fon-
« dement de cette analyse psychologique...

« ... Ce n'est qu'en laissant à l'écart le
« *moi*, la conscience, l'activité libre de la per-
« sonne, sans laquelle nulle intelligence
« n'existe, qu'on peut dire qu'un aliéné, qui
« n'a pas actuellement le *conscium*, le *compos*
« *sui*, pense, donne son attention, juge, mé-
« dite, réfléchit, etc.

« ... Au vrai, l'aliéné, tant qu'il n'a pas
« le sentiment du *moi*, et qu'il ne se connaît
« pas,... ne perçoit pas, car percevoir c'est
« se distinguer soi-même de tous objets de
« représentation ou d'intuition externe ; par

« suite, il ne juge pas... Il n'est pas plus « vrai de dire que l'aliéné donne son atten- « tion, car l'attention est un acte volon- « taire de l'esprit...

« Un maniaque, qui exerce actuellement « une seule des facultés actives, cesse, par « là-même, d'être aliéné; par cela seul « qu'il rentre en possession de *lui-même*, la pensée, l'intelligence se trouve rétablie « dans son empire entier et sans nulle divi- « sion.

« La sensibilité, l'imagination, les pas- « sions, toutes les facultés passives peuvent « s'exercer et prendre même un surcroît « d'énergie dans l'aliénation, quoique la con- « science du *moi*, et avec elle toutes les fa- « cultés actives de l'intelligence soient sus- » pendues ou oblitérées, et, au contraire, les » facultés de l'entendement peuvent être dans « l'état le plus sain, quoique la sensibilité « physique et toutes les facultés passives « qui en dépendent, la sensibilité, l'imagi- « nation, la mémoire mécanique, soient « altérées et soumises à des aberrations

« telles qu'on en trouve divers exemples...

« De là on déduit très-bien non la divisibi-
« lité de l'entendement, mais une division ou
« séparation réelle de deux classes de facul-
« tés, les unes animales ou passives, les au-
« tres intellectuelles et actives, distinction
« essentielle...

« Disons, en nous résumant, qu'il n'en est
« pas des facultés actives, des volitions et
« des actes réfléchis de notre intelligence,
« comme des capacités purement réceptives
« des divers organes sensitifs auxquels se rat-
« tachent les impressions passives...

« Ces dernières modifications peuvent être
« étudiées dans leurs causes instrumentales,
« ou *divisées, circonscrites* et classées hors du
« *moi,* dans leurs siéges propres ; les pre-
« mières, étant vraiment *indivises* de leur
« cause hyperorganique ou de la force con-
« sciente et *une* dont elles émanent, ne peu-
« vent pas plus que cette force même se re-
« présenter dans l'espace *extérieur,* ou se
« concevoir par *localisation* et comme par
« dissémination dans les parties du composé

« organique. Là se trouvent les limites de la « physiologie [1]... »

Je reprends tout ce passage et je l'examine article par article.

§ 1.

1° « M. Pinel, dit Maine de Biran, admet « aussi, quoique avec beaucoup plus de ré- « serve (que Gall), l'hypothèse d'une diver- « sité de siéges cérébraux, à chacun desquels « viendrait se rattacher une faculté parti- « culière de l'esprit. »

Il y a, entre les *facultés* ou *modes intellectuels* de Pinel et les *intelligences individuelles* de Gall, une différence énorme et qu'il est étonnant que Maine de Biran n'ait pas sentie [2].

Pour Gall, il ne s'y était pas trompé. Il cherche à prouver, autant qu'il peut, que les *facultés* ou *modes intellectuels* [3] de Pinel, ni

1. Maine de Biran, *Œuvres philosophiques*, t. IV, p. 57-62. (Édition de M. Cousin).

2. Voyez, sur les *Intelligences individuelles* de Gall, mon livre intitulé : *Examen de la phrénologie*.

3. Voyez, sur les *facultés* ou *modes intellectuels*, la note placée ci-devant, p. 187.

n'existent, ni ne se perdent jamais isolément.

« M. Pinel laissant subsister, dit-il, la di-
« vision reçue des qualités ou des facultés,
» cite des cas où, selon lui, chacune de ces
« qualités ou facultés était lésée isolément.
« Si ces qualités et facultés existent en effet
« isolées, comme M. Pinel s'efforce de le
« prouver, il faut, de toute nécessité, que
« chacune d'elles ait son organe particulier
« et propre. Mais existent-elles réellement
« ainsi[1] ?..... »

Pinel n'a jamais admis ni les *facultés individuelles* de Gall, ni *ses organes cérébraux*[2].

2° « Il (Pinel) dit avoir observé que tel
« aliéné exerce tour à tour isolément une fa-
« culté intellectuelle particulière, comme l'at-
« tention, le jugement, l'imagination, etc.,
« pendant que d'autres facultés, comme la
« perception, la mémoire, etc., paraissent
« oblitérées. »

1. *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, t. II, p. 440 et suivantes.

2. Voyez mon livre intitulé : *Examen de la phrénologie*.

Pinel dit ce qu'il a vu, et ce que tous les autres observateurs (moins Gall, trop préoccupé de sa propre doctrine) ont vu comme lui. Cela est le fait, et ce fait, chacun de nous a pu l'étudier deux fois sur lui-même en sa vie — une première fois dans l'enfance : chaque faculté s'acquiert et se développe isolément ; et une seconde fois dans sa vieillesse : chaque faculté s'oblitère et se perd isolément.

3° « Ce qui prouverait, » suivant cet auteur, « la multiplicité de cet être abstrait « et complexe, appelé l'entendement hu- « main, et sa divisibilité réelle en autant « de facultés élémentaires qu'il y a ou qu'il « doit y avoir d'instruments ou de siéges « cérébraux. »

« ... Cet être abstrait et complexe qu'on « appelle l'entendement humain. »

Je le définirais plutôt : *positif* et *un; un*, mais avec une variété infinie de propriétés, de facultés, de modes, de manières d'être et de se manifester.

4° « Je crois que l'on peut contester le fon-

« dement de cette analyse philosophique. »

On le peut très-certainement; et c'est ce que j'ai fait dans mon livre intitulé : *Examen de la phrénologie.*

§ 2.

« Ce n'est qu'en laissant à l'écart le *moi,* « la conscience, l'activité libre de la personne, « sans laquelle nulle intelligence n'existe, « qu'on peut dire qu'un aliéné, qui n'a pas « actuellement le *conscium,* le *compos sui,* « pense, donne son attention, juge, médite. « réfléchit, etc. »

1° « Ce n'est qu'en laissant à l'écart le « *moi...* »

Mais qu'est-ce que le *moi* ?

Le *moi* est-il autre chose que la *conscience,* l'*activité libre,* la *raison ?* Et n'est-ce pas la plus chimérique des fictions que de s'imaginer, comme semble le faire ici Maine de Biran, notre *moi* d'un côté et notre *raison* de l'autre ?

Le *moi* et la *raison* ne font qu'un.

« C'est la pensée qui fait l'être de l'homme, » dit admirablement Pascal.

2° « Peut-on dire d'un aliéné, qui n'a pas « actuellement le *conscium*, le *compos sui*, « qu'il pense, qu'il donne son attention?... »

Il *pense* et il *donne son attention*, etc., mais à sa manière, c'est-à-dire très-mal, et c'est pour cela qu'il est *aliéné*.

Quand on dit d'un homme qu'il a *perdu* la raison, on n'entend point qu'il l'a absolument *perdue;* on entend seulement qu'il l'a plus ou moins *troublée* [1].

La raison n'est absolument *perdue* que lorsque le *cerveau proprement dit* (*lobes* ou *hémisphères cérébraux*) est absolument détruit, ou, ce qui revient au même, dans un état tel qu'il a perdu toute possibilité d'agir.

1. Voyez ce que j'ai dit là-dessus, p. 209. — « L'iso- « lement, dit Esquirol, est une vérité pratique dont « l'utilité sera mieux sentie, lorsqu'on sera bien per- « suadé que les aliénés ne sont privés ni de sensibilité « ni d'intelligence, » t. II, p. 747. — « Les aliénés, qui « conservent si souvent le sentiment de leur état, per- « dent rarement le souvenir de leurs actions, » t. II, p. 759. — « Les aliénés ont le sentiment du mal qu'ils « font, » t. II, p. 761.

§ 3.

« Au vrai, l'aliéné, tant qu'il n'a pas le « sentiment du *moi*, et qu'il ne se connaît « pas,... ne perçoit pas, car percevoir, c'est « se distinguer soi-même de tous objets de « représentation ou d'intuition externe; par « suite, il ne juge pas... »

Je viens de le dire : il *perçoit* mal et il *juge* mal, mais il *perçoit* et *juge*.

§ 4.

« Un aliéné, qui exerce actuellement une « seule des facultés actives, cesse, par là-« même, d'être aliéné; par cela seul qu'il « rentre en possession de *lui-même*, la pen-« sée, l'intelligence se trouve rétablie dans « son empire entier et sans nulle division. »

Rien de plus vrai, mais aussi rien de plus simple : l'aliéné, qui rentre en possession de *lui-même*, rentre en possession de sa raison ; il n'est plus *aliéné*, et c'est parce qu'il n'est

plus aliéné, c'est parce qu'il est guéri, qu'il exerce une de ses facultés, et qu'il peut les exercer toutes.

§ 5.

« La sensibilité, l'imagination, les pas-
« sions, toutes les facultés passives peuvent
« s'exercer et prendre même un surcroît
« d'énergie dans l'aliénation, quoique la con-
« science du *moi*, et avec elle toutes les fa-
« cultés actives de l'intelligence soient sus-
« pendues ou oblitérées, et, au contraire, les
« facultés de l'entendement peuvent être dans
« l'état le plus sain, quoique la *sensibilité*
« *physique* et toutes les facultés passives qui
« en dépendent, la *sensibilité*, l'*imagination*,
« la *mémoire mécanique*, soient altérées et
« soumises à des aberrations telles qu'on en
« trouve divers exemples... »

La *sensibilité physique* est une faculté *vitale;* la *sensibilité*, l'*imagination*, la *mémoire*, sont des facultés *intellectuelles*.

§ 6.

« De cela on déduit très-bien non la divi-
« sibilité de l'entendement, mais une divi-
« sion ou séparation réelle de deux classes
« de facultés, les unes animales ou passives,
« les autres intellectuelles et actives : distinc-
« tion essentielle... »

Les *facultés animales* s'arrêtent à la *sensibilité physique,* cette sensibilité y comprise : ce sont là les *facultés* ou *forces vitales;* toutes les autres facultés sont *intellectuelles,* purement intellectuelles ; et celles-ci sont essentiellement indivises.

§ 7.

« Nous concluons qu'il n'en est pas des
« facultés actives, des volitions et des actes
« réfléchis de notre intelligence, comme des
« capacités purement réceptives des divers
« *organes sensitifs* auxquels se rattachent
« les impressions passives. »

Les *organes sensitifs* n'appartiennent pas à l'intelligence [1].

§ 8.

1° « Ces dernières modifications (les fa-
« cultés passives) peuvent être étudiées dans
« leurs causes instrumentales, et *divisées,*
« *circonscrites* et classées hors du *moi,* dans
« leurs siéges propres... »

Hors du moi, parce qu'elles sont *hors de l'intelligence.*

2° « Les premières (les facultés actives)
« étant vraiment *indivises* de leur cause hy-
« perorganique ou de la force consciente et
« *une* dont elles émanent, ne peuvent, pas
« plus que cette force même, se représenter
« dans l'espace extérieur, ou se concevoir
« par *localisation* et comme par *dissémina-*
« *tion* dans les parties du composé orga-
« nique. »

1. Voyez, sur la division, la séparation des *facultés vitales* d'avec les *facultés intellectuelles,* mon livre intitulé : *De la vie et de l'intelligence.*

Elles ne se localisent pas par *dissémination*, mais elles se *localisent* indivisément et toutes ensemble dans un organe particulier et un, qui est le cerveau[1].

§ 9.

« Là se trouvent les limites de la physio-
« logie... »

Relativement à l'*intelligence*, la physiologie ne donne que le *siége*, et elle prouve (contrairement à Gall) qu'il n'y a pas plusieurs siéges.

L'*intelligence* est *une*; le *cerveau proprement dit* est *un*.

1. *Lobes* ou *hémisphères cérébraux*.

DE

L'UNITÉ PHYSIOLOGIQUE

DE

L'UNITÉ PHYSIOLOGIQUE

I

L'*unité* physiologique est dans l'*unité* de fonction.

L'ENCÉPHALE, d'après mes expériences, est un organe MULTIPLE, car il se compose de plusieurs organes, chacun distinct des autres par sa fonction : du *cerveau proprement dit*, siége de l'intelligence; du *cervelet*, siége du principe qui coordonne les mouvements de locomotion ; de la *moelle allongée*, siége du principe même de la vie, etc., etc.

Et, au contraire, le CERVEAU *proprement*

dit (*lobes* ou *hémisphères cérébraux*) est un organe UN, parce qu'il n'est le siége que d'une seule et unique fonction : l'INTELLIGENCE.

Enfin, le système nerveux, bien que composé de diverses parties, dont chacune a sa fonction propre, n'en est pas moins un système *un*, essentiellement *un*, parce que, pour *vivre*, toutes les parties de ce système doivent tenir les unes aux autres, et toutes à une.

C'est ce qui va être développé dans les trois chapitres qui suivent.

II

DE L'UNITÉ DU SYSTÈME NERVEUX.

Non-seulement toutes les parties du système nerveux se subordonnent les unes aux autres; elles se subordonnent toutes à une.

Sous le rapport de leur *principe de vie*, les nerfs et la moelle épinière sont subordonnés à l'encéphale; les nerfs, la moelle épinière et l'encéphale sont subordonnés à la moelle allongée, ou, plus exactement, au point vital et central placé dans la moelle allongée.

C'est à ce *point*, placé dans la moelle allongée, qu'il faut que toutes les autres parties du système nerveux tiennent pour que leurs fonctions *s'exercent*. Toute partie, tenant à ce point, vit; toute partie, détachée de ce

point, meurt. Le principe de l'action nerveuse remonte donc des nerfs à la moelle épinière et de la moelle épinière à ce *point;* et, passé ce *point,* il rétrograde des parties antérieures de l'encéphale aux postérieures, et des postérieures à ce *point* encore.

Ce *point* est donc le *point* principal, *essentiel;* et, comme je l'ai appelé, le NOEUD VITAL[1] de tout le système.

L'*unité* du système nerveux est prouvée par l'*unité* même du point d'où dépend sa *vie.*

1. Voyez mon livre intitulé : *De la vie et de l'intelligence.*

III

DE L'UNITÉ DU CERVEAU PROPREMENT DIT

(*Lobes* ou *hémisphères cérébraux*).

L'unité du cerveau proprement dit, ou de l'organe, siége de l'intelligence, est un des résultats les plus importants de mes expériences sur l'encéphale.

L'organe, siége de l'intelligence, est un.

En effet, non-seulement toutes les perceptions, toutes les volitions, toutes les facultés intellectuelles, en un mot, résident exclusivement dans cet organe, mais toutes y résident *indivisément*, et sans qu'aucune puisse y être séparée des autres.

Dès qu'une d'elles disparaît, toutes dis-

paraissent : dès qu'une revient, toutes reviennent.

Elles ne forment donc toutes qu'une seule et grande *faculté*, dont toutes les facultés secondaires ne sont que des *modes*.

1. Voyez mon livre intitulé : *De la vie et de l'intelligence*.

IV

DE L'UNITÉ DE L'INTELLIGENCE.

Ainsi que je l'ai fait voir par mes expériences :

1° On peut retrancher, soit par devant, soit par derrière, soit par en haut, soit par côté, une portion assez étendue des lobes ou hémisphères cérébraux (*cerveau proprement dit*), sans que leurs fonctions soient perdues. Une portion assez restreinte de ces lobes suffit donc à l'exercice de leurs fonctions.

2° A mesure que ce retranchement s'opère, toutes les fonctions s'affaiblissent et s'éteignent graduellement, et, passé certaines limites, elles sont tout à fait éteintes. Les lobes cérébraux concourent donc, par tout leur en-

semble, à l'exercice plein et entier de leurs fonctions.

3° Enfin (et comme je viens de le dire), dès qu'une perception est perdue, toutes le sont; dès qu'une faculté disparaît, toutes disparaissent. Il n'y a donc point de siéges divers ni pour les diverses facultés, ni pour les diverses perceptions. La faculté de percevoir, de juger, de vouloir une chose, réside dans le même lieu que celle d'en percevoir, d'en juger, d'en vouloir une autre; et conséquemment cette faculté, essentiellement une, réside essentiellement dans un seul organe[1].

1. Voyez mon livre intitulé : *De la vie et de l'intelligence.*

TABLE

Pages.

AVERTISSEMENT..... 5

PREMIÈRE PARTIE. — DE LA RAISON..... 9

I. De la raison et de ses trois ordres de facultés..... 11
II. Des mouvements instinctifs..... 13
III. Des instincts mécaniques..... 17
IV. De Réaumur et de son histoire inédite des fourmis..... 28
V. Des instincts moraux..... 40
VI. De l'intelligence des bêtes..... 51
VII. De la raison de l'homme..... 65

DEUXIÈME PARTIE. — DU GÉNIE..... 85

I. Du génie..... 87
II. De l'innéité et de l'hérédité..... 120
III. De l'instinctivité..... 141
IV. De la perception et de l'idée..... 146
V. De la psychologie comparée et du sens intime..... 153

Pages.

VI. De la raison pure et du libre arbitre.... 162
VII. Du génie..... 165
VIII. De la conscience..... 166
IX. De l'instinct, de l'intelligence et de la raison..... 168

TROISIÈME PARTIE. — DE LA FOLIE..... 169

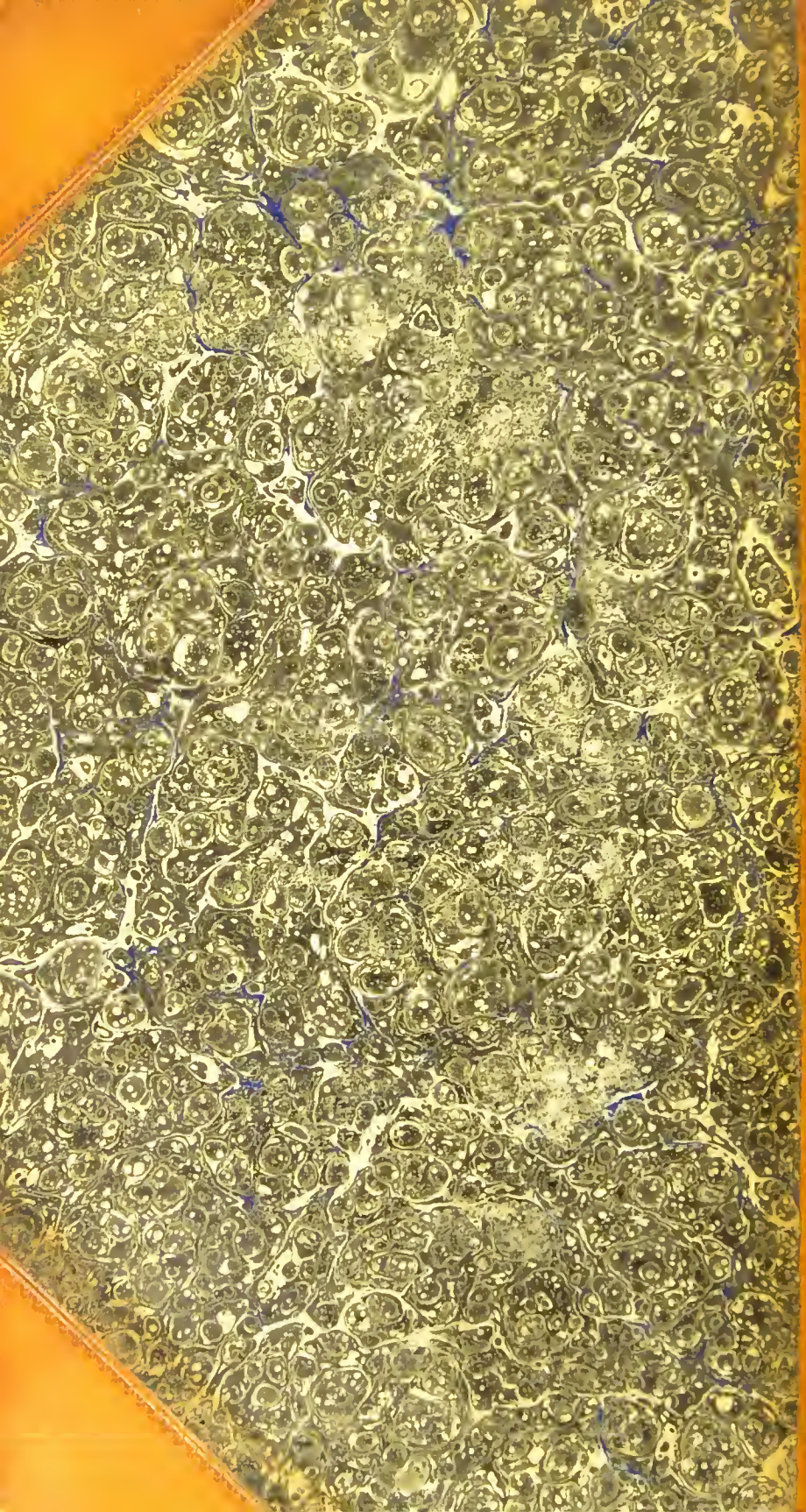
I. Pinel, ou des premières études sur la folie. 171
II. Esquirol, ou des études profondes sur la folie..... 192
III. Georget, ou du siége de la folie..... 216
IV. Leuret, ou du traitement intellectuel de la folie..... 224
V. Conclusion..... 234

DE LA PHRÉNOLOGIE ET DE LA FOLIE..... 237

DU MOT PERCEPTION ET DU MOT IDÉE..... 245

DE L'UNITÉ DU MOI DANS LA FOLIE..... 253

DE L'UNITÉ PHYSIOLOGIQUE..... 269

I. De l'unité physiologique..... 271
II. De l'unité du système nerveux..... 273
III. De l'unité du cerveau proprement dit... 275
IV. De l'unité de l'intelligence..... 277

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.